REVUE DE PRESSE

Agence Alambret Communication
111 boulevard de Sébastopol 75002 Paris
+33 (0)1 48 87 70 77 / agence@alambret.com
www.alambret.com

Quotidiens

LE PROGRÈS
PAYS :France
PAGE(S) :19-20
SURFACE :19 %
PERIODICITE :Quotidien
RUBRIQUE :Actu | bugey
DIFFUSION :192749
JOURNALISTE :De Notre Corresp…
► 4 juillet 2022 - Edition Bourg - Bresse - Val-de-Saône-Nord
Cliquez ici pour voir la page source de l'article

Expo Contre temps : un lien entre culture et écologie

De notre correspondant,
Du 2 juillet au 6 novembre, le centre culturel de rencontre d'Ambronay, accueille une exposition « Contre Temps » qui donne une autre vue de l'ancienne Abbaye d'Ambronay, par le travail singulier des artistes, Thierry Boutonnier, Charlotte Delamur, Louis Guillaume, Angelina Markul, Stéphane Perraud, en collaboration avec Gaspard Guilbert, placée sous l'égide de l'association Coal dirigée par Lauranne Germond, commissaire de l'exposition. Cet événement s'inscrit en résonance de la 16 e Biennale d'art contemporain de Lyon « Manifesto of Fragility ».

« Les artistes peuvent contribuer à changer notre approche sensible à la nature »
Vendredi 1 er juillet, en avant première de l'accueil du public, plusieurs invités ont pu découvrir, à l'occasion du vernissage, les différents thèmes d'exposition. Au premier étage, sur toute la longueur du couloir, le plafond a été entoilé, d'un seul tenant sur plus de 60 mètres, par une immense fresque sur un mélange de couleurs, vive et pastel sur ce rapport de la mer et du ciel qui se rencontrent, une œuvre de Charlotte Delamur. En début de visite, Lauranne Germond a présenté son association Coal qui a pour mission de créer un lien entre la culture et l'écologie. « En partant du principe que c'est depuis la culture que se joue notre rapport à la nature, les artistes peuvent contribuer à changer notre approche sensible à la nature », souligne la commissaire.
« Contre temps » embarque le visiteur dans des temps dont chacun a oublié l'origine, jusqu'aux projections futures, par une vidéo qui fait défiler les minutes, les heures, les jours, les mois et les centaines d'années, avec l'indication des températures de l'air qui augmentent inexorablement. La visite se poursuit par la Tour des Archives qui abrite une exposition sonore du grondement des glaciers, au bruissement des forêts. Dans la plus haute salle, des suspensions végétales et des sculptures attendent le visiteur. Proche du jardin de l'Abbaye, l'exposition « Courges Baroques » est l'œuvre d'un artiste arboriculteur.
Les visites se déroulent jusqu'au 6 novembre, du mercredi au dimanche. Tarifs plein 5 €, réduit 3 €, et gratuit à partir du 3 enfant et les moins de 6 ans. Informations et réservations sur ambronay. org ou au 04. 74. 38. 74. 04.

Lauranne Germond (à gauche), accompagnée de trois personnes de l'association Coal, sont entourées de trois artistes (chemises blanches). Photo Progrès /Jacques GIUNTA

■

0MDWLLJW7J9w-8DPIcTef02wMqLnR9REhxMRmjiwBtJOK_j-ln_P0PglGurOZquc7YMHHz5T137ztWE0ordxsRxRa6nAKmn9d6AOYQ072vVwOTFm

LE QUOTIDIEN DE L'ART
THE ART DAILY NEWS

PAYS : France
PAGE(S) :6
SURFACE :31 %
PERIODICITE : Quotidien

JOURNALISTE :A.M.

► **13 juin 2022 - N°nc**

Le prix Coal nomme ses lauréats

Organisé depuis douze ans à l'initiative de l'association COAL, fondée en 2008 par Lauranne Germond (historienne de l'art et commissaire d'exposition), Loïc Fel (docteur en épistémologie, conseiller en développement durable) et le paysagiste Clément Willemin, le prix COAL récompense chaque année deux artistes dont le travail aborde des questions écologiques. Le premier prix de cette édition – centrée sur la thématique de l'océan – a été décerné à l'artiste grecque Marina Gioti (née en 1972) pour son œuvre *Sounding the Silent World*. La plasticienne remporte 10 000 euros et bénéficiera d'une résidence organisée par le musée de la Chasse et de la Nature au Domaine de Belval (propriété de la Fondation François Sommer). Connue pour ses films et installations revisitant des sites et récits historiques, Marina Gioti s'est ici penchée sur les épaves et bateaux délaissés en mer sur le site archéologique d'Éleusis (ouest d'Athènes). Le film, réalisé en grande partie sous l'eau, est scénarisé autour des histoires navales, des mythes anciens, des données scientifiques et des textes fondateurs de l'écologie. En outre, un prix spécial du jury, doté de 3000 euros, a été attribué à l'artiste, biologiste et activiste environnemental américain Brandon Ballengée (né en 1974) pour son œuvre *Searching for the Ghosts of the Gulf*, portant sur l'explosion de la plateforme pétrolière Deepwater Horizon (golfe du Mexique), en 2010, et son impact sur la biodiversité de la région.

A.M.

projetcoal.org

Marina Gioti
Sounding the Silent World
2022.
© Paul G Allen's Vulcan Inc hi.

Hebdomadaires

PAYS :France
PAGE(S) :70;71;72;73;74;75
SURFACE :547 %
PERIODICITE :Hebdomadaire

RUBRIQUE :Le magazine
DIFFUSION :249191
JOURNALISTE :Roxana Azimi

► 1 octobre 2022 - N°24179

Olafur Eliasson, l'écologie à l'œuvre.

DES MORCEAUX DE BANQUISE EXPOSÉS EN PLEIN PARIS, LA TATE MODERN À LONDRES LIVRÉE À LA LUMIÈRE APOCALYPTIQUE D'UN SOLEIL GÉANT… SES ŒUVRES ONT LE POUVOIR DE SENSIBILISER COMME AUCUN DISCOURS À L'URGENCE CLIMATIQUE. PRISÉ DES PLUS GRANDS COLLECTIONNEURS, PLÉBISCITÉ PAR LE PUBLIC, LE DANOIS AUX INTENTIONS VERTUEUSES EST DEVENU CES DERNIÈRES ANNÉES LA CONSCIENCE ÉCOLOGIQUE DU MONDE DE L'ART. MAIS AUJOURD'HUI, L'APPROCHE CONCILIANTE DE LA STAR SEMBLE EN DÉCALAGE AVEC L'ÉPOQUE, RADICALISÉE PAR LA PRISE DE CONSCIENCE GÉNÉRALE DE LA MENACE.

Texte Roxana AZIMI – Photos Jonas UNGER

Le magazine du Monde

PAYS : France
PAGE(S) :70;71;72;73;74;75
SURFACE :547 %
PERIODICITE : Hebdomadaire

RUBRIQUE : Le magazine
DIFFUSION :249191
JOURNALISTE : Roxana Azimi

► **1 octobre 2022 - N°24179**

Olafur Eliasson dans son atelier berlinois, le 5 avril.

Page de droite, une installation permanente de l'artiste, au dernier étage de hôtel de luxe SO/Paris, récemment ouvert dans le 4e arrondissement.

Le magazine du Monde

PAYS : France
PAGE(S) :70;71;72;73;74;75
SURFACE :547 %
PERIODICITE : Hebdomadaire

RUBRIQUE : Le magazine
DIFFUSION :249191
JOURNALISTE : Roxana Azimi

► **1 octobre 2022 - N°24179**

Le laboratoire de recherche sur la durabilité, présenté en 2020 dans le cadre de l'exposition « Sometimes the river is the bridge », au Musée d'art contemporain de Tokyo.

Page de droite, la cuisine du studio d'Olafur Eliasson.

DES MIROIRS, ENCORE DES MIROIRS. Quelques rangées de caissons en verre. Aux derniers étages de l'hôtel de luxe SO/Paris, fraîchement ouvert boulevard Morland, dans le 4e arrondissement de la capitale, l'intervention d'Olafur Eliasson et de l'architecte Sebastian Behmann, fondateurs du Studio Other Spaces (SOS), ne paie d'abord pas de mine. Depuis le bar et le restaurant, le panorama à 360 degrés est si vertigineux qu'on se demande bien ce qu'un artiste pourrait ajouter au troublant spectacle d'une ville à perte de vue, du dôme doré des Invalides aux tours Duo tordues de Jean Nouvel. Il suffit pourtant de lever la tête pour que soudain la magie opère. Dans les miroirs fixés au plafond des deux terrasses, les lois de la gravité semblent abolies. Les monuments se renversent et semblent danser. Paris se révèle au fil de l'eau, sens dessus dessous. *« Ce qui m'intéresse,* décrit l'impassible artiste danois de 55 ans, ses grosses lunettes cerclant un regard sérieux de pasteur luthérien, *c'est de savoir comment réveiller nos sens, comment regarder Paris autrement au XXIe siècle. »*

« Réinventer Paris », c'est justement le nom de l'appel à projet gagné par le nouvel îlot urbain La Félicité, dans lequel s'intègre SO/Paris. Pour dynamiser ce quartier endormi, Laurent Dumas, patron du groupe immobilier Emerige, et l'architecte britannique David Chipperfield ont reconverti un austère bloc administratif en complexe multi-usages. Au cinq-étoiles twisté par Eliasson s'ajoutent une auberge de jeunesse, une crèche, une piscine, une galerie d'art, des appartements de standing et des logements sociaux. Sans oublier la touche « verte » : un marché alimentaire pourvu par Terroirs d'avenir, champion des produits sourcés et du manger-mieux à prix corsés, une ferme urbaine plantée sur les toits-terrasses ainsi qu'un atelier de réparation de vélos.

Pas étonnant de retrouver Olafur Eliasson, dont l'œuvre aborde directement les enjeux environnementaux, au sommet de cette pyramide de luxe écosensible. Prisées des grands collectionneurs Bernard Arnault et Maja Hoffmann, ses installations et sculptures sont très cotées. Mais l'artiste est plus qu'une vedette du marché, comme Jeff Koons ou Anish Kapoor. En quelques années, il est devenu la conscience écologique du monde de l'art. Il fraye avec les grands de ce monde au Forum de Davos, en 2016, et fut nommé ambassadeur de bonne volonté à l'ONU en 2019.

Bien sûr, il n'est pas le seul artiste à embrasser la cause de l'écologie. Mais, de tous les créateurs écolos, Olafur Eliasson est de loin le plus populaire. En 2003, la Tate Modern a affiché un record d'affluence – 1 million de visiteurs – pour son *Weather Project,* un mirage envoûtant qui plongeait le Turbine Hall du musée dans un bain crépusculaire orangé. En 2015, les caméras du monde entier n'ont pas raté une miette de l'installation *Ice Watch,* placée devant le Panthéon à Paris : douze énormes blocs de glace collectés au Groenland, livrés aux caresses des badauds. Éclipsant tout autre projet, l'opération est devenue l'emblème visuel de la COP21. Trois ans plus tard, les images de ses cascades artificielles se jetant dans les eaux calmes de l'East River, en bordure de Manhattan, font aussi le tour de la Toile. *« Eliasson a la stratégie d'un lanceur d'alerte avec des œuvres particulièrement instagrammables, adaptées aux réseaux sociaux »,* résume Christophe Rioux, professeur en industries culturelles et créatives à Sciences Po.

Si Olafur Eliasson est omniprésent aujourd'hui, c'est que le monde de l'art dans son entier embrasse la question écologique. Les musées font désormais la chasse aux dépenses énergétiques pendant que la crise climatique nourrit leurs expositions. Les commissaires d'exposition, qui avaient la réputation de sillonner la planète pour débusquer les nouveaux talents de Lagos à Kochi, des

PAYS :France
PAGE(S) :70;71;72;73;74;75
SURFACE :547 %
PERIODICITE :Hebdomadaire

RUBRIQUE :Le magazine
DIFFUSION :249191
JOURNALISTE :Roxana Azimi

► 1 octobre 2022 - N°24179

Jonas Unger pour M Le magazine du Monde

Philippines à la Tasmanie, sont désormais priés de prendre le train. La préoccupation environnementale s'invite même sur les foires comme Art Paris, qui, en avril, a rendu sa flotte de véhicules VIP 100 % électrique et a installé des cloisons recyclables. Quant à la « transhumance arty », qui voyait les mêmes personnes se retrouver un soir à New York, l'autre à Hongkong, devant les mêmes œuvres sélectionnées par les mêmes galeristes, elle n'est plus de mise. Cet aggiornamento ne va pas sans questions. Comment s'ouvrir au monde sans le mettre en péril, rester global tout en privilégiant le local, viser l'excellence avec une économie de moyens ? Autant de dilemmes qu'Olafur Eliasson tente chaque jour de résoudre.

Ainsi a-t-il choisi de ne pas assister à l'inauguration de La Félicité, le 22 juin. « *Trop occupé* », s'excusait son complice Sebastian Behmann, qui, dans l'assistance, écoutait avec gravité le laïus en français des officiels. La star, il est vrai, a du pain sur la planche. Fin septembre, deux expositions l'attendent à Florence, au Palazzo Strozzi et au Palazzo Al Bosco, un nouveau lieu d'art ouvert par les collectionneurs Caroline et Éric Freymond. En novembre, Olafur Eliasson occupera le Castello di Rivoli, un magnifique musée perché sur les hauteurs de Turin. Il s'y rendra en personne, cette fois, ce qui n'est plus si courant. Depuis deux ans, l'artiste quitte rarement son cocon berlinois. Chaque déplacement est soumis à cette double question : est-ce bien nécessaire ? Si oui, comment en réduire l'empreinte carbone ? En janvier, il n'est pas allé au vernissage de son exposition à Madrid, à la galerie Elvira González. Le mois suivant, il s'est fait excuser à la galerie Tanya Bonakdar, à Los Angeles. « *Mon absence ne s'est pas fait ressentir* », assure celui qui, il y a peu, faisait le tour des biennales.

Cela fait vingt-cinq ans qu'Eliasson a imposé un imaginaire nourri de son enfance passée en Islande et un style travaillé par la problématique climatique. Très vite, les musées le repèrent. En 2002, Suzanne Pagé lui ouvre les portes du Musée d'art moderne de la Ville de Paris, qu'il transforme en vaste champ de lave. « *À l'époque, on ne mettait pas de mots sur ce travail,* rappelle l'actuelle directrice de la Fondation Louis Vuitton. *Il nous semblait urgent de rendre sensibles des phénomènes, de faire entrer au musée le spectacle de la nature sauvage.* » L'exposition donne le coup d'envoi d'une carrière que plus rien n'arrête. Le monde entier se passionne pour cet homme si peu clivant, qui sait marquer les esprits sans culpabiliser les consciences. ○○○

"Olafur Eliasson a la stratégie d'un lanceur d'alerte avec des œuvres particulièrement instagrammables, adaptées aux réseaux sociaux."

Christophe Rioux, professeur en industries culturelles et créatives à Sciences Po

Le magazine du Monde

PAYS : France
PAGE(S) :70;71;72;73;74;75
SURFACE :547 %
PERIODICITE : Hebdomadaire

RUBRIQUE : Le magazine
DIFFUSION :249191
JOURNALISTE : Roxana Azimi

► **1 octobre 2022 - N°24179**

○○○ Aux arguments d'autorité, Eliasson l'artiste oppose le pouvoir de l'expérience, bien plus puissant à ses yeux que les litanies de chiffres. Eliasson l'entrepreneur n'a pas attendu les risques de pénurie liés à la guerre en Ukraine pour se convertir à la sobriété. Avant le Covid-19, déjà, il avait pris le pli des visioconférences et réduit ses voyages de moitié entre 2018 et 2019. *« Ça n'a affecté ni le business ni l'efficacité »*, précise-t-il, comme pour convaincre les sceptiques qu'on peut être à la fois compétitif et écologique. Pour limiter l'empreinte carbone liée au transport, ses œuvres ne sont plus acheminées en avion, mais en train et en bateau. Et tant pis si le trajet est plus long : il a fallu près d'un mois pour convoyer depuis Berlin une exposition entière, organisée en 2020 au Musée d'art contemporain de Tokyo. *« La compagnie de transport nous avait d'abord dit non, l'assurance aussi, alors que c'est parfaitement possible,* raconte Eliasson. *Les gens ont une vision standardisée des choses. » « C'est un boulot que de les convertir,* ajoute Sebastian Behmann, *mais ce n'est pas le moment de faiblir. »* Ces deux-là n'ont pas renoncé à changer le monde tel qu'il ne va pas.

Pour s'en convaincre, direction Prenzlauer Berg, le quartier de Berlin où Olafur Eliasson s'est installé en 2008, au cœur d'une ancienne brasserie du XIXe siècle. Comme les grands maîtres de la Renaissance avant lui, et comme Jeff Koons ou Damien Hirst aujourd'hui, Eliasson ne travaille pas seul mais avec une large équipe. Dans cette ruche de 3 000 mètres carrés à l'imposante façade en brique et aux fenêtres en ogive, une centaine de collaborateurs phosphorent en silence. Ils sont architecte, webmaster, technicien, attachés de presse… Une vingtaine de nationalités au total qui se parlent en anglais. Pas un éclat de voix ne vient rompre l'harmonie. Ici, le management est horizontal, la sérénité une attitude, l'écologie un impératif. Poubelles de tri sélectif à tous les étages, petites injonctions au savoir-vivre en communauté distillées sur des papillons autocollants… Rien ne se perd, tout se transforme. À commencer par les déchets produits par l'atelier, comme les débris de verre et de lentilles optiques, les restes d'aluminium et même la poussière accumulée qu'on tente de métamorphoser en objet d'art ou usuel. Et parce que l'écoresponsabilité passe aussi par l'assiette, une cantine végane régale les équipes chaque midi de betteraves confites, burgers de lentilles ou polenta aux épinards.

Cette écologie douce captive le monde du luxe, qui se pique de pactes, chartes et autres promesses de bonne conduite écologique. Ses nombreux émissaires se sont un jour ou l'autre assis sur les sièges colorés d'Eliasson, ont ouvert grandes leurs écoutilles et bu ses paroles. Depuis quinze ans déjà, l'artiste collabore avec le groupe LVMH. Bernard Arnault lui a commandé l'ascenseur du magasin Louis Vuitton sur les Champs-Élysées, un caisson qui plonge les usagers dans un noir complet. Et c'est avec ses œuvres qu'il a donné, en 2014, le coup d'envoi de la Fondation Louis Vuitton, en lisière du bois de Boulogne. Pour le bagagiste Rimowa, une autre marque de LVMH, Olafur Eliasson a conçu quarante-six autocollants prêchant des messages écologiques. En guise d'écrin à une voiture à hydrogène de BMW, il a imaginé une coque métallique glacée.

Quand on lui parle de *greenwashing,* cette stratégie de communication qui consiste, pour les entreprises polluantes, à lustrer leur image grâce à l'écologie, ou du fait que certains de ses collectionneurs privés les plus assidus déversent des tonnes de dioxyde de carbone à bord de leurs jets privés, il botte en touche. *« Oui, je peux collaborer avec des gens avec qui je ne suis pas d'accord »,* réplique-t-il, excédé par *« les oppositions binaires dignes de la presse à sensation ».* Et d'en appeler au réalisme : *« Il y a dans ces entreprises des gens de talent, des savoir-faire très utiles pour produire du changement. »*

TOUT

en admirant la combative Greta Thunberg, figure de proue d'une jeunesse qui interpelle les adultes, Eliasson, le diplomate, préfère *« s'asseoir autour d'une table et discuter avec les gens qui ne sont pas d'accord ».* Il le répète : à moins de fermer les musées, d'arrêter les expositions, de cesser toute publication, on ne peut échapper à la dépense d'énergie. Mais il est possible de la réduire à un minimum acceptable. *« Sans entrer en conflit »,* précise-t-il. Il a ainsi convaincu la Tate Modern de publier en 2019 une charte d'urgence climatique. *« On ne peut pas tout le temps punir les gens, leur faire croire qu'on est plus intelligent,* professe Eliasson. *On est tous dans le même bateau, il faut être compatissant. »*

Il le dit d'autant plus volontiers qu'il n'est pas lui-même exempt de paradoxes. Pour reproduire des phénomènes naturels tels que le soleil, le brouillard, l'arc-en-ciel ou la chute d'eau, il a recours à des artifices industriels. *Your View Matter,* sa nouvelle œuvre virtuelle, disponible au format NFT (*non fungible token*, « jeton non fongible »), s'appuie sur une technologie hautement énergivore, à l'impact écologique désastreux : en avril 2021, le *New York Times* estimait que la production d'un seul NFT dégage 200 kilos de CO_2. Mais, objecte Eliasson, le sien n'a produit que 5 microgrammes de dioxyde de carbone grâce à une technologie révolutionnaire.

Quant à sa lampe Little Sun, qui fonctionne à l'énergie solaire et a déjà apporté de la lumière à plus d'un million de personnes privées d'électricité dans le monde, elle est en plastique made in China. *« On a tout essayé, le plastique récupéré dans les océans, les matériaux biodégradables… »,* se défend sa collaboratrice, Romane Guégan. Mais c'est finalement dans une usine de Shenzhen que les équipes ont trouvé le procédé le plus résistant et robuste. *« Aucun choix n'est simple »,* reconnaît Kristina Köper, qui, depuis dix ans, supervise les publications d'Olafur Eliasson. Chaque jour, elle soupèse les nouvelles possibilités d'impression qu'on lui propose. Doit-elle préférer au papier recyclé un autre plus écologique obtenu à partir d'une poudre de gravats d'immeubles rasés ? Pas si sûr, car ces feuilles-là ne peuvent être recyclées qu'en Corée, moyennant un coût énergétique élevé. *« Olafur n'est pas parfait à 100 %,* admet son amie Ruth Mackenzie, ex-directrice du Théâtre du Châtelet. *Mais pour lui, il est essentiel d'agir, car on peut toujours trouver mille excuses pour ne rien faire. »*

Un credo qui séduit les municipalités, frappées du lancinant procès en inaction climatique. C'est Olafur Eliasson que le fonds de dotation pour Paris a sollicité en 2018 pour changer l'éclairage actuel, énergivore et un brin ringard, de l'Arc de Triomphe. L'artiste a imaginé une fine projection de petits points lumineux, correspondant aux morts de la guerre de 1914-1918. Un premier essai s'est déroulé la nuit du 2 octobre 2019 en présence de quelques élus. Un second est prévu pour cet automne. La maire, Anne Hidalgo, qui a rencontré l'artiste à plusieurs reprises, serait partante. Tout comme Philippe Bélaval, le président du Centre des monuments nationaux. Reste à convaincre Emmanuel Macron, dont le blanc-seing est capital dès qu'on touche à un monument aussi symbolique. *« Olafur Eliasson est un artiste de la lumière incontestable, le bon choix sans l'ombre d'un doute,* milite Anne-Sylvie Schneider, directrice du Fonds pour Paris. *Tout ce qu'il fait est très beau et ne suscite aucune polémique. »* Ce n'est pas Catherine Pégard qui dirait le contraire. Pour éviter les controverses qui entachaient presque chaque exposition d'art contemporain au château de Versailles, sa présidente lui en a confié les clés en 2016. À grands effets de miroir, cascade et bosquet de brume, Eliasson a su calmer les esprits surchauffés un an plus tôt par une œuvre à connotation sexuelle d'Anish Kapoor, quatre fois vandalisée.

Mais ce consensus aujourd'hui se fissure. Olafur Eliasson est aussi l'homme d'une époque où l'écologie conciliante était acceptable. Depuis, le monde s'est radicalisé, tisonné par le feu qui embrase la planète. Cet été, les forêts ont brûlé, les vagues de canicule se sont enchaînées, la mer a débordé jusque dans les villes… *« Eliasson pratique un art tape-à-l'œil alors que les vrais artistes écologistes sont dans une sobriété de moyens »,* grince Paul Ardenne, auteur d'*Un art écologique* (2019, Le Bord de l'eau). L'historien d'art a vertement critiqué l'opération *Ice Watch,* qui, pour alerter le public sur la fonte de la calotte glaciaire, n'en a pas moins dégagé 30 tonnes de CO_2. *« Un faux procès »,* proteste Alice Audouin, présidente de l'association Art of change 21, estimant que *« ce bilan est négligeable par rapport à l'efficacité symbolique de l'opération ».* Cofondatrice de la Coalition pour l'art et le développement durable (COAL), Lauranne Germond fait d'ailleurs remarquer que *« n'importe quelle exposition, même sur l'art et l'environnement, produit au moins 200 tonnes de dioxyde de carbone ».* Un débat sans fin, qu'Olafur Eliasson ne cesse d'incarner. Ⓜ

Jonas Unger pour M Le magazine du Monde

Le magazine du Monde

PAYS : France
PAGE(S) :70;71;72;73;74;75
SURFACE :547 %
PERIODICITE : Hebdomadaire

RUBRIQUE : Le magazine
DIFFUSION :249191
JOURNALISTE : Roxana Azimi

► **1 octobre 2022 - N°24179**

L'artiste, au milieu de maquettes d'œuvres.

La Gazette Drouot
L'HEBDO DES VENTES AUX ENCHÈRES

PAYS : France
PAGE(S) :156-157
SURFACE :118 %
PERIODICITE : Hebdomadaire

DIFFUSION :27304

► **1 juillet 2022 - N°26**

Bloc-notes

ACQUISITIONS

Place à la peinture !

Le musée d'Orsay enrichit ses collections avec l'acquisition du *Portrait de Julia Scheller-Erni* (1910) du peintre vaudois **Ernest Biéler** (1863-1948), que l'on a pu découvrir l'an dernier dans l'exposition « Modernités suisses » (voir *Gazette* n° 23 de 2021, page 293) et jusque-là absent des collections nationales françaises, ainsi que d'un grand portrait par **Émile Friant** (1863-1932) du couturier d'origine britannique *Charles Frederick Worth*. En Italie, la Fondazione Cassa di Risparmio di Lucca vient de s'offrir deux importants tableaux de **Pompeo Batoni** datés de 1743 : *Minerve insuffle l'âme à la figure modelée par Prométhée* et *Atalante pleurant Méléagre mourant* sont présentés à l'église San Franceschetto de Lucques, sa ville natale, jusqu'au 2 octobre. Quant à la galeriste Lia Rumma, elle a fait don à l'État italien de soixante-dix œuvres, principalement de l'**arte povera**, qui seront exposées au musée de Capodimonte à Naples.

© FONDAZIONE CASSA DI RISPARMIO DI LUCCA

Pompeo Batoni (1708-1787), *Atalante pleurant Méléagre mourant.*

© LAURENT LECAT - CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

Brûle-parfums.

Entièrement réaménagé, le musée de l'Oppidum d'Ensérune (Hérault), l'un des tout premiers en France dédiés à un site archéologique, rouvre ses portes le 6 juillet : découvert en 1860, l'endroit a été fouillé dès le début du XX[e] siècle.

PERSONNALITÉS

L'actuelle directrice de l'Institut du monde arabe-Tourcoing, **Françoise Cohen**, est nommée à la tête de l'Institut Giacometti. Forte d'une longue expérience muséale – elle a notamment dirigé le Carré d'art de Nîmes pendant dix ans avant de rejoindre le FNAC puis la Fondation Louis Vuitton –, elle prend la succession de Christian Alandete, parti pour la galerie kammel mennour. Donatrice du musée des Beaux-Arts de Rennes (35), **Ros Witha Erbslöh** est décédée le 31 mai à l'âge de 78 ans. La journaliste de Die Welt et son époux Jean de La Motte de Broöns avaient donné une quinzaine de peintures et une quarantaine de dessins – dont plusieurs œuvres de Noël Coypel – au musée. La Grèce perd elle aussi l'une de ses bienfaitrices : **Marina Lambraki Plaka**, directrice de la Pinacothèque d'Athènes durant trente ans, s'est éteinte le 13 juin à l'âge de 83 ans.

Françoise Cohen.
PHOTO FONDATION GIACOMETTI

Marina Lambraki Plaka.
DR

© COPYRIGHT AUCTIONSPRESS

La Gazette Drouot
L'HEBDO DES VENTES AUX ENCHÈRES

PAYS : France
PAGE(S) :156-157
SURFACE :118 %
PERIODICITE : Hebdomadaire

DIFFUSION :27304

► **1 juillet 2022 - N°26**

CRÉATION

Architecture et environnements

Doté de 10 000 €, le **prix COAL** célèbre depuis 2010 la rencontre de l'art et de la biodiversité. Pour cette 13e édition, consacrée aux océans, c'est l'artiste grecque Marina Gioti qui a été récompensée, pour son projet *Sounding the Silent World*. Un prix spécial a également été décerné à Brandon Ballengée (né en 1974), pour *Searching for the Ghosts of the Gulf*. Le ministère de la Culture a quant à lui ouvert les candidatures pour le **grand prix national de l'architecture** 2022 : les dossiers sont attendus jusqu'au 15 juillet, et les agences seront auditionnées début octobre. Outre-Atlantique, l'artiste américain **James Turrell** a dévoilé une nouvelle installation lumineuse de sa série « Skyspace », commandée par l'Historic Green Mountain Falls Foundation, dans le Colorado, et inaugurée lors du Green Box Arts Festival.

Marina Gioti (née en 1972), *Shipwreck Pollution*.
© MARINA GIOTI, SOUNDING THE SILENT WORLD, 2022

Nouvellement créée, la Fondation pour le rayonnement des musées d'Orsay et de l'Orangerie a pour vocation de soutenir les deux institutions, *via* des actions de mécénat privé, en misant sur l'éducation et la recherche.

RECHERCHE

Colloques

« Embellir & enrichir : **rôles de l'ornement dans les décors de la Renaissance, XVe-XVIe siècles** ». C'est le thème du colloque annoncé à l'Université de Lausanne les 9 et 10 décembre prochain : un appel à communication est ouvert jusqu'au 20 août. International, celui sur **Fernand Léger et la « Pensée photographique »** se tient jusqu'au 2 juillet à Biot et à Nice, dans le cadre de l'exposition (« Fernand Léger et le cinéma ») présentée au musée de l'artiste jusqu'au 19 septembre.

Fernand Léger et Murphy Dudley, *Ballet mécanique*, 1924, photogramme, Biot.
© ADAGP, PARIS, 2022 / PHOTO COURTESY LIGHT CONE (PARIS) BRUCE POSNER.

médias

ARTE

Premier épisode d'une série documentaire en trois volets, ***Les Celtes. Aux portes de Rome*** met à mal certaines idées reçues et redonne aux « barbares » leur juste place. Dominant toute l'Europe du 1er millénaire av. J.-C., cette civilisation était en fait beaucoup plus raffinée qu'on ne l'a dit, comme en témoigne l'avancée des connaissances en la matière. (52 min, le 2 juillet à 20 h 50 puis sur arte.tv jusqu'au 31).

Les informations communiquées sont susceptibles de modifications de dernière heure.

ÉVÉNEMENTS

Appels d'air

L'Ile-de-France se met au vert : la 6e édition de « **Jardins ouverts** » se tient dans toute la région du 2 juillet au 28 août, avec une multitude d'événements pluridisciplinaires, de la poésie au cirque, des arts plastiques à la musique. Programme complet et adresses sur iledefrance.fr. La ville de **Nantes invite au voyage** : la 11e édition de son festival d'été se déroule du 2 juillet au 11 septembre, pour un parcours artistique à travers la cité, avec des œuvres spécialement conçues pour des sites célèbres, exceptionnels, secrets ou ordinaires. Pascal Convert, Hélène Delprat et Charles Fréger notamment ont concocté des escales inattendues. Le **domaine national de Saint-Germain-en-Laye** accueille quant à lui les « Étoiles du classique », du 1er au 3 juillet : deux cents artistes, quatorze concerts, enchanteront littéralement le parc du château.

L'abbaye de Royaumont.
© ADROTLVIS

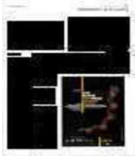
© COPYRIGHT AUCTIONSPRESS

Le Journal des Arts
L'ACTUALITÉ DE L'ART ET DE SON MARCHÉ À TRAVERS LE MONDE

PAYS : France
PAGE(S) :11
SURFACE :44 %
PERIODICITE : Bimensuel

DIFFUSION :(20000)
JOURNALISTE :Éric Tariant

► **10 juin 2022 - N°591**



JULIE'S BICYCLE AU SERVICE DU ZÉRO CARBONE

Cet organisme à but non lucratif basé à Londres a été parmi les premiers acteurs européens à proposer ses conseils pour accompagner la transition du secteur culturel

ASSOCIATION

Londres. C'est son credo : la culture doit être au cœur du changement, au cœur de la lutte contre le réchauffement climatique et l'effondrement de la biodiversité. « *La culture est notre identité, elle révèle nos systèmes de croyances, la manière dont nous nous exprimons, et elle inspire la façon dont nous vivons. Les réponses aux défis que nous rencontrons doivent être trouvées dans nos valeurs et nos façons de vivre* », martèle Alison Tickell, la directrice de Julie's Bicycle (JB), une organisation à but non lucratif basée à Londres qu'elle a fondée en 2007 (1).

JB a commencé à intervenir dans le secteur de la musique, très en pointe contre le changement climatique, avant d'élargir son champ d'action aux arts de la scène, aux arts visuels et au patrimoine. Ses objectifs ? Pousser le secteur culturel vers le zéro carbone, tenter de l'inspirer pour agir contre le changement climatique et œuvrer en faveur de la justice climatique. En l'espace de quinze ans, Julie's Bicycle a accompagné plus de 2 000 organisations du secteur : institutions, musées, centres culturels, galeries, festivals... Ainsi des Tate Galleries pour leur bilan carbone. Ou encore du Barbican Center pour lequel a été concocté un Manifeste écologique fourmillant de conseils et d'outils de méthodologie afin de bâtir une exposition itinérante en réduisant ses impacts environnementaux.

Prestation de conseils, audits et évaluations, publication d'études et de rapports, organisation d'événements et de programmes, recherche de financements, création de calculateurs d'impact carbone et de systèmes de certification de durabilité environnementale, *reporting* social et environnemental, telles sont les principales missions de cette structure qui emploie aujourd'hui 23 salariés.

La transformation des métiers

« *Julie's Bicycle fait partie des tout premiers acteurs qui se sont intéressés au développement durable appliqué à l'échelle de la culture, parmi les premiers à avoir créé une méthodologie sérieuse dont se sont inspirés de nombreux musées pour s'autoévaluer. Leur référentiel, sur lequel les structures accumulent des points, leur permet d'observer leur progression d'année en année* », souligne Alice Audouin, présidente et fondatrice d'Art of Change 21, une association qui relie l'art contemporain aux enjeux environnementaux. Depuis 2012, la petite structure britannique travaille en partenariat avec l'Arts Council England pour élaborer son programme environnemental, réduire son impact et conduire des actions inspirantes dans le domaine des arts et de la culture. Exemple, le Spotlight, qui réunit 30 organisations du secteur culturel à but non lucratif. Son but ? Réduire les émissions de CO_2 de ses membres avec, en ligne de mire, l'ambition des Accords de Paris : limiter le réchauffement climatique à un niveau bien inférieur à 2 °C.

« *Ils sont axés sur la montée en compétences, le développement durable, l'écoconception, ce que nous appelons la RSE ou RSO* [responsabilité sociétale des entreprises, ou des organisations]. *Ils sont plutôt centrés sur la transformation des métiers. Ils ont créé notamment un programme visant à valoriser l'action des leaders culturels* », pointe Lauranne Germond, directrice, à Paris, de l'association Coal, Art et Environnement créée en 2008.

Avant la COP26, qui allait se tenir à Glasgow en novembre 2021, l'initiative « Season for Change » coordonnée par JB a réuni de janvier 2020 à l'automne 2021, soit en pleine pandémie, quelque 3 000 artistes et 230 000 personnes au fil de 230 événements. Une pièce de théâtre, *Lettre d'amour pour un futur vivable*, a été montrée en présentiel et sur le Net aux habitants de Cambridge, Manchester et Coventry, invités à imaginer le monde dans lequel ils souhaiteraient vivre. Dans le quartier londonien de Lewisham, 100 000 personnes ont visionné une vidéo sur les dangers de la pollution de l'air. Last but not least, une boîte à outils a été mise en ligne, pour accompagner les particuliers et organisations en quête de conseils et soutiens pour créer un événement durable ou une action de sensibilisation au changement climatique.

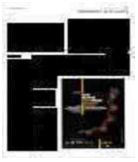
Active essentiellement au Royaume-Uni, Julie's Bicycle a néanmoins lancé des programmes à l'international, notamment en Grèce, au Danemark, en Espagne, aux Pays-Bas et au Canada. Pour contourner les contraintes du Brexit, un bureau a été ouvert à

Le Journal des Arts
L'ACTUALITÉ DE L'ART ET DE SON MARCHÉ À TRAVERS LE MONDE

PAYS : France
PAGE(S) :11
SURFACE :44 %
PERIODICITE : Bimensuel

DIFFUSION :(20000)
JOURNALISTE :Éric Tariant

► **10 juin 2022 - N°591**



Dublin. Un autre pourrait voir le jour sur le continent. Beaucoup reste à faire comme le montre l'étude baptisée « La culture : le chaînon manquant de l'action climatique » et coordonnée par JB à l'occasion de la COP26. Menée dans 45 pays auprès de ministères de la Culture et d'agences spécialisées, elle montre notamment que les principaux freins à l'action contre le changement climatique tiennent encore au manque de moyens financiers, de personnel et d'outils légaux pour soutenir les politiques environnementales. Julie's Bicycle et ses pairs ont encore du travail devant eux.

● ÉRIC TARIANT

(1) juliesbicycle.com

« Julie's Bicycle a créé une méthodologie sérieuse dont se sont inspirés de nombreux musées pour s'autoévaluer »

ALICE AUDOUIN, PRÉSIDENTE ET FONDATRICE D'ART OF CHANGE 21

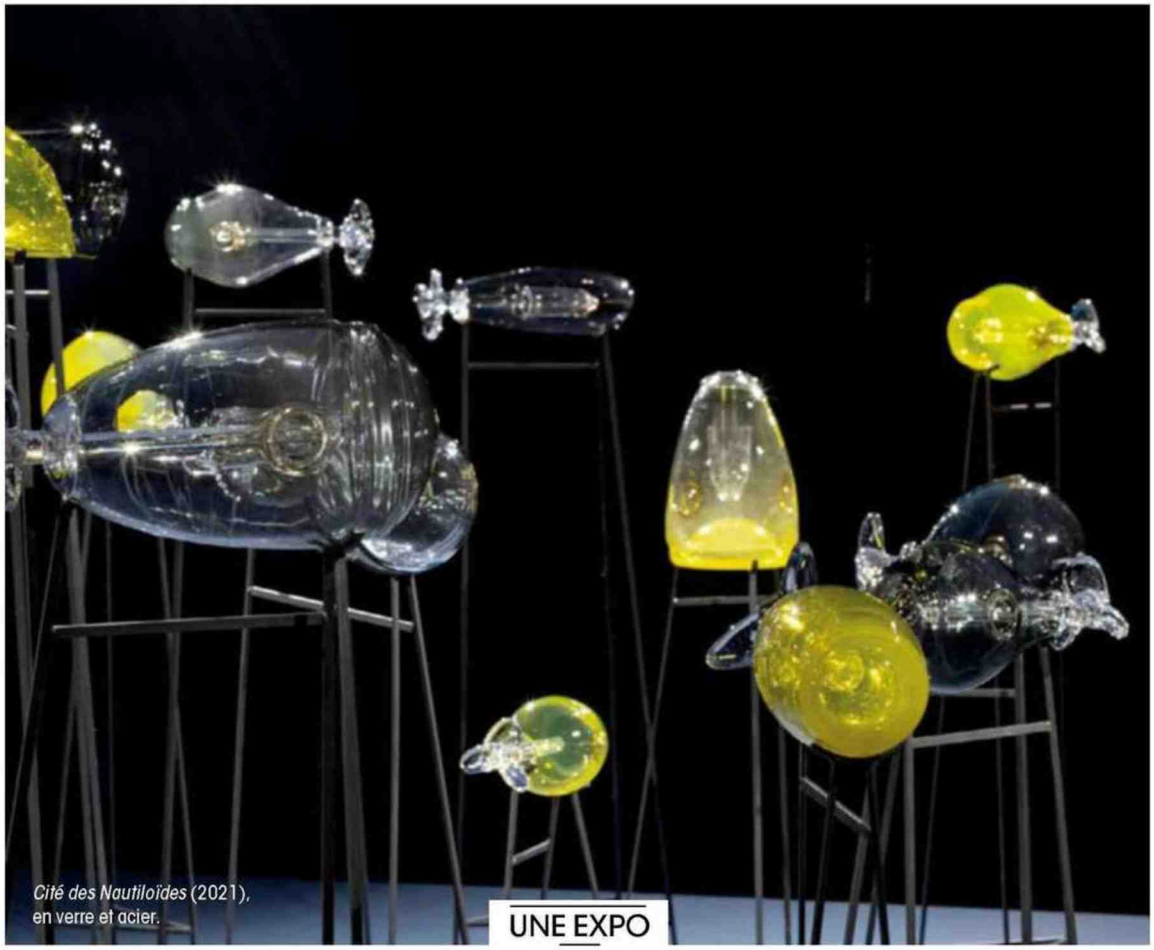
L'équipe de Julie's Bicycle lors de la journée « We make tomorrow » organisée à Londres en 2020. © Ph. James Allan.

madame FIGARO

PAYS : France
PAGE(S) :47
SURFACE :77 %
PERIODICITE : Hebdomadaire

DIFFUSION :424521
JOURNALISTE : Valery De Buchet

► **27 mai 2022 - N°24187**



Cité des Nautiloïdes (2021), en verre et acier.

UNE EXPO

Les eaux profondes d'ELSA GUILLAUME

Ne dites pas à Elsa Guillaume, lauréate du prix COAL pour l'art et l'environnement, que son attirance pour les fonds marins est dans l'air du temps. La jeune plasticienne (née en 1989) pourrait s'en offusquer. Elle, dont la passion pour la plongée est née en 2010, en même temps que la découverte de la céramique. Depuis, la terre (le grès) et l'eau sont irrémédiablement liées dans son processus créatif, qu'elle nourrit de choses observées au cours d'expéditions (vers les îles du Pacifique sur la goélette *Tara*, mécénée par Agnès b.) ou de résidences. Ainsi, de celle effectuée à La Corderie Royale de Rochefort, elle rapporte un nouveau récit, *Bathyskaphos*, placé sous l'égide de Jules Verne et de son mythique roman *Vingt Mille Lieues sous les mers*. C'est un voyage en quatre étapes, depuis les abysses jusqu'à la lumière qu'Elsa Guillaume propose au visiteur, une déambulation dans la pénombre. En immersion. D'abord, un casque de scaphandre en céramique, à taille humaine mais en pièces détachées, flotte en apesanteur ; puis, un double écran révèle un paysage de science-fiction filmé par l'artiste lors d'une plongée au Mexique, et mis en musique par Christine Groult. Apparaît ensuite une cité en verre soufflé composée de cabines habitables et de vaisseaux à hélices, tandis que grouillent d'étranges créatures aux pieds palmés, les Hiéronimus, mi-humains, mi-poissons… Une exposition poétique (et un message écologique) en hommage aux mystères des profondeurs océaniques, plus que jamais en danger.

Elsa Guillaume. Bathyskaphos, *jusqu'au 31 décembre, à La Corderie royale, à Rochefort. corderie-royale.com*

PAR **VALERY DE BUCHET.** PLEINS FEUX SUR… : **BERNARD BABKINE.** AU CINÉMA : **MARILYNE LETERTRE.** EN SÉRIES : **MARION GÉLIOT.** UNE EXPO : **LÆTITIA CÉNAC** ET **SABRINA SILAMO.** MUSIQUE : **PAOLA GENONE.**

Mensuels

Urbanisme

PAYS : France
PAGE(S) :87
SURFACE :13 %
PERIODICITE : Bimestriel

DIFFUSION :(2142)
JOURNALISTE :R. C.

► **1 septembre 2022 - N°427**

© *Renato-Cruz-Santos/ Culturgest/Berru00013*

Transforming Energy

Jusqu'au 2 octobre 2022
14, rue de l'Oratoire
63000 Clermont-Ferrand
www.projetcoal.org/

Pour la Saison France-Portugal 2022, les acteurs culturels Culturgest (Portugal) et COAL (France), membres du réseau européen *Art Climate Transition*, ont invité le collectif portugais Berru à produire une œuvre inédite autour des enjeux énergétiques de l'océan. D'abord présentée du 1er juillet au 4 septembre à Porto, l'exposition est actuellement accueillie à Clermont-Ferrand par l'association Vidéoformes, et s'installe dans la Chapelle de l'Oratoire. Avec *Transforming Energy*, le collectif explore les techniques de captation des énergies basse fréquence, comme le mouvement de la mer et les moyens de les stocker dans des batteries biologiques, et invite à nous interroger également sur le coût réel de l'énergie et sa finitude. Un cycle de conférences sur l'éco-acoustique et les enjeux énergétiques de l'océan, réunissant chercheurs et artistes, vient compléter l'exposition. *R. C.*

Office et Culture

► 1 septembre 2022 - N°65

PAYS : France
PAGE(S) :114-115
SURFACE :175 %
PERIODICITE : Trimestriel

JOURNALISTE : Michèle Leloup

Expositions

Corderie royale

Art contemporain à Rochefort

1

2

La Corderie royale et le musée national de la Marine de Rochefort accueillent deux expositions de sculptures d'Elsa Guillaume : *Bathyskaphos* et *Collecter les ombres, mesurer l'écume*. Dans le cadre d'une résidence charentaise en 2021, la plasticienne, amoureuse des univers marins, a réalisé des œuvres qui plongent les visiteurs dans le monde onirique des abysses.

Depuis que la réplique de l'Hermione, le trois-mâts qui emmena Lafayette en Amérique, a quitté l'Arsenal de Rochefort en 2014, c'est par le biais de l'art contemporain que la Corderie royale – Centre international de la mer cherche à sensibiliser le grand public à la culture maritime. *Raconter la mer avec des artistes* est ainsi le thème choisi par son président, Henri Jobbé-Duval, critique et collectionneur d'art. D'une collaboration avec le musée national de la Marine de Rochefort est ainsi née un double évènement. « La première invitation se double d'une seconde exposition présentée dans les murs de l'ancienne école de médecine navale, le joyau du musée, dont nous fêtons le 300e anniversaire », explique Charlotte Drahé, son administratrice. Conservé dans son état du milieu du XIXe siècle, ce lieu unique en France dispose en effet d'une importante bibliothèque médicale (25 000 titres) et de rares collections d'anatomie humaine constituées depuis les premières expéditions d'exploration scientifique autour du monde, comme celles de Bougainville et Dumont d'Urville.

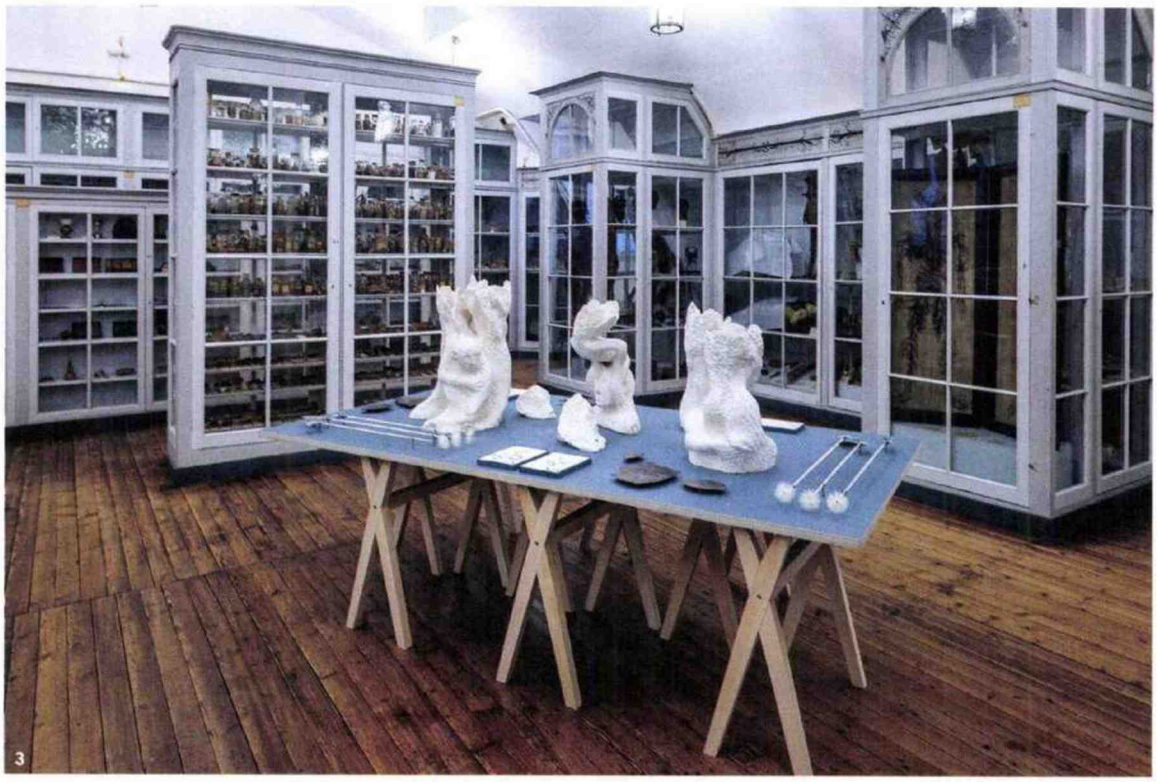
Cet écrin historique est taillé sur mesure pour Elsa Guillaume qui, dans l'art comme

Office et Culture

PAYS : France
PAGE(S) :114-115
SURFACE :175 %
PERIODICITE : Trimestriel

JOURNALISTE : Michèle Leloup

► **1 septembre 2022 - N°65**



La Corderie royale - Centre international de la mer, jusqu'au 31 décembre 2022 (corderie-royale.com)

dans la vie, évolue au rythme des matières et des voyages. Ses recherches plastiques sont centrées sur les univers marins et conjuguent temps en atelier, où elle modèle ses sculptures, et temps sur le terrain, où elle ausculte les environnements naturels avec le dessin et la photographie. Dans son atelier bruxellois, elle conçoit des installations qui ont déjà obtenu plusieurs distinctions, dont le Prix COAL spécial Océans, en 2015.

À la Corderie royale, c'est par un casque de scaphandre en céramique émaillée que débute l'exposition *Bathyskaphos* (des mots grecs profond et barque). Dans cette scénographie immersive, l'artiste nous invite à progresser de la pénombre vers la lumière, au cœur d'un monde aquatique méconnu. « Le bâtiment de la Corderie Royale, long de 300 mètres, m'a guidée dans mon œuvre artistique : je voulais mener doucement le public dans mon projet, comme une remontée poétique depuis les abysses, un voyage entre les rêveries de Jules Verne et les explorations de James Cameron », confie Elsa Guillaume, qui est également plongeuse.

De la céramique au verre en passant par la vidéo et le son, ses techniques viennent se croiser avec l'histoire de l'exploration du monde liquide, du bathyscaphe d'Auguste Piccard (1946) aux robots télécommandés de dernière génération. En témoigne sa série de *Nautiloïdes*, réalisés par le Centre international d'art verrier de Meisenthal, représentant un ensemble de submersibles translucides à hélices, semblables à des véhicules à propulsion. Cette installation rend hommage aux savoir-faire séculaires des maîtres verriers ainsi qu'à la nature transparente et isolante du verre, allié d'exception dans le développement de l'exploration sous-marine.

Présentée dans les salles centenaires du musée national de la Marine, *Collecter les ombres, mesurer l'écume* est le fruit de la rencontre entre Elsa Guillaume, née en 1989, et d'une institution quasi-centenaire : « L'ouverture à l'art contemporain permet de faire évoluer cette perception un peu figée qui persiste à l'égard du sujet naval », analyse Vincent Campredon, son directeur, « D'autant qu'en 2050, 70 % de la population mondiale sera amenée à vivre sur le littoral, en contact direct avec la mer. Les œuvres des artistes abordent ces questions d'ordre sociétal et écologique de manière innovante et leur dimension militante suscite la curiosité de tous les publics ».

Michèle Leloup ■

1 Elsa Guillaume, *Nautiloïdes*, avec le Centre d'art verrier de Meisenthal (Photo : Tadzio)
2 Scaphandre en céramique émaillée, Elsa Guillaume (Photo : Tadzio)
3 Sculptures, Elsa Guillaume (Photo : Tadzio)

L'œil
Tout voir - Tout savoir - Tout l'Art !

PAYS : France
PAGE(S) :32-33
SURFACE :196 %
PERIODICITE : Mensuel

DIFFUSION :(30000)
JOURNALISTE : Alix Bancarel

► **1 septembre 2022 - N°757**

L'œil EN MOUVEMENT
(RE)DÉCOUVERTE

1989
Naissance à Carpentras (84)

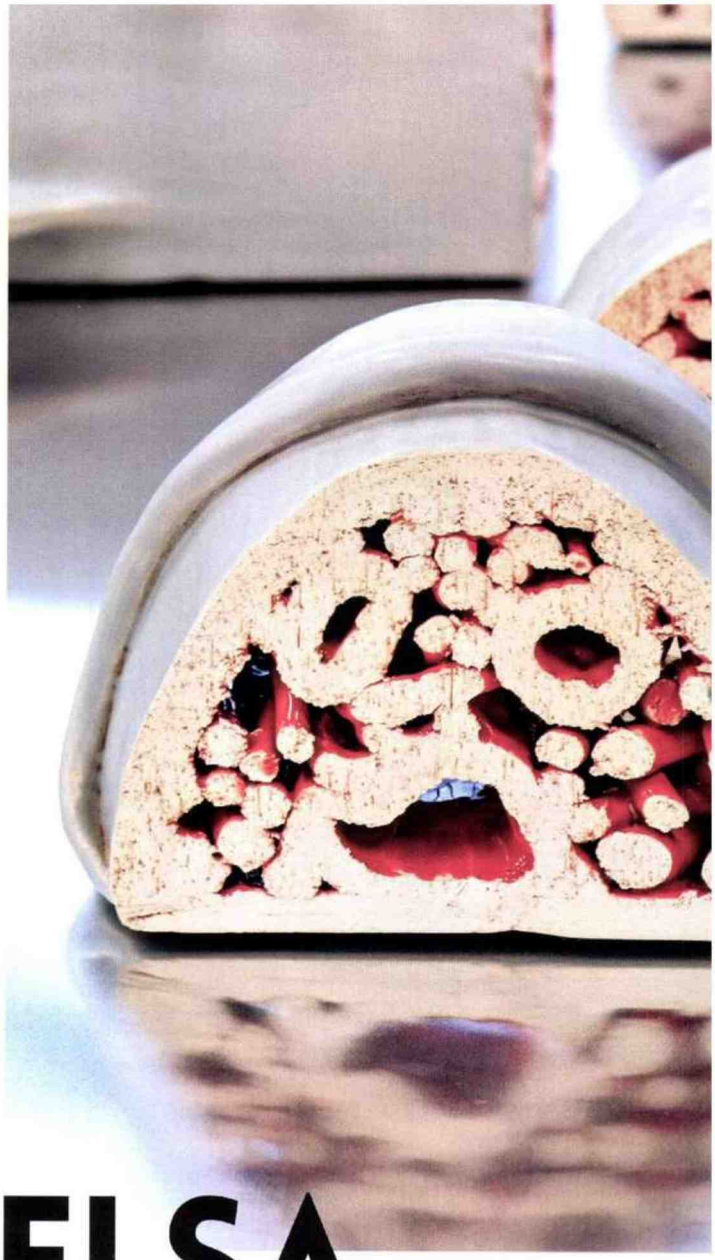
2013
Diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris

2014
Prix Icart Artistik Rezo

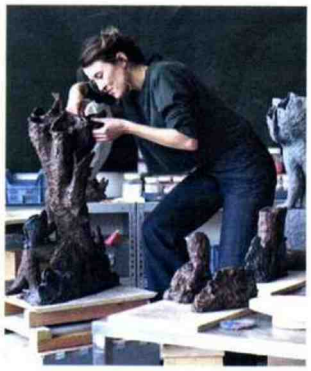
2015
Prix Coal, spécial océan, pour l'art et l'environnement

2021
Participe à la Biennale internationale d'art contemporain d'Anglet (64), « La littorale »

2022
Première exposition personnelle en France, hors galerie, à Rochefort, Corderie Royale – Musée national de la marine. Elsa Guillaume est représentée pas la Backslash Gallery, qui l'expose en septembre



1



1_Elsa Guillaume dans son atelier. © Ulysse Navarro.

2_**Elsa Guillaume, *Cut Squid III*,** 2019, céramique, œuvre présentée dans l'exposition de la Backslash Gallery. © Tadzio.

3_Vue de l'exposition « Bathyskaphos » à la Corderie royale de Rochefort. © Tadzio.

ELSA GUILLAUME

PAR **ALIX BANCAREL**

L'œil
Tout voir - Tout savoir - Tout l'Art !

PAYS : France
PAGE(S) :32-33
SURFACE :196 %
PERIODICITE : Mensuel

DIFFUSION :(30000)
JOURNALISTE : Alix Bancarel

► **1 septembre 2022 - N°757**

2

«Bathyskaphos. Carte blanche à Elsa Guillaume», jusqu'au 31 décembre 2022. Corderie royale – Centre international de la mer, Rue Jean-Baptiste-Audebert, Rochefort (17). Tous les jours de 10 h à 13 h et de 14 h à 18 h. Tarifs : 10 et 8 €. www.corderie-royale.com

«Collecter les ombres, mesurer l'écume», jusqu'au 31 décembre 2022, Musée national de la marine – Ancienne École de médecine navale), 1, place de la Gallissonnière et 25, rue Amiral-Meyer, Rochefort (17). Tous les jours sauf le mardi de 10 h à 12 h 30 et de 13 h 30 à 18 h. Billets jumelés : 15 €. www.musee-marine.fr

«Toucher terre, l'art de la sculpture céramique», jusqu'au 1er novembre 2022, Fondation Villa Datris, 7, avenue des Quatre-Otages, L'Isle-sur-la-Sorgue (84). Du mercredi au samedi de 10 h à 13 h et de 14 h à 18 h. www.fondationvilladatris.fr

«Elsa Guillaume. Fish & Flesh», du 3 septembre au 15 octobre 2022, Backslash Gallery, 29, rue Notre-Dame-de-Nazareth, Paris-3e, backslashgallery.com

À l'aune du renouveau des savoir-faire artisanaux, où les arts du feu et de la terre suscitent un engouement particulier, l'œuvre d'Elsa Guillaume, artiste plasticienne et céramiste, née en 1989, ne passe pas inaperçu. Ses créations poétiques sensibilisent le public par l'émerveillement, à l'image de son installation-douche, *Embruns*, réalisée pour la Biennale d'art contemporain d'Anglet en 2021. À la fois sculpture et paysage, ses œuvres font corps avec l'environnement naturel, tout en reflétant les enjeux contemporains du monde qui l'entoure. Diplômée des Beaux-Arts de Paris depuis 2013, et désormais installée dans un atelier à Bruxelles, la jeune artiste est cette année plus que jamais à l'honneur avec une double exposition personnelle dans les musées de Rochefort, fruit d'un an de résidence au sein des collections et d'une fusion avec un patrimoine marin exceptionnel lié à l'histoire de la ville. Une plongée envoûtante vingt mille lieues sous les mers.

RACONTER LA MER

Se dessinant entre terre et mer, le parcours artistique de cette éternelle exploratrice est déterminé par deux rencontres décisives. La première a lieu en 2010, lorsqu'elle découvre et pratique pour la première fois la plongée sous-marine, expérience qui bouleverse son approche sensible du monde. Cette fascination pour l'univers aquatique se poursuit dans son expédition scientifique à bord de la goélette *Tara* en 2016, durant laquelle elle observe, dessine, note et tente de saisir le mystère de ces profondeurs abyssales sur ses carnets de voyage. Ainsi, le dessin occupe-t-il une place centrale dans son processus de création. Peu après, elle expérimente les techniques de la porcelaine et de la céramique – qui deviendra son matériau de prédilection –, notamment lors de voyages initiatiques en Chine et au Japon (2013-2017). Cette exploration de la matière s'allie intimement à celle du vivant et à un goût pour l'anatomie des corps, comme si, à mi-chemin entre rêve et réalité, l'imagination venait pallier le manque de connaissance de ces univers sous-marins mystérieux, souvent méconnus, car inaccessibles. À l'instar du *Nautilus* de Jules Verne, dont une maquette conservée au Musée de la marine serait à l'origine, Elsa Guillaume crée des contes merveilleux, une poétique de la mer.

ÉTRANGER, FAMILIER

Pour s'y plonger plus profondément, le spectateur, invité à enfiler un scaphandre composé de pièces détachées en céramique, découvre un monde flottant, peuplé de chimères, de chrysalides, de créatures hybrides, d'animaux grotesques, de poissons tantôt disséqués, tantôt métamorphosés. Loin des traditionnelles ambitions naturalistes, le caractère organique et précis de ses sculptures en céramique développe un imaginaire fantastique empreint d'une réalité fictionnelle, d'une étrangeté, non inquiétante, mais plutôt rassurante et familière.

Poursuivant sans cesse son expérimentation de la matière, l'artiste crée, pour l'exposition à la Corderie royale, un aquarium de seize sous-marins miniatures en verre, pièces uniques en lévitation réalisées en collaboration avec les artisans du Centre international d'art verrier (Ciav) de Meisenthal (57). Un nouveau matériau difficile à apprivoiser, mais dont la translucidité continue d'évoquer la fluidité et la beauté infinie des milieux marins.

3

À VIVRE ARCHITECTURES

PAYS : France
PAGE(S) :22
SURFACE :93 %
PERIODICITE : Bimestriel

JOURNALISTE : Sarah Belmont

► **1 septembre 2022 - N°125**

« L'avantage de travailler avec des artistes engagés, c'est que la plupart ont déjà les bons réflexes. »

PROPOS RECUEILLIS PAR **SARAH BELMONT**

ALICE AUDOUIN

ALICE AUDOUIN
CO-COMMISSAIRE DE
L'EXPOSITION « NOVACÈNE »
LILLE3000

Elle est, depuis 20 ans, le trait d'union entre l'art et de l'environnement. Co-commissaire de l'exposition « Novacène » à la gare Saint-Sauveur de Lille, Alice Audouin prépare un nouvel accrochage pour La Patinoire Royale de Bruxelles, et une action artistique pour la COP27, en Égypte. Deux événements à découvrir cet automne.

Depuis quand bâtissez-vous ce pont entre art et environnement ?

Tout a commencé en 2004, à la Caisse des dépôts. J'étais surprise qu'on n'imagine pas les artistes comme « parties prenantes » de la société. Après avoir initié un premier colloque à l'Unesco sur la question, j'ai monté l'association COAL (la coalition art et développement durable), que j'ai quittée en 2014 pour fonder Art of Change 21.

« Novacène » est une nouvelle pierre à votre édifice artistique et environnemental ?

Cette exposition, qui pose les jalons d'une ère utopiste postérieure à l'actuelle anthropocène, consacre un travail de veille qui m'amène à découvrir de jeunes talents, telles Marie-Luce Nadal ou Taisia Korotkova, ici confrontées à des signatures plus établies. Je suis notamment heureuse de pouvoir montrer, pour la première fois en France, *Western Flag* (2017) de John Gerrard. Cette simulation numérique d'un drapeau de fumée planté au cœur de la première exploitation pétrolière du Texas dénonce le climato-scepticisme de Donald Trump.

En quoi l'exposition est-elle écoresponsable ?

L'avantage de travailler avec des artistes engagés, c'est que la plupart ont déjà les bons réflexes. Pour *Post* d'Anna Komarova, installation de 40 troncs d'arbres suspendus, chacun produisant une vibration qui lui est propre, j'ai lancé un partenariat avec l'Office national des forêts. Aucun transport n'a été effectué en avion. Seules deux œuvres ont été montées *in situ*, suivant les consignes de leurs auteurs, JeeYoung Lee et Zheng Bo, respectivement restés en Corée et en Chine.

Comment aller plus loin ?

Il faudrait faire des analyses de cycle de vie, plus poussées que les bilans carbone, limiter le transport aérien, le nombre d'œuvres... Les initiatives se multiplient mais il n'y a pas encore d'organisation sectorielle à la hauteur de ces enjeux.

Art, design, architecture, même combat ?

Plusieurs artistes attachés à l'environnement ont en commun une formation d'architecte : Olafur Eliasson, pionnier des bilans carbone dans l'art, Tomás Saraceno, instigateur de vols décarbonés... Des matériaux, tels que les algues, se retrouvent aussi bien dans les biofaçades conçues par XTU, dans la vaisselle 3D de l'Atelier LUMA d'Arles, que dans les œuvres d'art de Chloé Jeanne. Heureuse (r) évolution !

Alice Audouin, portrait © DR / La Terre est elle ronde, 2019 - Fabien Léautic © Jean-Christ Bonnet

Bastille Magazine

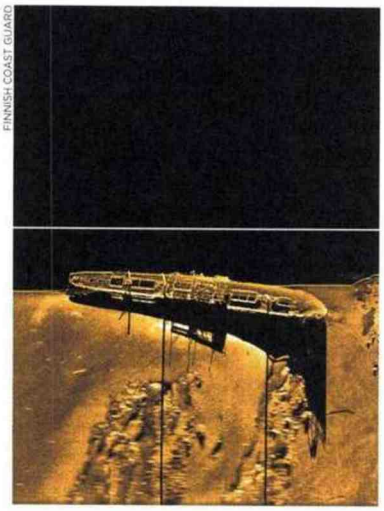
PAYS : France
PAGE(S) :119
SURFACE :30 %
PERIODICITE : Mensuel

► **1 août 2022 - N°328**

PRIX CULTUREL

Art et sciences de l'océan

Le 8 juin dernier, l'artiste et réalisatrice grecque Marina Gioti a reçu pour son film *Sounding of the Silent world* (« Sonder le monde le monde du silence ») le Prix COAL, créé en 2010 par l'association du même nom afin de promouvoir les artistes mêlant l'art et les sciences environnementales. Le spectateur y explore un cimetière de bateaux au large de la ville d'Éleusis, en Grèce. On y voit des images de sonars représentant les vestiges sous-marins du sanctuaire de la cité antique, centre des Mystères, rites ésotériques voués à Déméter et Perséphone, et porte des enfers mythologiques, côtoyant des photographies et des représentations en trois dimensions de navires en acier naufragés, au fond de l'eau ou à demi immergés, témoins des activités industrielles de la ville côtière contemporaine.



FINNISH COAST GUARD

Par ailleurs, un prix spécial a également été décerné par le jury à l'artiste américain Brandon Ballengée, pour *Searching for the Ghosts of the Gulf*, « À la recherche des fantômes du golfe », un ensemble de représentations naturalistes à la peinture à l'huile de poissons du golfe du Mexique, dont les populations ont diminué suite à la grande marée noire de 2010. Lui-même biologiste marin, il a étudié le déclin de la biodiversité dans le golfe au sein du muséum de sciences naturelles de l'université de Louisiane, ces travaux l'ayant inspiré pour son travail d'artiste. ■

PAYS :France
PAGE(S) :119
SURFACE :33 %
DIFFUSION :(11712)

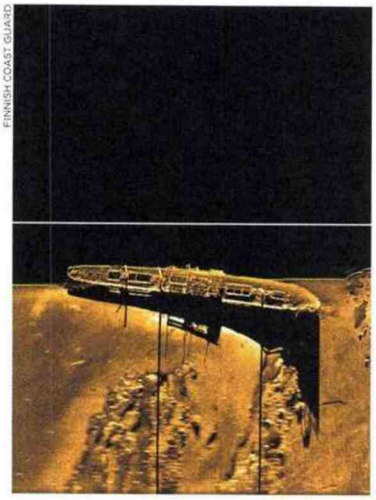
Chasse-Marée

► 1 août 2022 - N°328

PRIX CULTUREL

Art et sciences de l'océan

Le 8 juin dernier, l'artiste et réalisatrice grecque Marina Gioti a reçu pour son film *Sounding of the Silent world* (« Sonder le monde le monde du silence ») le Prix COAL, créé en 2010 par l'association du même nom afin de promouvoir les artistes mêlant l'art et les sciences environnementales. Le spectateur y explore un cimetière de bateaux au large de la ville d'Éleusis, en Grèce. On y voit des images de sonars représentant les vestiges sous-marins du sanctuaire de la cité antique, centre des Mystères, rites ésotériques voués à Déméter et Perséphone, et porte des enfers mythologiques, côtoyant des photographies et des représentations en trois dimensions de navires en acier naufragés, au



FINNISH COAST GUARD

fond de l'eau ou à demi immergés, témoins des activités industrielles de la ville côtière contemporaine.

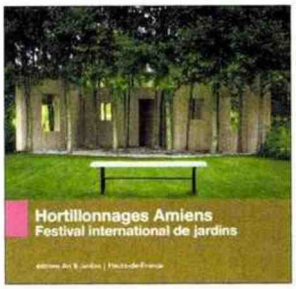
Par ailleurs, un prix spécial a également été décerné par le jury à l'artiste américain Brandon Ballengée, pour *Searching for the Ghosts of the Gulf*, « À la recherche des fantômes du golfe », un ensemble de représentations naturalistes à la peinture à l'huile de poissons du golfe du Mexique, dont les populations ont diminué suite à la grande marée noire de 2010. Lui-même biologiste marin, il a étudié le déclin de la biodiversité dans le golfe au sein du muséum de sciences naturelles de l'université de Louisiane, ces travaux l'ayant inspiré pour son travail d'artiste. ■

CAMPING-CAR MAGAZINE

PAYS : France
PAGE(S) :146
SURFACE :13 %
PERIODICITE : Mensuel

DIFFUSION :50680

► **1 août 2022 - N°354**



HORTILLONNAGES AMIENS

Pour fêter les 10 ans du Festival international des Jardins hortillonnages d'Amiens, l'association COAL a inspiré la parution d'un catalogue présentant une rétrospective des productions paysagères et plastiques, réalisées depuis l'origine du festival.

L'association COAL, dans un esprit pluridisciplinaire, mobilise les artistes et les acteurs culturels sur les enjeux sociétaux. Prises de conscience et mises en œuvre de solutions concrètes sont ses maîtres mots et elle initie à ce titre des évènements, des expositions, des manifestations un peu partout en France.

Quant au Festival en question, il poursuit son aventure et permet de découvrir le milieu naturel des hortillonnages sur un mode original. Sa 13e édition est lancée et ce jusqu'au 16 octobre.

Editions Arts & Jardins | Hauts-de-France,
24 x 25 cm, 204 pages, 19 €.

PHOTO

PAYS : France
PAGE(S) :18
SURFACE :21 %
PERIODICITE : Bimestriel

DIFFUSION :17618

► **1 juillet 2022 - N°552**

PRIX COAL DE L'ENVIRONNEMENT

Nous y sommes, en pleine « Décennie des sciences océaniques pour le développement durable 2021-2030 » des Nations Unies. Pour l'occasion, le prix COAL qui mobilise depuis 2010 les artistes autour des enjeux sociétaux et environnementaux, célèbre les océans. Les dix artistes nommé·es de cette 13e édition, Brandon Ballengée (photo), le collectif Benessere, Julien Berthier, Antoine Bertin, Marina Gioti, Hélène Gugenheim, Kasia Molga, Pam Longobardi, Capucine Vever et Michael Wang, viennent du monde entier. Ensemble ils et elles révèlent les richesses océaniques, imaginant chacun·e de nouvelles actions pour tendre vers la résilience avec les mondes de l'eau.
projetcoal.org

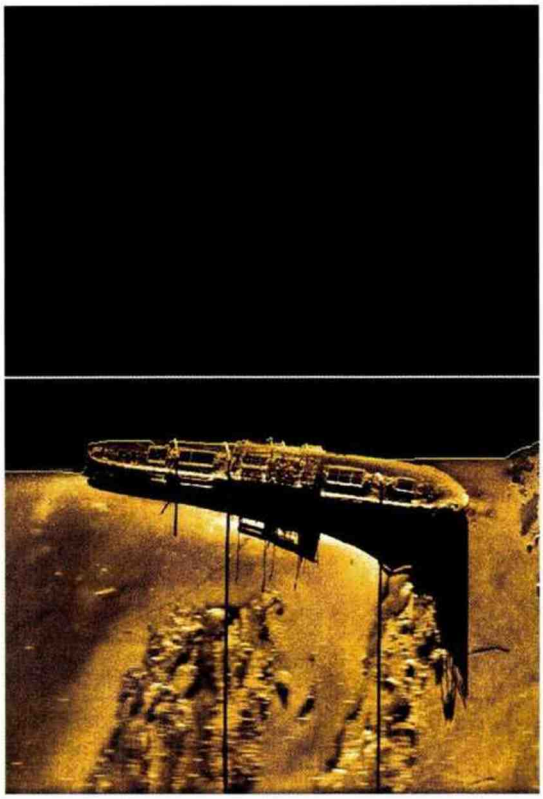
L'œil
Tout voir - Tout savoir - Tout l'Art !

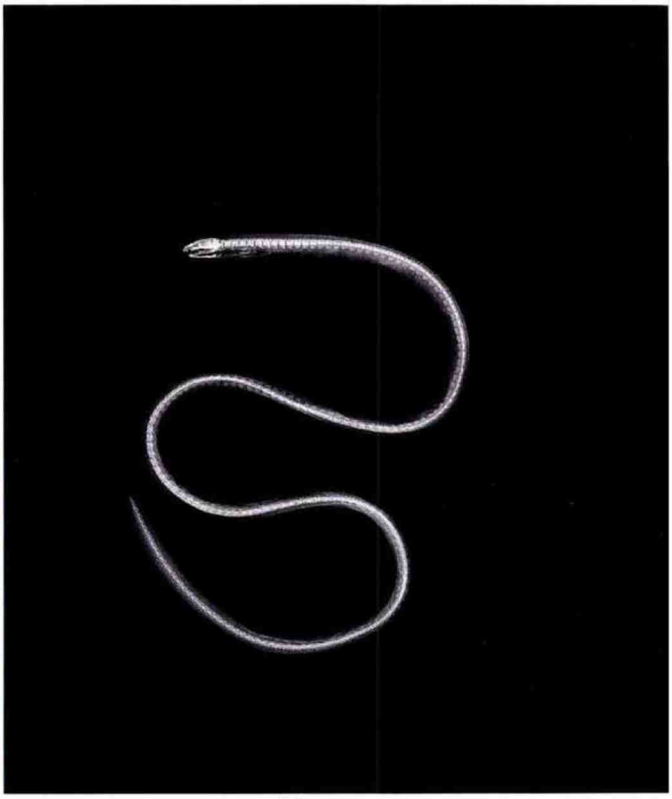
PAYS : France
PAGE(S) :10
SURFACE :91 %
PERIODICITE : Mensuel

DIFFUSION :(30000)
JOURNALISTE : Anne Cecile Sanchez

► **21 juin 2022 - N°756**

1 2





L'ART SE JETTE À L'EAU

1_Marina Gioti, *Sounding the Silent World*, 2022, cargo échoué. © Finnish Coast Guard.

2_Brandon Ballengée, *MIA String Eel*, 2018. © B. Ballengée.

ÉCOLOGIE Il n'y a pas que les forêts qui brûlent ; il y a aussi les océans qui s'asphyxient, sous l'effet des changements climatiques et de la pollution plastique – on écoutera à ce sujet le podcast-enquête passionnant *Les Déferlantes*, lancé par l'ONG The SeaCleaners. Cette catastrophe écologique en cours a fait la une de différents journaux le 8 juin, journée dédiée aux écosystèmes marins. C'est la date qu'a choisie le prix COAL pour annoncer, au Musée de la chasse et de la nature, son lauréat 2022, parmi une sélection de dix projets ayant pour objectif de « révéler les richesses océaniques au plus grand nombre et imaginer de nouvelles actions concrètes pour raviver la résilience avec les mondes de l'eau ». Émanation de la Fondation Culture & Diversité, fondation d'entreprise de Fimalac créée par Marc Ladreit de Lacharrière, l'association COAL a été lancée en France en 2008 par des professionnels de l'art, de l'écologie et de la recherche. Dans le jury 2022, figuraient ainsi les artistes Mark Dion, Elsa Guillaume et Hélène Guenin, la directrice du Mamac à Nice, aux côtés notamment de Romain Troublé, directeur général de la Fondation Tara Océan. Les projets présentés pour cette treizième édition du prix ont été sélectionnés parmi plus de 400 dossiers provenant de 47 pays. C'est celui de Marina Gioti qui remporte le Prix COAL 2022 : son film *Sounding the Silent World* sonde les épaves des navires naufragés, dont les carcasses participent à la pollution, composant une œuvre nourrie de science, d'histoire et de littérature. Plus frontal, le projet *Searching for the Ghosts of the Gulf* de Brandon Ballengée remporte le prix spécial du jury. Partant de l'explosion de la plateforme pétrolière Deepwater Horizon dans le golfe du Mexique, en 2010, cet artiste, biologiste et activiste se propose de « dépeindre, activer, exposer » un état des lieux de ce désastre écologique. L'urgence se fait art.

ANNE-CÉCILE SANCHEZ

www.projetcoal.org

CONNAISSANCE DES arts

PAYS : France
PAGE(S) :94-95
SURFACE :188 %
PERIODICITE : Mensuel

DIFFUSION :42915

► **1 juin 2022 - N°815**

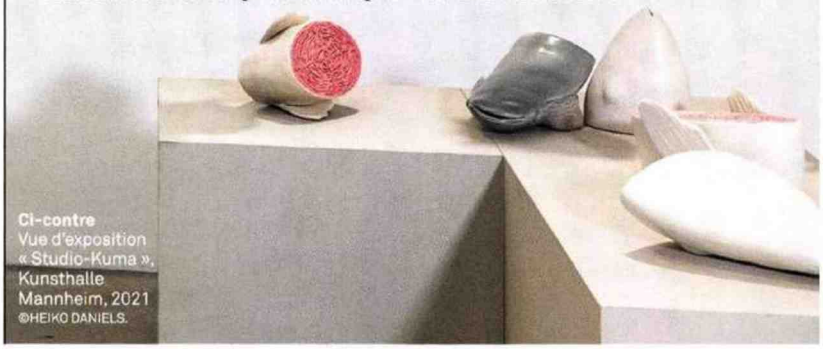
Fascinée par l'exploration des abysses et l'étude des êtres vivants, l'artiste donne corps à ses visions océaniques.

Elsa Guillaume océanaute

Bien loin de l'*incipit* de *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss (« *Je hais les voyages et les explorateurs* »), l'artiste Elsa Guillaume s'est forgée au gré de ses périples. La jeune femme aime autant la plongée sous-marine que l'exploration dessinée des abysses. Artiste invitée d'une expédition dans le Pacifique à bord de la goélette *Tara* en 2016, elle a effectué des résidences artistiques à travers le monde (notamment en Chine et au Japon, où elle s'est familiarisée avec la technique de la porcelaine) et a parcouru les cinq océans. Après ses excursions dans les grottes immergées du Mexique et de la Méditerranée, elle a conçu l'installation vidéo *R.O.V. 21* mise en son par la compositrice électroacoustique Christine Groult, exposée actuellement à la Corderie royale de Rochefort. Dans ce haut-lieu de la culture maritime, carte blanche lui a été donnée pour créer un parcours d'œuvres plongeant le visiteur dans l'univers onirique des fonds marins. Aussi cette lectrice des récits d'imagination scientifique de la fin du XIXe siècle a-t-elle créé des personnages en céramique hybrides, mi-humains mi-poissons, inventé une *Station abyssale* inspirée du *Refuge Tonneau* (1938) de la designer Charlotte Perriand, et construit une *Cité des Nautiloïdes*, quinze submersibles en verre soufflé réalisés avec l'aide des maîtres-verriers du Ciav (Centre international d'art verrier) de Meisenthal. « *Aller à la découverte des fonds marins et explorer le corps et son fonctionnement interne, sous la surface de la peau, procèdent selon moi de la même intention. Pour cette raison j'ai créé de grandes sculptures en grès blanc, des flèches de métal et des dessins à la plume, en écho aux objets conservés dans les collections de l'Ancienne école de médecine navale de Rochefort* », ajoute la plasticienne.

MYRIAM BOUTOULLE

1989 Naissance d'Elsa Guillaume (*ill.* : ©Andrea Mantovani, 2021) à Carpentras.
2013 Diplôme de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris.
2015 Lauréate du Prix COAL / Spécial Océan pour son projet « Cosmographie corallienne ».
2016 Résidence artistique à bord de la goélette scientifique de l'expédition Tara Pacific. Exposition « Siphonophore », à la galerie Premier Regard à Paris.
2018 Résidence à The Invisible Dog Art Center à Brooklyn, New York.
2020 « Tritonades & Cœlacanthe », à la galerie Backslash à Paris.
2021 Exposition personnelle au Studio de la Kunsthalle de Mannheim.



Ci-contre
Vue d'exposition « Studio-Kuma », Kunsthalle Mannheim, 2021
©HEIKO DANIELS.

CONNAISSANCE DES arts

PAYS : France
PAGE(S) :94-95
SURFACE :188 %
PERIODICITE : Mensuel

DIFFUSION :42915

► **1 juin 2022 - N°815**

Ci-dessus *Cité des Nautiloïdes*, 2021, verre et acier, coproduction avec le Clay Meisenthal
©TADZIO.

Ci-dessous Vue d'exposition « Collecter les ombres, mesurer l'écume », Musée national de la Marine, Rochefort, 2022
©TADZIO.

Ci-contre
Vue d'exposition « Tritonades & Cœlacanthe », galerie Backslash, Paris, 2020
©TADZIO.

À VOIR

- « BATHYSKAPHOS. CARTE BLANCHE À ELSA GUILLAUME », Corderie royale, Centre international de la mer, 17300 Rochefort, 0546870190, www.corderie-royale.com du 5 février au 31 décembre.
- « TOUCHER TERRE » à la Villa Datris, 84800 L'Isle-sur-la-Sorgue, 0490952370, fondationvilladatris.fr du 27 mai au 1er novembre.
- « COLLECTER LES OMBRES, MESURER L'ÉCUME, ŒUVRES D'ELSA GUILLAUME DANS LES COLLECTIONS », Musée national de la Marine-Hôtel de Cheusses et Ancienne école de médecine navale, 17300 Rochefort, 0546998657, www.musee-marine.fr du 5 février au 31 décembre.
- LE SITE INTERNET de l'artiste : elsaguillaume.com

À SAVOIR

L'ARTISTE EST REPRÉSENTÉE par la galerie Backslash, 29, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 75003 Paris, 0981396001, www.backslashgallery.com

Carnets de Voyage 2

PAYS : France
PAGE(S) :18-21
SURFACE :336 %
PERIODICITE : Trimestriel

► **10 mai 2022 - N°21**

ANGLET, LA PÉPITE DISCRÈTE DE LA CÔTE BASQUE

ENTRE LA MONDAINE BIARRITZ ET LA FESTIVE BAYONNE, ANGLET EST CONNUE COMME LE PARADIS DES SURFEURS. MAIS LA STATION BALNÉAIRE POSSÈDE BIEN D'AUTRES ATOUTS À FAIRE VALOIR.

Certains la surnomment la « Petite Californie ». Avec ses 4.5 kilomètres de littoral atlantique s'étendant du bras du Fleuve Adour à la Pointe du Cap St-Martin et ses magnifiques plages de sable fin, la comparaison n'est pas infondée. Et la fréquentation de la station par les surfeurs entraîne un état d'esprit, un art de vivre et une véritable culture glisse. La ville s'est même dotée depuis 2018 d'une Surf Avenue où, sur le modèle du Walk of Fame de Hollywood Boulevard, les grands noms du surf, de Joël de Rosnay à Kelly Slater en passant par Justine Dupont, sont venus laisser leur empreinte et inscrire leur nom sur des plaques de bronze. Mais il ne faudrait pas réduire la ville à ses activités nautiques. Même si vous n'êtes pas un champion de long board, ou un ténor du paddle, vous trouverez de nombreuses raisons de passer quelques jours ou plus dans cette cité accueillante.

ART DE VIVRE...

Le Pays Basque est une terre de gastronomie, d'histoire et de traditions. Le centre-ville est organisé autour d'une grande place pavée, avec la mairie et l'église Saint-Léon dotée de superbes vitraux et accueillant diverses expositions. Il est agréable de se promener dans les ruelles de la cité et de découvrir l'architecture et les façades typiques. Parmi les lieux d'intérêt, le Couvent des Bernardine, la chapelle Notre Dame du Refuge et l'étonnant cimetière de tombes de sables ornées de croix en coquilles Saint-Jacques. Anglet propose un large choix d'adresses gourmandes et de belles tables pour éveiller les papilles aux saveurs du pays basque mais pas seulement. Il y en a pour tous les goûts et pour tous les budgets. Vous pourrez également vous prélasser sur l'une des multiples terrasses du littoral et contempler le sublime coucher du soleil.

L'artisanat local mérite également l'attention. Ne manquez pas de rendre visite à la famille Gonzalez qui, dans son atelier (6 allée des Liserons), fabrique des chisteras de toutes tailles, des plus grandes pour la cesta punta aux plus petites pour le joko garbi. Seuls français détenteurs de ce savoir-faire, ils sont fiers de dé-

1 - Anglet, c'est d'abord près de 5 kilomètres de superbes plages de sable fin.

2 - La Madrague, l'un des spots préférés des surfeurs.

3 - La Promenade Littorale, une autre manière de profiter des plages d'Anglet.

4 - La Villa Beatrix Enea, un centre d'art contemporain à l'architecture aussi décoiffante que sa programmation.

5 - Les vagues de l'Atlantique ont fait d'Anglet l'une des destinations favorites des surfeurs et amateurs de sports de glisse.

voiler toutes les étapes du processus, élaboration du squelette, tressage et travail du cuir. Dans son atelier-boutique (1 avenue de l'Adour) installé dans une ancienne forge de chaudronnier de 1930, Christophe Lauduique, compagnon de la Confrérie du couteau de Thiers, fabrique des couteaux de poche reprenant le système des pliants à deux clous pyrénéens utilisés dès le XII[e] siècle par les paysans et les bergers du Pays Basque. Héritier d'une longue tradition de maîtres-verriers angloys, Jean-François Perry maîtrise l'art du vitrail et de la mosaïque et présente ses réalisations dans son atelier de fabrication (8 allée Pinodieta).

OÙ DORMIR ?

Chiberta Golf Hôtel & Resort
Cet élégant hôte niché aux bords des greens et à proximité immédiate de l'océan est idéal pour les golfeurs, mais aussi pour tous ceux qui souhaitent un week-end détente dans un 4 étoiles au service irréprochable.
104 boulevard des Plages

Les Terrasses d'Atlanthal
Entièrement rénové en 2020, cet hôtel 3 étoiles, en bordure de l'une des plus belles plages de la Côte Basque, réunit en un seul lieu tous les ingrédients pour un séjour détente réussi et propose des forfaits thalasso intéressants.
153 boulevard des Plages

Fleur de Sel
Cette jolie maison d'hôtes à 900 mètres de la plage de la Madrague propose 5 chambres aux ambiances évocatrices (tropicale, indienne, japonaise, hollywoodienne ou australienne), et l'accès à une spacieuse et lumineuse pièce de vie commune, à la piscine chauffée et au solarium en bois exotique équipé de chaises longues.
5 avenue de la Forêt

BONNES ADRESSES

Le Txabola
Dans un cadre rétro mais sobre, ce bar à tapas et restaurant apprécié d'une clientèle fidèle, propose une cuisine régionale et de saison, avec parfois une touche d'exotisme.
34 avenue des Dauphins

Le P'tit Resto
Dans une ambiance sympathique, avec une belle terrasse offrant une vue sur l'océan, vous pourrez déguster une cuisine régionale fraîche et d'excellents desserts maison.
40 avenue des Dauphins

La Table des Compagnons
Chef passionné passé par la brasserie, l'étoilé Mickaël Degueurce propose dans son nouveau restaurant au cœur de la forêt de Chiberta, avec deux terrasses panoramiques donnant sur la chaîne des Pyrénées, une cuisine du marché à base de produits frais, locaux et de saison.
94 avenue de Montbrun

Xipirons Street
Situé dans l'Espace cuisines des Halles des 5 Cantons, cette adresse est devenue un incontournable à Anglet. Jérôme Perraudin aime cuisiner les produits de la mer avec une attention particulière pour les xhipirons, de petits calamars du Pays Basque.
11 rue Paul Courbin

Karabana
L'anglaise Barbara Peplow a imaginé ce lieu perché sur les dunes avec une vue dégagée sur l'océan à l'image de la Californie . On y sert des jus de fruits frais, des salades, des bowls, des burritos et des desserts gourmands.
Plage des Dunes

Thierry Bamas
Champion d'Europe de pâtisserie et champion du monde de desserts glacés, ce Meilleur ouvrier de France propose ses exceptionnels desserts glacés au cœur des Halles des 5 cantons. Une halte obligatoire pour tous les gourmands.
Place des 5 cantons, 5 rue Charles Kraemer

Explore Pâtisserie
Maxime Raiffé s'est associé avec Manon, la fille de Thierry Bamas, pour ouvrir une boutique proposant pâtisseries sur le thème du voyage et des saisons, à l'image de la Boussole, un financier décliné en six saveurs d'ici et d'ailleurs.
59 allée Aguiléra

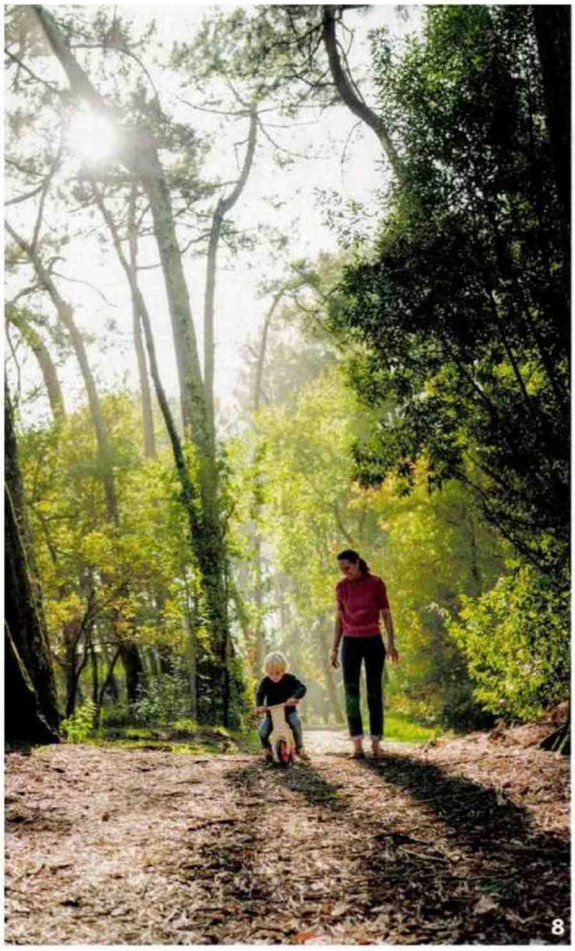
Le Shelter
Ce café salon de thé s'inspire des coffees shops australiens. En plus d'une jolie vue sur l'océan, il propose toute la journée des préparations sucrés (pancakes, cheesecakes...) ou salés (plat du jour asiatique, brushettas...) faits maison à partir de produits locaux.
3 place des Docteurs Gentilhe

La Beach House
Plus qu'un lieu, une institution. On se retrouve autour de la piscine pour siroter un cocktail ou découvrir la carte fusion entre saveurs basques, terre et mer concoctée par le chef Jules Dupouy-Duhesme.
26 avenue des Dauphins

Le Seaside Café
Sur la promenade d'Anglet, cette terrasse est idéalement située face à la Plage des Sables d'Or. On vient notamment ici pour le délicieux brunch et profiter du coucher de soleil ou du ciel étoilé.
1 esplanade des Gascons

...ET ART TOUT COURT

Ville de 40.000 habitants hors-saison, Anglet se distingue par une vie culturelle riche, avec des spectacles et des représentations au Théâtre le Quintaou ou les projections de films en plein air lors du Festival International du Film de Surf. Elle possède aussi un superbe centre d'art contemporain, la Villa Beatrix Enea (2 rue Albert le Barillier) dans un bâtiment construit en 1900, qui mélange les styles hispano-mauresque, gothique et Renaissance italienne, entourée d'un parc d'un hectare. Ouverte toute l'année, en accès libre et gratuit, elle propose expositions, rencontres ou ateliers. La ville accueille également une biennale d'art contemporain, La Littorale. Pour la huitième édition, qui se déroulera du 7 août au 31 octobre, le commissariat a été confié – pour la première fois – à une femme, Lauranne Germond, historienne de l'art et cofondatrice-directrice du collectif curatorial COAL. Engagée dans le réveil d'une nouvelle culture de l'écologie chez les artistes contemporains, elle a choisi comme thématique L'écume des vivants, un parcours immersif à ciel ouvert d'œuvres d'artistes français et étrangers, dont Séverine Hubard, Laurent Pernot, Laurent Tixador,



Angelika Markul, qui invitera les spectateurs à réveiller leurs sens et leurs consciences .

AU CŒUR DE LA NATURE

Le côte ne séduit pas que les adeptes des sports nautiques, mais également les amateurs de balades. La Promenade Littorale suit le front de mer le long des onze plages de la ville, de La Barre à la Chambre d'Amour, qui tire son nom du destin tragique de deux amants surpris par la marée. Une dizaine d'espèces végétales protégées y sont recensées comme l'Oyat ou l'Immortelle des dunes qui capte la rosée. Sur le territoire de la commune se trouve aussi la Pignada, une forêt dunaire protégée de près de 220 hectares, plantée de pins maritimes, de chênes lièges, de genêts et d'arbousiers. Les plus sportifs pourront s'essayer au parcours de santé de plus de 2 kilomètres, combinant course et exercices sur divers équipements sportifs. Enfin, à l'embouchure de l'Adour, le parc Izadia, espace naturel sensible de 15 hectares, est dédié à la préservation de la faune et de la flore du littoral atlantique. C'est notamment une halte pour les oiseaux migrateurs. Le sentier de la nature qui serpente entre les deux lacs permet de comprendre l'équilibre des écosystèmes naturels depuis la Plage aux Oiseaux jusqu'à la Pinède.

LES CABANONS DE PLAGE

Ces bars-restaurants éphémères – ouverts de Pâques à la Toussaint – font la réputation d'Anglet et de son lifestyle. Face à l'océan, ils servent du petit déjeuner jusqu'aux très attendus « Apéro Sunset ». Parmi les incontournables, le Kostaldea et le Lagunak sont réputés pour leurs tapas et leur vue imprenable sur la place de la Petite Chambre d'Amour. Les bowls de la Paillote Bleue sur la plage des Cavaliers et les plats aux saveurs du monde de La Case de l'océan sont également à privilégier. Enfin, sur la plage de la Madrague, découvrez l'Arrantza et le Karabana.

6 - L'étonnante architecture du Théâtre Le Quintaou.

7 - Les dunes du littoral abritent de nombreuses espèces végétales protégées.

8 - Pour les amateurs de balades, les 220 hectares de la Pignada sont un espace magique.

9 - Le parc écologique Izadia, un espace protégé à découvrir.

10 - Les Halles des 5 cantons, une adresse pour découvrir d'excellentes spécialités locales à déguster sur le pouce.

artension le magazine de l'art vivant

PAYS : France
PAGE(S) :63
SURFACE :85 %
PERIODICITE : Bimestriel

JOURNALISTE : Marie Girault

► **1 mai 2022 - N°173**

100 %
VÉGÉTAL
HUMEUR

NON AU GREENWASHING OUI À L'ART ÉCOLOGIQUE !

L'art « fait vert » pour être dans la note. Entre le très médiatique danois Olafur Eliasson et le très radical Thierry Boutonnier, comment démêler les vertueux des imposteurs ? Rencontre avec Paul Ardenne, commissaire d'expos et historien d'art, auteur de l'ouvrage *Un art écologique, création plastique et anthropocène*. PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE GIRAULT

Le *greenwashing* existe-t-il en art ?
C'est la marque d'artistes qui utilisent la cause environnementale pour réaliser des œuvres à la fonction essentiellement décorative et médiatique. Leur puissance de persuasion est extrêmement faible. Ça ne prend pas. Le Danois O. Eliasson se dit très investi dans la cause, mais ses œuvres sont très polluantes. *Ice Watch* (montre de glace) installée en 2015 devant le Panthéon à Paris ? 12 blocs de glace acheminés en bateau du Groenland avec un bilan carbone désastreux. *Solar Lamp*, sa lampe solaire à acheter et mettre autour du cou, est en plastique, probablement faite en Chine. L'argent est envoyé à des associations en Afrique ! Il coche toutes les cases. C'est la caricature. C'est aussi un plagiaire. Il colorise les fleuves en vert (il faut verdir !). L'artiste argentin Nicolás García Uriburu, pionnier du land art, a été le premier à le faire pour la Biennale de Venise : en 1968, il a teint le Grand Canal avec de la fluorescéine, un pigment qui devient vert vif lorsqu'il est synthétisé par les micro-organismes de l'eau. Une action qu'il a reconduite à Paris, New York et Buenos Aires.

Y a-t-il un véritable art écologique et, si oui, est-il politique ?
C'est plutôt une pratique qui naît d'une conscience. Des artistes qui cherchent à mettre en œuvre un art qui, tout en ayant une forme plastique, puisse contribuer à alléger la facture que l'on paie du désastre actuel. Très vite, on constate que ces artistes ont un problème avec les formes conventionnelles, peinture, sculpture. Ils se disent : « Si on continue comme avant, notre art va parler du combat environnemental, de la beauté de la nature, mais est-ce qu'il va être écologique ? » Et un glissement s'opère, que j'ai appelé la poétique de la plantation. Beaucoup ont commencé à planter. Au lieu de pigments, ils utilisent des graines. C'est le cas de Mel Chin avec son *Revival Field*, Kasling Miller avec ses *Seed Bombs*, bombardements de graines dans des zones qui étaient souvent dévastées par des catastrophes environnementales. Comme les forêts allemandes par les pluies acides et contre lesquelles J. Beuys réagit en plantant des chênes en 1982. Il n'y a pas au début un désir d'être politique ni même social. Ces artistes constatent qu'on ne peut plus seulement chanter la beauté de la nature.

L'art écologique contre l'art de marché ?
L'art écologique est totalement inexistant médiatiquement et institutionnellement jusqu'en 2010. Aucune grande expo ne lui est consacrée. C'est un art qui reste à la marge. Et il y a une raison, tristement intéressante, c'est que ce n'est pas un art soluble dans le marché. Parce qu'il ne se constitue pas sous la forme d'objet à collectionner. Buster Simpson qui vit à New York décide, dans les années 1980, de purger l'Hudson River en y jetant des morceaux de calcaire blanc. Si son geste est dérisoire face au niveau de pollution du fleuve, sa réponse, qui passe par le recours à la pratique de la performance, réévalue les usages en cours de celle-ci, dans une perspective authentiquement environnementale.
En France, l'association COAL été pionnière. Elle a mis en place un prix dès 2010. L'association Art Of Change 21 est plus récente. Tous les artistes nominés sont sincères dans leur relation à la nature. Thierry Boutonnier est un artiste planteur, un horticulteur, il a été agriculteur. Érik Samakh vit dans la nature, chasse, mais juste ce dont il a besoin, selon un modèle paléolithique.

Quel est l'avenir de l'art écologique ?
Il y a trois grandes familles dans l'art écologique : les lanceurs d'alerte, et là les deux grands médiums sont la vidéo et la photo ; le champ de l'action, ceux qui agissent, les nettoyeurs, qui vont restituer un paysage, le désanthropoïser, les recycleurs comme Dan Peterman – le *recycling art* est un mouvement énorme. Puis il y a les « imagineurs », qui ont un désir de lien plus fort avec la nature et des gens entre eux aussi. Et le souhait d'aller vers une société plus « écosophique ». C'est ce que j'ai voulu montrer dans l'expo « Courant vert » en 2020, et actuellement à Rouen, dans le cadre d'un programme plus large qui vise à « renaturer » l'agglomération. Un mot aussi des artistes qui ne font pas de bruit, des peintres qui plutôt que d'acheter de la peinture chimique en tubes fabriquent leurs pigments à partir de végétaux, des artistes conventionnels qui vont essayer d'aller vers une démarche moins polluante. Quel est l'avenir de cet art ? Il est très difficile de le dire parce que c'est un art sans modèle. Comme l'art numérique lorsqu'il est apparu. Cela donne une myriade d'œuvres. Quelle est leur valeur ? Difficile à dire, mais il y a une fabrique artistique, une envie d'art écologique, environnementale pour de vrai, incontestablement. ■

À LIRE, PAR PAUL ARDENNE
Un art écologique, création plasticienne et anthropocène, Le Bord de l'eau, 2018
Courant vert, catalogue, Fondation EDF, 2020

artension le magazine de l'art vivant

PAYS : France
PAGE(S) :52-55
SURFACE :333 %
PERIODICITE : Bimestriel

JOURNALISTE : Pauline Lisowski

► **1 mai 2022 - N°173**

100 %
VÉGÉTAL
TENDANCE

LES PENSEURS DU VÉGÉTAL

Les écrits de philosophes et scientifiques, une nouvelle source d'inspiration pour l'art contemporain. Nombre d'expos actuelles ont pour sujet le végétal, l'arbre, les forêts, l'enjeu du climat et de la biodiversité. Penseurs, philosophes et scientifiques y interviennent aux côtés d'artistes. Ces héritiers de l'impressionnisme se nourrissent désormais autant de science et de philosophie que de sensations. Ils œuvrent parfois dans un temps long, celui de la nature. Zoom sur leurs lectures. PAULINE LISOWSKI

Le philosophe Emanuele Coccia a participé à l'élaboration de l'exposition « Nous les arbres » à la Fondation Cartier en tant que conseiller scientifique (2020). Au musée de la Chasse et de la Nature, à Paris aussi, des rencontres entre l'artiste invité et des personnalités qui réfléchissent aux problématiques liées à la nature sont organisées. La Fondation Thalie propose quant à elle le podcast Parole de créateurs face à la transition écologique.

Pour Cécile Beau (1978), Emmanuelle Briat (1973), Fabrice Cazenave (1975), Laurence Gossart et Morgane Porcheron (1990), *La Vie des plantes* d'E. Coccia est une grande source d'inspiration. C. Beau précise : « À la période de la lecture de l'ouvrage de ce philosophe, je lisais aussi *Il existe d'autres mondes* de P. Bayard. C'est suite à ces deux lectures que j'ai conçu l'exposition "La région vaporeuse" (Maison des arts, Malakoff, 2018). Son titre est d'ailleurs issu de *La Vie des plantes*. Entre monde parallèle et union des règnes, ces lectures ont été le levier de ce projet. » Lélia Demoisy (1991) témoigne également : « Le besoin de connaître les matières que je travaille en profondeur m'amène à lire des écrits de biologistes, botanistes, paysagistes parfois. Mais ils ne suffisent pas à justifier ce sentiment qui nous unit à toute chose vivante. [...] Cela a donc été un réel plaisir de se retrouver confortée dans la lecture des textes d'E. Coccia. Des mots sont apparus là où il n'y avait qu'intuitions. Et de nouvelles manières de regarder sont nées. »

PHILOSOPHES, BOTANISTES, PAYSAGISTES

Les écrits de F. Hallé accompagnent les démarches de Duy Anh Nhan Duc (1983), comme celle de Mathilde Wolff (1964) et Ursula Caruel (1976), toutes deux membres de l'association Forest Art Project. *Le Détail du monde* de R. Bertrand a également inspiré le travail de dessin d'une grande délicatesse d'U. Caruel. Les réflexions du paysagiste G. Clément suscitent également l'intérêt de nombreux artistes attentifs à la vie des plantes, telles Morgane Porcheron (1990), ou Laurence de Leersnyder (1979) qui nourrit ses recherches en parcourant les écrits des biologistes G. Bœuf et M.-A. Selosse, du botaniste M. Jeanson – notamment son livre coécrit avec Charlotte Fauve, *Botaniste* –, et de P. Lieutaghi, auteur de la saga *Aux origines des plantes*. Le témoignage de Cécile Beau nous éclaire : « J'ai découvert G. Clément lors de son exposition "Le jardin planétaire" (Grande Halle de la Villette, Paris, 1999) qui m'a profondément marquée. C'est sûrement là que j'ai eu envie de développer ma pratique sonore en lien avec des éléments naturels. Depuis, je lis religieusement tous ses livres. G. A. Tiberghien m'a aussi beaucoup influencée, il a sûrement fait le pont entre ce paysagiste fascinant et le monde de l'art dans mon cheminement. Depuis, j'ai la chance d'avoir un grand jardin en devenir (potager, fruitiers, friche, bassin aquatique), qui me permet d'éprouver ces lectures. Cette « expérience végétale » au quotidien me nourrit et m'accapare joyeusement. »

Certains ouvrages confortent les artistes dans leur recherche en cours, voire les incitent à approfondir des expériences. Fabrice Cazenave (1975) affirme : « *Renaissance sauvage* de G. Logé et *La Vie secrète des arbres* de P. Wohlleben m'ont poussé à être plus audacieux, notamment au travers de séries comme *Blind Landscapes* – où je m'immerge dans un lieu et me laisse envahir par ses flux, ses mouvements, où les sens s'affûtent pour entrer en résonance avec le vivant végétal autour de moi –, ou *Herbiers*, qui me demande une grande humilité pour faire le portrait de chaque plante choisie. » Si Valérie Crenleux (1973) puise des références dans les pensées de botanistes et de biologistes tels que F. Hallé et S. Mancuso, le livre *La Fraîcheur de l'herbe. Une histoire d'une gamme d'émotions de l'Antiquité à nos jours* d'A. Corbin l'a menée à concevoir la vidéo *L'Intimité d'un brin d'herbe*.

COMPRENDRE LES VIVANTS NON HUMAINS

Duy Anh Nhan Duc (1983) est marqué par la pensée de la philosophe de l'environnement V. Maris. Pour l'artiste, performeuse, Pascale Weber (1968) : « F. Burgat, autrice de *Qu'est-ce qu'une plante ?*, pointe quelque chose d'important : à projeter des qualités sensibles humaines sur le végétal on manque une vitalité qui nous est étrangère, à laquelle on ne peut avoir accès mais dont on ne peut ignorer qu'elle est. J. J. Gibson renvoie également à cette question du point de vue (espace propre, milieu, environnement...) en lien avec l'espèce, l'individu et les qualités biologiques. » ●●●

←
Patrick Dougherty – *Sortie de cave* 2008 – installation au festival « Jardin des arts » à Châteaubourg © Charles Crié

→
Isabelle Chapuis et Duy Anh Nhan Duc *Dandelion #3* – 2014 – photographie dans l'expo « C'est en croyant aux roses qu'on les fait éclore » à la 110 Galerie à Paris

artension le magazine de l'art vivant

PAYS : France
PAGE(S) :52-55
SURFACE :333 %
PERIODICITE : Bimestriel

JOURNALISTE : Pauline Lisowski

► **1 mai 2022 - N°173**

le magazine de l'art vivant
artension

PAYS : France
PAGE(S) :52-55
SURFACE :333 %
PERIODICITE : Bimestriel

JOURNALISTE : Pauline Lisowski

► **1 mai 2022 - N°173**

BIBLIOTHÈQUE VERTE

Pierre Bayard : *Il existe d'autres mondes* (Éditions de Minuit 2014)

Romain Bertrand : *Le Détail du monde. L'art perdu de la description de la nature* (Seuil 2019)

Florence Burgat : *Qu'est-ce qu'une plante ? Essai sur la vie végétale* (Seuil 2020)

Gilles Clément : *Manifeste du tiers paysage* (Sens et Tonka 2014) ; *Toujours la vie invente* (Locus Solus 2017)

Emanuele Coccia : *La Vie des plantes, une métaphysique du mélange* (Payot Rivages 2016)

Alain Corbin : *La Fraîcheur de l'herbe. Une histoire d'une gamme d'émotions de l'Antiquité à nos jours* (Fayard 2018)

François Couplan : *Ce que les plantes ont à nous dire* (Les liens qui libèrent 2020)

Gilles Deleuze : *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille Plateaux* (Éditions de Minuit 1980)

Philippe Descola : *Par-delà Nature et Culture* (Gallimard 2005)

Masanobu Fukuoka : *Révolution d'un seul brin de paille* (Guy Trédaniel 2005)

Francis Hallé : *Un jardin après la pluie* (Armand Colin 2013) ; *Plaidoyer pour la forêt tropicale* (Actes Sud 2014) ; *Pour une forêt primaire en Europe de l'Ouest* (Actes Sud 2021)

Francis Hallé et Pierre Lieutaghi : *Aux origines des plantes* (2 tomes, Fayard 2008)

Jim Harrisson : *Dalva* (10/18 1991)

Jean Hegland : *Dans la forêt* (Gallmeister 2018)

Marc Jeanson et Charlotte Fauve : *Botaniste* (Grasset 2019)

Dusan Kazic : *Quand les plantes n'en font qu'à leur tête* (La Découverte 2022)

Edouardo Kohn : *Comment pensent les forêts* (Zones sensibles 2013)

Guillaume Logé : *Renaissance sauvage* (PUF 2019)

Michel Magny : *Aux racines de l'anthropocène. Une crise écologique reflet d'une crise de l'homme* (Le bord de l'eau 2019)

Stefano Mancuso : *L'intelligence des plantes* (Albin Michel 2018)

Michael Marder : *Tchernobyl Herbarium. Fragments d'une conscience en éclat* (Fondation Mindscape / Fondation de France 2016)

Baptiste Morizot : *Raviver les braises du vivant. Un front commun* (Actes Sud 2020)

Timothy Morton : *La Pensée écologique* (Zulma 2019) ; *Être écologique* (Zulma 2021)

Richard Powers : *L'Arbre monde* (10/18 2019)

James C. Scott : *Homo Domesticus* (La Découverte 2019)

Peter Wohlleben : *La Vie secrète des arbres* (Les Arènes 2017)

Estelle Zhong Mengual: *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant* (Actes Sud 2021)

MOISSON D'ASSOCIATIONS

3 collectifs

Forest Art Project est né en 2016, suite à la rencontre entre le sculpteur Vincent Lajarige, le peintre Mark Alsterlind et Francis Hallé. Il réunit actuellement 9 artistes sensibles à la forêt et à l'enjeu que défend le botaniste : faire renaître une forêt primaire en Europe de l'Ouest. Les expositions s'accompagnent de conférences de scientifiques et de la projection du film *Il était une forêt*.
forest-art-project.fr

Le LAAB (Laboratoire associatif d'art & de botanique), créé en 2007 par Sabrina Issa, artiste et commissaire d'expos, organise des événements. Artistes et ingénieurs croisent leurs recherches et trouvent les manières de les valoriser.
laab-orga.fr

Tige (Travaux d'intérêts généreux d'extérieur) : fondé en 2017 par les artistes Fabienne Teyssier-Monnot, Marianne Capdeville et Géraldine Michon, il réunit des artistes qui travaillent *in situ* en relation avec la nature. Sa mission consiste à mettre en lumière la nature et la biodiversité en organisant, au sein des Murs à pêches à Montreuil (93), des installations et des ateliers proposés par des artistes à destination d'un large public.
facebook.com/TIGElandart

4 dialogues

Art of Change 21 : fondée en 2014 par Alice Audouin, commissaire d'expo, consultante et art advisor spécialisée dans le développement durable, l'association Art of Change 21 promeut les artistes contemporains engagés envers l'environnement et l'écologie, au travers d'expositions, de performances, de prix, de projets participatifs internationaux tels Maskbook, de lettres d'information et de nombreuses actions notamment à l'occasion des COP Climat.
artofchange21.com

COAL : fondée en 2008 par Alice Audouin, Loïc Fel et Clément Willemin, des professionnels de l'art contemporain, de l'écologie et de la recherche, elle propose des expositions, un prix, et développe un lien entre art contemporain et développement durable. Est à l'origine de ressource0.com, plateforme-ressource qui relie art et écologie.
projetcoal.org

Collective Pareidolia – art & écologie : un groupe de personnes, d'artistes, de chercheurs qui partagent avant tout un engagement écologique et une envie de créer ensemble.
pareidolia.site

Fertile : créée en 2021 par Laure Boucomont, avec pour but d'inviter des artistes en résidence au domaine agricole de Toury-sur-Jour en Bourgogne (58), « lieu d'échanges vivants autour des questions environnementales ». Des expos à Paris, réunissant des artistes autour du vivant, permettent de rémunérer les artistes invités.
fertile-art.com

2 alliances

Le Parti poétique : formé par Olivier Darné, artiste et apiculteur, en 2003, ce collectif artistique mène des projets qui invitent à porter un regard sur l'environnement urbain. À Saint-Denis (93), la Ferme urbaine de zone sensible constitue un lieu d'expérimentation NATURE – CULTURE – NOURRITURE.
parti-poetique.org

La Semeuse : en 2010, l'artiste et architecte Marjetica Potrč, en collaboration avec RozO Architectes, démarra une recherche intitulée La Semeuse ou le devenir indigène, point de départ d'une relation entre la biodiversité végétale et la diversité culturelle de la ville d'Aubervilliers. Au fil des années et de l'implication des coordinateurs, La Semeuse s'est constituée en un jardin, lieu d'ateliers, de rencontres, de débats, d'explorations et de déambulations autour des questions liées à la biodiversité urbaine. Également : une grainothèque et une AMAP (Association pour le maintien de l'agriculture paysanne)
leslaboratoires.org

4 parcours

Cahors Juin Jardins : à l'initiative d'Isabelle Marrou, directrice artistique, à l'occasion de la manifestation nationale des Rendez-vous aux jardins et de la valorisation des jardins secrets de Cahors, labellisés remarquables la même année par le ministère de la Culture, ce festival conçu en juin 2006 propose une programmation artistique centrée sur l'intérêt porté sur la nature, les jardins, la cohésion sociale.
cahorsjuinjardins.fr

La Forêt d'art contemporain : au cœur du massif des Landes de Gascogne – grâce à la dynamique association Culture et Loisirs de Sabres (40), celle des Floralies de Garein (40) et le parc naturel régional des Landes de Gascogne (écomusée de Marquèze, 40) – depuis 2009, un itinéraire d'œuvres, incitant à regarder autrement l'environnement.
laforetdartcontemporain.com

Sur le sentier des Lauzes : initiée en 2001 par des habitants de la vallée de la Drobie, au cœur du parc naturel régional des monts d'Ardèche, qui s'interrogeaient sur l'évolution des paysages et sur les modes de vie à avoir au vu des enjeux contemporains, cette association tend à une redécouverte du paysage par le biais du Sentier des lauzes, un parcours artistique. Un atelier refuge permet aussi d'accueillir des artistes en résidence.
surlesentierdeslauzes.fr

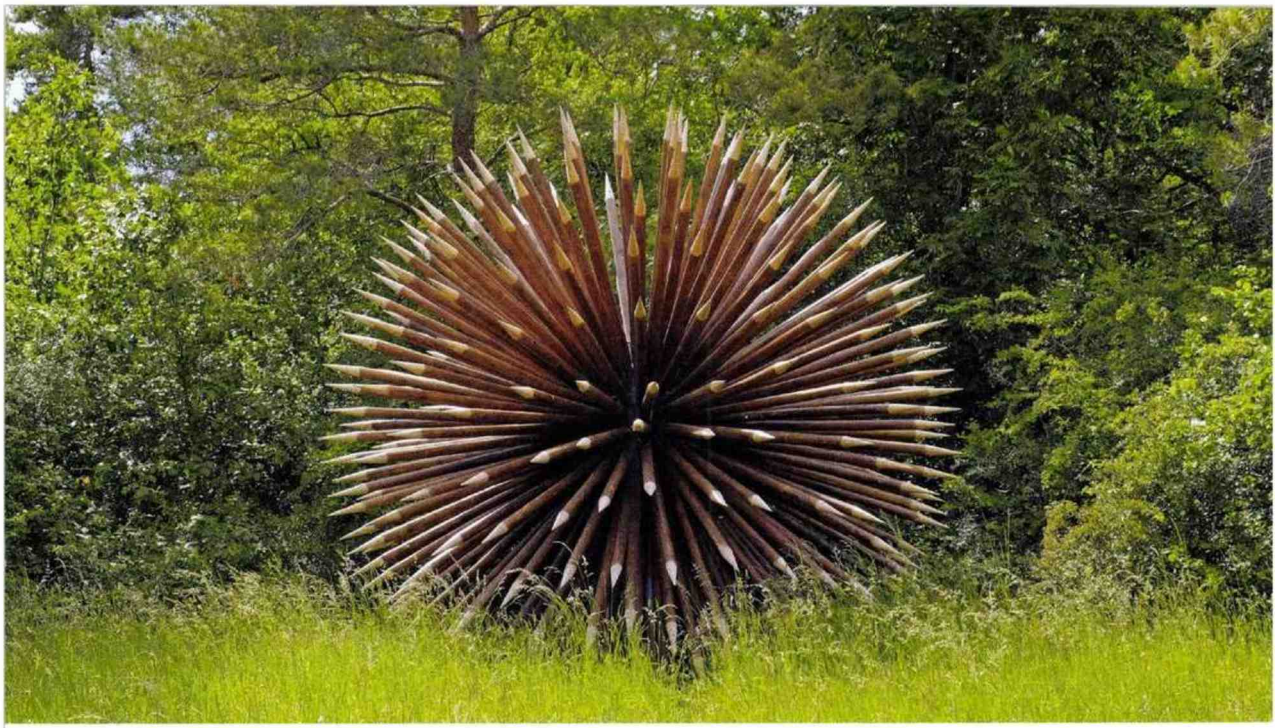
Vent des forêts : depuis 1997, porté par une association qui fédère six villages meusiens, Vent des forêts, devenu centre d'art contemporain d'intérêt national, invite des artistes à créer une œuvre en forêt. Les rencontres avec les habitants et acteurs du territoire sont au cœur du projet. Les artistes bénéficient d'un accompagnement grâce à un tissu local d'artisans, d'entreprises spécialisées et de lycées d'enseignement professionnel. Pascal Yonet assure la direction artistique.
ventdesforets.com

le magazine de l'art vivant
artension

PAYS : France
PAGE(S) :52-55
SURFACE :333 %
PERIODICITE : Bimestriel

JOURNALISTE : Pauline Lisowski

► **1 mai 2022 - N°173**



↑ Vincent Mauger – *Le Théorème des dictateurs* – 2009
installation en bois au festival « Vent des forêts » ©Morgane Pasco

Par ailleurs, les changements climatiques, les enjeux liés à l'environnement et au développement durable incitent les artistes à se rapprocher de penseurs, de chercheurs et de philosophes, qui contribuent à notre compréhension des vivants non humains. « Dans son livre *Aux racines de l'anthropocène*, M. Magny, directeur de recherche émérite du CNRS, paléoclimatologue, explique que pour protéger l'environnement, l'homme doit se réconcilier avec lui-même, témoigne Maud Louvrier-Clerc (1976). Les pensées des philosophes Lucrèce et Aristote m'inspirent également. » La philosophe K. Houle a influencé le changement de la pratique de Karine Bonneval (1970). L'artiste cite volontiers D. Haraway, biologiste, philosophe et historienne des sciences, A. Tsing, anthropologue, et l'ouvrage *Comment pensent les forêts* d'E. Kohn. Elle confie : « Mes lectures de *Nature et Culture* de P. Descola et de *Mille plateaux* de G. Deleuze m'ont engagée à développer le projet Devenir-plante.

Pour le duo Marie Ouazzani et Nicolas Carrier (1991 et 1981), lauréat du prix Art Planète Solidaire, les écrits de T. Morton, notamment *La Pensée écologique* et *Être écologique*, sont fondateurs. Thierry Boutonnier (1980), artiste arboriculteur, se réfère également à ce penseur, ainsi qu'aux recherches du biologiste O. Hamant et à la philosophie de B. Morizot. Ces ouvrages constituent des références pour Emmanuelle Briat (1973) et Duy Anh Nhan Duc, pour ne citer qu'eux. *Révolution d'un seul brin de paille* de M. Fukuoka a marqué l'artiste et paysagiste Caroline Antoine.

Anaïs Tondeur (1985), lauréate du prix Art Planète Solidaire, collabore avec le professeur de philosophie M. Marder depuis le début du projet *Tchernobyl herbarium*, débuté en 2011 : « Nous cheminons ensemble avec les plantes. » Elle conseille de lire *Quand les plantes n'en font qu'à leur tête* de l'anthropologue D. Kazic.

OBSERVATION ET POÉSIE

D'autres disciplines sont convoquées par les artistes qui s'intéressent au vivant, travaillent sur des terrains de recherches et collaborent avec différents profils de métiers. Barbara Portailler (1980), artiste-chercheuse, développe une pensée d'un art circulaire. Selon elle, « la pensée qui se rapproche le plus du vivant est celle d'Édouard Glissant, une pensée qui a trait aux écotones ». L'artiste Anthony Duchêne enrichit ses recherches autour du sol et des vignes par ses lectures de P. Rabhi, tandis que Côme di Meglio (1988), lauréat du prix Art Planète Solidaire, approfondit son projet MycoTemple, inspiré de la pensée de P. Teilhard de Chardin, paléontologue et prêtre.

La poésie et les romans offrent aussi une belle source de création pour les artistes. Laurence Gossart, artiste et critique d'art, est sensible à Mallarmé et à Colette. Sa thèse profondément nourrie de ses lectures de scientifiques, poètes, philosophes, nous convie à observer les plantes avec la plus fine attention. Les romans de J. London, de J. Conrad et H. Melville sont cités par l'artiste Sara Favriau (1983), lauréate du prix Art Planète Solidaire. *Dans la forêt* de J. Hegland, *Dalva* de J. Harrisson ont eux guidé Mathilde Wolff.

Ainsi, les artistes, fervents lecteurs, observateurs de la nature, chercheurs, se font herboristes, jardiniers, arboriculteurs, enquêteurs, chercheurs, et lecteurs. Ils tentent de restaurer notre relation envers l'environnement et le vivant. Ils se font parfois messagers des changements climatiques et nous amènent à comprendre les différents biotopes. Les relations entre art, science, littérature et philosophie témoignent de leur besoin de connaître et d'appréhender le monde végétal afin de nous inciter à y prêter attention et à le préserver. Ces échanges de réflexions entre penseurs du vivant et artistes ouvrent notre regard sur les transformations de notre planète. ■

Presse web

L’art écologique, mise en œuvre : Agathe Frochot & David Munoz

Interviews, Art

© Camille Sauer, 2021
Après un échange avec l’association **COAL,** qui œuvre pour une « nouvelle écologie de l’art », Camille Sauer s’est rendue en haute-montagne, sur les pas de l’artiste David Munoz et d’Agathe Frochot (ENS Paris-Saclay), qui collaborent sur le terrain. Ensemble, iels ont discuté Anthropocène, engagement écologique et liens art-science. Propos recueillis.

Comment l’art écologique se met-il en œuvre ? Pendant plusieurs semaines, je suis

allée dans le massif de la Vanoise, dans les Alpes, pour suivre le travail de David Munoz et Agathe Frochot. Diplômé en 1993 de l'École nationale supérieure de chimie de Toulouse, l'artiste David Munoz confronte des procédés photographiques anciens (gommes bichromatées, ambrotypes) à des technologies innovantes (photogrammétrie, art génératif, image virtuelle…). Grand passionné d'astronomie, il déploie dans ses installations différents médiums, travaillant autour des notions de réalité augmentée ou d'hyperobjet. Il a exposé l'année dernière au Centquatre Paris le projet *Cosa Mentale*, dans lequel il questionne le lien entre l'esprit et la matière dans le paysage alpin, et a également présenté des œuvres à la résidence La Capsule au Bourget dans le cadre de la biennale Némo et de la biennale Photoclimat 2021.

Il collabore avec Agathe Frochot, chargée de mission culturelle et scientifique à l'École normale supérieure Paris-Saclay, qui a mené un long travail de recherches sur les mémoires et la mise en patrimoine de la nature alpine à l'heure de l'Anthropocène. Cette collaboration m'a questionnée : que peut apporter l'art à la science, et inversement ? Est-il nécessaire, pour un·e artiste engagé·e dans des questionnements écologiques, de se rendre sur le terrain ? Comment faire lien avec une diversité d'écosystèmes, naturels, sociaux, culturels ?

Avant toute chose, il est primordial pour moi d'établir un lien physique avec le paysage pour le ressentir et l'appréhender dans toutes ses dimensions.
David Munoz

Cosa Mentale. Image générative, 2021 © David Munoz

Manifesto XXI – David Munoz, tu es un des rares artistes que je connaisse qui produit ses œuvres sur le terrain. Tu passes des journées entières avec des guides pour apprivoiser et te familiariser au paysage qui t'entoure. Pourquoi une telle importance du terrain ? En quoi ton art nécessite-t-il cet engagement ? Pourrait-il en être autrement ?

David Munoz : Avant toute chose, il est primordial pour moi d'établir un lien physique avec le paysage pour le ressentir et l'appréhender dans toutes ses dimensions. C'est un besoin quasi vital. Avec les effets du réchauffement climatique, le paysage se recompose et se transforme à tel point que la représentation que l'on s'en fait est complètement obsolète et relève plus d'une vision passéiste et figée dans un imaginaire

sclérosé. Pour beaucoup, la représentation du paysage relève de l'imaginaire culturel du XIXème siècle, d'une nature éloignée et inaccessible au plus grand nombre, car toujours ailleurs. Il est ainsi nécessaire de se confronter à cette nouvelle réalité pour donner à voir au spectateur cette nouvelle représentation du paysage, en lien avec notre réalité contemporaine et en reconnectant le spectateur avec cette nature dont il est partie prenante.

Pour moi artiste, seul l'art est capable de démanteler les effets insidieux de ce type de vision erronée sur l'imaginaire collectif, en permettant au spectateur de questionner sa propre vision du paysage et se réapproprier son environnement. Être artiste nécessite selon moi une implication avec son sujet, qui passe par le sensoriel, mais également par une implication vis-à-vis du spectateur et plus largement de notre société. C'est avant tout une question de cohérence et il ne pourrait pas vraiment en être autrement.

Interview d'un habitant. Bessan, Savoie, 2021 © Camille Sauer

Avec Agathe Frochot, tu es allé interviewer des populations locales, des élu·es, des guides, soit un large spectre de la population. Pourquoi cette nécessité de recueillir ces témoignages ? Pourquoi te confronter, et confronter ta vision du paysage, à la leur ? En quoi cela a-t-il impacté ton travail artistique ?

David Munoz : Avec Agathe, nous avons eu l'opportunité de rencontrer des personnes appartenant à des générations différentes et qui avaient toutes en commun une expérience sensible du paysage, mais également des personnes qui avaient fait ou qui font une expérience physique du paysage, comme des alpinistes ou encore des guides de montagne. Il était nécessaire de recueillir leurs témoignages pour qu'iels puissent faire état de cette expérience sensible et qu'iels puissent la partager avec le·la spectateur·rice par mon intermédiaire.

Un autre aspect important pour moi concerne le récit de la transformation du paysage. En l'espace de deux à trois générations, il a radicalement changé sous l'effet du réchauffement climatique alors jusque-là ce type de transformation s'opérait sur plusieurs siècles, voire à l'échelle d'un millénaire.

Il ne s'agit pas de confronter ma vision du paysage à la leur, mais plutôt d'enrichir ma propre vision du paysage de manière à l'élargir et l'approfondir. Ainsi cet apport à la fois sensible et documentaire me permet de nourrir mon art en lui donnant plus de

consistance et de cohérence.

Ascension des Évettes, Savoie, 2021 © Camille Sauer

Tu entretiens un rapport primaire avec la nature. De la même manière que tu paramètres les paysages de fractales sur des ordinateurs surpuissants, ici, tu calcules la lumière, l'environnement, la température. Tu t'adaptes aux conditions parfois extrêmes de celui-ci. Pourquoi donner à cet environnement déjà spectaculaire une dimension supplémentaire par l'art ? Quelle vision souhaites-tu capter de ce paysage dont l'équilibre demeure fragile ?

David Munoz : Avec l'usage de l'image générée par ordinateur et l'utilisation des fractales, il ne s'agit pas pour moi de restituer la dimension spectaculaire des paysages, des médiums comme la photographie le font déjà très bien. Il s'agit plutôt d'interroger la nature des images qui nous sont données à voir aujourd'hui avec les codes de représentation du paysage. L'art me permet d'intégrer le·la spectateur·rice à l'œuvre et de l'amener vers un questionnement plus critique des images que notre société lui donne à voir.

Avec ce type de procédé, ce qui m'intéresse, ce n'est pas la captation, mais plutôt le fait transmettre ma représentation mentale du paysage, le tout en la restituant avec les codes de représentation imposés par notre héritage culturel.

Il est essentiel d'introduire la dimension sensible dans le traitement de l'urgence écologique. Ce n'est que par ce biais que nous pourrons travailler sur l'imaginaire et la conscience du·de la spectateur·rice et ainsi ancrer une « culture écologique » durable qui aura la capacité de faire évoluer notre rapport au monde.
David Munoz

L'Anthropocène, c'est le thème à la mode. Quelle place pour l'urgence écologique dans tout ça ? Penses-tu que les gens aient conscience de toutes les dimensions de cette notion qui est largement utilisée en politique et par de plus en plus d'artistes ? Je pense par exemple à Tomás Saraceno au Palais de Tokyo en 2018.

David Munoz : La notion d'Anthropocène, dont les prémices remontent au XVIIIème siècle avec Buffon, fait davantage état d'une transformation profonde de la surface de la Terre par la main de l'homme, que d'une urgence écologique. Pour moi, l'urgence écologique réside plutôt dans une action politique concertée à l'échelle mondiale, dans

laquelle l'artiste peut prendre place en aidant à sensibiliser les personnes, de manière à ce que celles-ci interrogent leurs classes politiques sur ce sujet, mais également en incitant à devenir des acteur·rices politiques actifs.

Malheureusement, je ne suis pas sûr que les gens aient pleinement conscience de toutes les dimensions que revêt cette notion car les différentes politiques écologiques et actions de sensibilisation qui ont été menées jusqu'à présent sont trop minimalistes et servent surtout à se donner bonne conscience en effectuant quelques petits gestes au quotidien au lieu d'élargir la vision des personnes et de leur permettre d'appréhender la globalité du phénomène en apportant des réponses globales.

Concernant les artistes, il y en a bien sûr certain·es qui surfent sur la vague de l'Anthropocène, mais il y en a aussi d'autres comme Tomás Saraceno qui, au travers d'initiatives comme « l'Aérocène », ont créé une communauté artistique interdisciplinaire, permettant aux gens venant de différents horizons de réactiver un imaginaire commun et de collaborer de manière éthique sur des sujets environnementaux.

Le terme Anthropocène ne me paraît pas adapté à la situation actuelle, car il inclut tous les humains, y compris les gardiens de vaches dans les alpages ou encore les Indiens d'Amazonie, or je ne suis pas sûr que ces personnes-là aient modifié la surface de la Terre de manière durable. Selon moi, il s'agit davantage des effets de la mondialisation sur notre planète, et pour cette raison, je lui préfère le terme de « capitalocène ».

La Grande Casse. Sculpture, David Munoz, 2021 © Corentin Schimel

Peux-tu me parler de ton projet intitulé *La Grande Casse* ?

David Munoz : *La Grande Casse* est une métaphore de l'urgence climatique. La sculpture permet de rendre visibles les effets du réchauffement climatique sur un glacier. Bien plus qu'un phénomène naturel, la « Grande Casse » incarne la chute d'un mythe. En perpétuelle évolution, la sculpture témoigne du fragile équilibre des écosystèmes. Elle donne à voir au public un paysage en pleine mutation avec la disparition des mythes et des légendes qui l'accompagnent.

Ce projet puise ses origines dans une observation aiguë de la nature et plus largement dans mon rapport à l'environnement et au monde. Le titre fait référence au glacier de la « Grande Casse » situé dans le massif de la Vanoise. Ce projet est basé sur une collaboration avec les scientifiques de l'INRAE, spécialisé·es en glaciologie, les laboratoires de Génie mécanique et de Génie civil de l'ENS Paris-Saclay, avec les

soutiens de la Scène de recherche de l'ENS Paris-Saclay, de la Diagonale de l'Université Paris-Saclay et du Centquatre Paris.

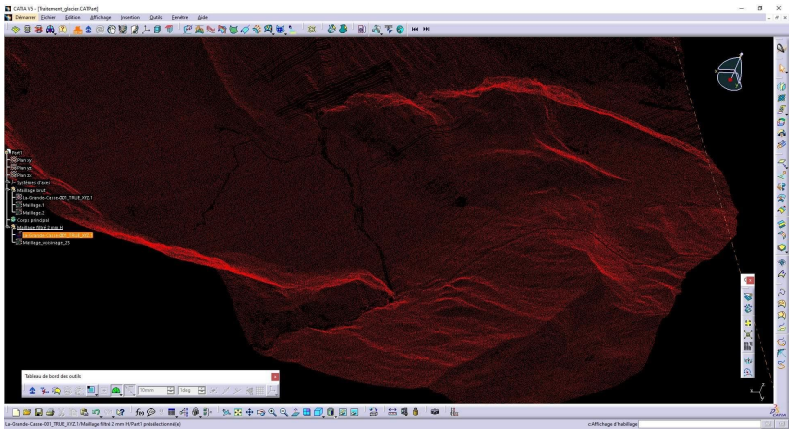
Comme pour beaucoup d'artistes, l'art pour moi est un puissant vecteur de représentation, à même d'insuffler et d'accompagner des changements de société profonds.
David Munoz

Pourquoi ce choix d'être le plus fidèle possible à la réalité ? Tu récoltes par exemple des données (LIDAR, numérisation 3D du glacier obtenu avec des drones, des équipements terrestres et des satellites, photogrammétrie, sondes et données climatiques) grâce à des partenariats tels que l'INRAE ou encore l'Université de Grenoble.

David Munoz : Pour moi, il ne s'agit pas tant d'être fidèle à la réalité. Mon objectif est plutôt de donner à voir au spectateur ce que sont les paysages vus par les machines utilisées par les scientifiques avec lesquels je collabore. C'est donc tout naturellement que je me suis tourné vers les scientifiques de l'INRAE qui utilisent des technologies de pointe pour capter des variations de quelques centimètres à la surface des glaciers.

J'utilise surtout le réel comme matière première. Cette matière me permet de générer des formes plastiques, comme des sculptures ou encore des images. Ceci en réintroduisant du sensible dans des phénomènes véhiculés avec des procédés scientifiques, comportant une certaine complexité. Pour parler d'urgence écologique, on a surtout un vocabulaire technique, et ce sujet est abordé essentiellement sous des angles politiques, économiques et scientifiques, en jouant sur les sentiments de culpabilité et de peur.

En tant qu'artiste, il me semble essentiel d'introduire la dimension sensible dans le traitement de l'urgence écologique. Ce n'est que par ce biais que nous pourrons travailler sur l'imaginaire et la conscience du·de la spectateur·rice et ainsi ancrer une « culture écologique » durable qui aura la capacité de faire évoluer notre rapport au monde. Comme pour beaucoup d'artistes, l'art est pour moi un puissant vecteur de représentation, à même d'insuffler et d'accompagner des changements de société profonds.



© LIDAR – Numérisation 3D du glacier de la Grande Casse

Agathe Frochot, comment définis-tu l'écologie ?

Agathe Frochot : L'écologie désigne d'abord une discipline scientifique née au XIXème siècle. Plus précisément, le terme apparaît dans les écrits du zoologiste allemand Ernst Haeckel en 1866. Si l'écologie a toujours eu pour principe d'analyser le vivant en relation avec son milieu, elle a longtemps rejeté les activités anthropiques de son périmètre

d'étude. Après les avoir considérées comme des « éléments perturbateurs » jusque dans les années 1980, l'écologie développe de nouveaux concepts et de nouvelles méthodes (socio-écosystème, services écosystémiques…) afin d'intégrer à son champ d'étude les multiples interactions entre l'humain et les écosystèmes.

L'écologie scientifique est à différencier de l'écologie politique qui représente divers courants de pensée et recouvre de multiples communautés politiques (partis, associations, collectifs…) qui ont pour point commun de proposer de nouvelles manières d'habiter le monde impliquant de nouvelles relations entre l'humain, le vivant et le non-vivant. À des degrés variés, tous agissent en faveur d'un bouleversement de nos systèmes politiques et de notre modèle économique et social.

Tu réalises un travail de recherche sur les mémoires et la mise en patrimoine de la nature alpine à l'heure de l'Anthropocène. Qu'est-ce que la vision et la collaboration avec David Munoz apporte à tes recherches ?

Agathe Frochot : En premier lieu, cette collaboration représente pour moi un espace d'exploration des apports possibles d'une démarche de recherche artistique à une pratique de recherche en humanités environnementales. En particulier, je m'interroge sur la manière dont le partage de cette création, dans ses phases amont et aval, peut enrichir la relation d'enquête nouée avec les communautés étudiées. La transformation visuelle du paysage de haute-montagne impliquée par le retrait glaciaire (assombrissement des cimes, verdissements des anciens espaces glaciaires, effondrements de parois…) représente un bouleversement sensible important pour les populations locales appelant à des réponses non seulement d'ordre socio-économique mais également d'ordre culturel. Dans la mesure où son processus de création et ses phases de diffusion s'ancrent sur les territoires touchés, l'œuvre de David Munoz peut participer à ces processus d'adaptation à l'échelle locale. C'est aussi le cas du travail artistique d'Olivier de Sépibus, un photographe et artiste plasticien qui explore nos rapports avec la nature et le monde vivant.

À un moment où la disparition des glaciers alpins est annoncée à moins de cent ans, je me questionne aussi sur les dynamiques de patrimonialisation qui peuvent émerger à l'horizon de ces pertes. Le travail artistique a peut-être aussi un rôle à jouer dans ces dynamiques de mémoire et de transmission intergénérationnelle.

Puis, les autres axes de collaboration art-science que développe cette recherche-création ont retenu mon attention non pas seulement dans une logique de coordination d'acteur·rices au sein d'un projet qui, je le rappelle, est lauréat d'un appel à projets de l'Université Paris-Saclay (EXPÉRIMENTATION 2020), mais également au titre des dynamiques interdisciplinaires qui peuvent se faire jour autour des sujets environnementaux.

David Munoz a eu des échanges avec plusieurs chercheur·ses impliqué·es dans le projet Life Without Ice notamment en écologie (CEFE, Montpellier) et en glaciologie (IGE, Grenoble), auxquels j'ai pu participer. Ce projet a pour objectif d'étudier les conséquences physiques, écologiques et sociales de l'extinction des glaciers à l'échelle mondiale, et en particulier dans les régions tempérées (Alpes) et tropicales (Andes et Rwenzori). Ces temps d'échanges impulsés par la création d'une œuvre ont démontré que des recherches en humanités environnementales peuvent s'enrichir à travers des échanges ponctuels ou durables avec des recherches en sciences de l'environnement et inversement, parce qu'elles partagent *a minima* une finalité, celle de la durabilité de ces socio-écosystèmes impactés par des changements climatiques globaux.

Ascension des Évettes, Savoie, 2021 © Camille Sauer

Quel rapport entretient l'art avec la science selon toi ?

Agathe Frochot : Il n'existe pas un mais de multiples rapports entre les arts et les sciences, des disciplines fondamentales aux sciences sociales. Ils ont recouvert de multiples formes dans l'histoire et se renouvellent aujourd'hui principalement dans les contextes du développement des technologies numériques et des changements socio-environnementaux de l'Anthropocène.

De plus, comme l'ont montré plusieurs études, les cadres de travail des artistes se transforment au bénéfice de dispositifs qui font émerger la figure de l'artiste comme chercheur·se. Le travail de création peut désormais se déployer dans des temporalités et des cadres institutionnels (thèse, appels à projets) qui facilitent l'établissement de ponts avec le monde de la recherche académique classique. Ces échanges ne sont pas évidents, ils sont à construire conjointement par les artistes et les scientifiques qui, à partir d'un objet d'intérêt commun, sont sommé·es de trouver un langage partagé pour que les collaborations soient bénéfiques aux un·es et aux autres. C'est ce défi-là qui me semble intéressant aujourd'hui dans les projets art-science. Il porte en lui la promesse du développement de nouvelles manières de chercher et de façons de créer, et d'une extension du domaine de la preuve scientifique dans lequel les registres savants et sensibles se recomposent.

À mon sens, la réussite des projets art-science est également conditionnée par la mise en place de politiques culturelles ambitieuses permettant la diffusion et la médiation complexe des œuvres ainsi créées dans l'espace public et vers les publics. Les expériences sensibles mais aussi les différents apprentissages et mises en débat dont l'œuvre est le point de départ nécessitent, pour advenir concrètement, des moyens humains et matériels dont on ne peut faire l'économie. De même, on aurait beaucoup à apprendre d'études (en sciences de l'information et de la communication) qui permettraient de mieux connaître la réception de ces œuvres par les différents publics qui s'y exposent.

Hyperobject. Glacier du Rhône, Suisse. Photographie, 2019 © David Munoz

Abbaye d'Ambronay : cinq artistes s'engagent pour la défense du vivant

bourg-en-bresse.magville.fr/sortir/abbaye-dambronay-cinq-artistes-sengagent-pour-la-defense-du-vivant/

6 octobre 2022

Sortir

Posté le 6 octobre 2022 par La Rédaction

***Contre temps*, la première exposition d'art contemporain accueillie par le Centre culturel de rencontre, est à découvrir jusqu'à début novembre.**

« *C'est bien la rencontre qui fait du Centre culturel d'Ambronay un lieu de choix pour y mêler l'Histoire d'hier aux enjeux de demain : rencontre entre un lieu patrimonial et un projet artistique, entre le gothique et le baroque, entre musique ancienne et spectacle vivant* », note avec beaucoup de justesse Lauranne Germond, la commissaire de *Contre temps*, la première exposition qu'accueille le CCR d'Ambronay.

À l'ombre des cloîtres, dans la tour des Archives ou le long du couloir qui desservait les cellules des moines bénédictins, cinq artistes ont ainsi installé des œuvres à découvrir au fil d'un cheminement dans le site. Le visiteur est accueilli par une peinture longue de 47 mètres, en suspension pour faire se rejoindre l'eau et l'air, la mer et le ciel. Le dialogue rappelle que, derrière la musique et l'architecture, on se trouve dans un lieu depuis toujours empreint de spiritualité. D'ailleurs, l'œuvre de Charlotte Denamur est titrée *Elle attrape un bout de ciel* et elle invite à élever le regard…

« Prendre en compte les enjeux climatiques »

Depuis l'arrivée d'Isabelle Bationni à sa direction, le CCR d'Ambronay a choisi d'interroger « *les nouveaux imaginaires portés par les aspirations à prendre en compte, les enjeux climatiques, les nouvelles technologies et les évolutions sociétales* », explique-t-on sur place. D'où des artistes choisis pour leur engagement dans la défense du vivant et de la biodiversité. Ainsi, il ne faut pas manquer *La mémoire des glaciers*, d'Angelika Markul qui, déjà en 2017, s'alarmait de leur fonte en filmant l'effondrement des icebergs et la mer d'eau glacée qui recouvre en partie la Patagonie mais disparaît progressivement.

La tour des Archives accueille une installation que Louis Guillaume a conçue à partir d'éléments récoltés autour du site, et qui ne manqueront pas de surprendre : feuilles d'agapanthe, plaques de pontes de nids de frelons bugistes, mouches mortes trouvées sur place, branchages… L'œuvre *Gober les mouches mortes* n'a rien d'une mystification, même si l'ironie et l'humour y sont bien présents. Elle traduit au contraire un constat : la tour de guet de l'abbaye n'a pas permis de voir l'arrivée des frelons asiatiques, pas plus que le réchauffement climatique qui nous menace.

Quant aux *Courges baroques* de Thierry Boutonnier et à la bande sonore que Stéfane Perraud a constituée à partir de bruits du vent, d'animaux et d'insectes enregistrés dans une forêt du Haut-Jura, elles soulignent qu'Ambronay est avant tout un lieu de rencontre dédié au son et à la musique. Et donc aussi au silence…

À découvrir à l'abbaye d'Ambronay : samedi 15 et dimanche 16 octobre, samedi 22 et dimanche 23 octobre, de mercredi 26 à dimanche 30 octobre et de mercredi 2 à dimanche 6 novembre.

Entrée : 5 €

Infos : 04 74 38 74 00

URL :http://www.Toutelaculture.com/
PAYS :France
TYPE :Web Grand Public

► 3 octobre 2022 - 14:37

> Version en ligne

Lauranne Germond : « Pour le MAIF social club, j'avais envie de quelque chose de théâtral et de baroque »

Cette saison, le MAIF Social Club expose de l'automne à l'été autour d'un thème brûlant: Le chant des forêts. *Une exposition immersive qui nous ordonne de prendre le temps d'écouter ce que les arbres ont à nous dire. Rencontre avec la commissaire de l'exposition, Lauranne Germond.*
Est-ce que vous pouvez vous présenter ?

Je suis commissaire d'exposition, directrice et cofondatrice de l'association **COAL** qui a bientôt 15 ans, qui se concentre sur les liens entre la culture et l'écologie. Elle promeut une approche culturelle de l'écologie et travaille en collaboration avec des artistes qui s'emparent de ces questions.
Est-ce que cela vous arrive de penser à des expositions qui sont éco-responsables dans leur construction mais pas dans leur thème ?

Non, j'entre dans une exposition par les contenus et par les récits que l'on tisse à partir de cette question écologique. Je suis toujours entrée par les contenus. La question de l'éco-conception pure c'est une chose en soi. Je ne suis pas scénographe moi-même, je me concentre plus sur le fond.
Vous aviez déjà vu des expositions dans le MAIF social club ?

Oui plusieurs.
Est-ce que quand Florent Héridel, programmateur du MAIF social club, vous a proposé ce lieu vous saviez comment vous alliez l'aborder ?

L'idée de travailler dans ce beau lieu ne m'a pas fait peur car j'avais déjà vu des expositions ici. J'étais très contente de travailler sur le sujet de la forêt. Avec notre prix **COAL** qui existe depuis 2010, nous venions de faire un prix dédié à la forêt quand on me l'a proposé en 2021. J'ai été également cofondatrice du festival *Les Nuits des forêts.* Ce sujet était pour moi un thème de prédilection .
Le MAIF social club c'est un lieu familial, un lieu où les gens peuvent aussi venir juste pour un café, donc comment vous avez pensé une exposition pour un lieu qui n'est pas qu'un musée ?

Je travaille beaucoup sur des expositions qui, au-delà de la question esthétique, sont

des véhicules de sensibilisation et dont le but est d'en ressortir après un véritable partage de connaissances. La dimension familiale et pédagogique de la MAIF rencontre donc bien cet aspect-là. Travailler avec un scénographe permet aussi de sortir des cadres conventionnels « white cube » de l'art contemporain et de pouvoir se permettre des choses un peu baroques. Là en l'occurrence j'ai proposé à Benjamin Gabrié de travailler avec moi.
Vous connaissiez son travail ?

J'avais vu *Le bruit des loups* de Etienne Saglio où il avait pensé une forêt magique, un peu à la David Lynch. Pour le MAIF social club, j'avais envie de quelque chose de théâtral et de baroque. C'est pour ça que j'ai proposé à Benjamin Gabrié de travailler avec moi. J'avais envie de proposer une scénographie déambulatoire.
Comment vous avez réuni les artistes, est-ce que vous les connaissiez tous et toutes ?

Oui, je les connaissais tous et toutes. C'est quelque chose qui me tient à cœur, comme on assure ce prix **COAL**, nous recevons énormément de projets. Pour La Forêt, par exemple, nous avions reçu 600 projets. Dans ce prix, il y a un lauréat et dix nommés. Avec cet appel à projets j'ai essayé d'aller puiser dedans pour nourrir d'autres travaux. Il y en a plusieurs là, que j'ai rencontrés comme ça. J'ai aussi travaillé avec d'anciens lauréats du prix comme Thierry Boutonnier et le collectif FIBRA.

Après il y a aussi la question d'un équilibrage entre les formes, pour diversifier les modes d'approche: des choses praticables, des choses contemplatives, des espaces sonores et odorants. Et aussi des artistes très engagés, d'autres contemplatifs, il y a des approches très diverses.
Est-ce que les artistes ont créé pour Le Chant des forêts, est-ce qu'il y a eu des commandes ?

Oui, il y a eu quatre commandes. Il y a la pièce d'Emilie Faïf sur la canopée, la pièce de la cabane de Tatiana Wolska. Thierry Boutonnier et FIBRA aussi, qui a adapté l'œuvre du prix **COAL** pour l'exposition. Il y a aussi le diptyque réalisé par Romain Bernini, refait exprès pour le MAIF.

Le chant des forêts du 1er octobre 2022 au 22 juillet 2023. Entrée libre.

Visuel : ©Thierry Cohen

Le Monde.fr
URL :http://www.lemonde.fr/
PAYS :France
TYPE :Web Grand Public
► 2 octobre 2022 - 03:05
> Version en ligne

L'écologie douce d'Olafur Eliasson

L'artiste danois aux intentions vertueuses est devenu la conscience écologique du monde de l'art. Mais son approche conciliante semble en décalage avec l'époque, encore plus consciente de la menace climatique. Des miroirs, encore des miroirs. Quelques rangées de caissons en verre. Aux derniers étages de l'hôtel de luxe SO/Paris, fraîchement ouvert boulevard Morland, dans le 4 arrondissement de la capitale, l'intervention d'Olafur Eliasson et de l'architecte Sebastian Behmann, fondateurs du Studio Other Spaces (SOS), ne paie d'abord pas de mine.

Depuis le bar et le restaurant, le panorama à 360 degrés est si vertigineux qu'on se demande bien ce qu'un artiste pourrait ajouter au troublant spectacle d'une ville à perte de vue, du dôme doré des Invalides aux tours Duo tordues de Jean Nouvel.

« Eliasson a la stratégie d'un lanceur d'alerte avec des œuvres particulièrement instagrammables. » Christophe Rioux, professeur à Sciences Po

Il suffit pourtant de lever la tête pour que soudain la magie opère. Dans les miroirs fixés au plafond des deux terrasses, les lois de la gravité semblent abolies. Les monuments se renversent et semblent danser. Paris se révèle au fil de l'eau, sens dessus dessous. « Ce qui m'intéresse, décrit l'impassible artiste danois de 55 ans, ses grosses lunettes cerclant un regard sérieux de pasteur luthérien, c'est de savoir comment réveiller nos sens, comment regarder Paris autrement au XXI siècle. »

Omniprésent aujourd'hui

« Réinventer Paris », c'est justement le nom de l'appel à projet gagné par le nouvel îlot urbain La Félicité, dans lequel s'intègre SO/Paris. Pour dynamiser ce quartier endormi, Laurent Dumas, patron du groupe immobilier Emerige, et l'architecte britannique David Chipperfield ont reconverti un austère bloc administratif en complexe multi-usages.

Au cinq-étoiles twisté par Eliasson s'ajoutent une auberge de jeunesse, une crèche, une piscine, une galerie d'art, des appartements de standing et des logements sociaux. Sans oublier la touche « verte » : un marché alimentaire pourvu par Terroirs d'avenir, champion des produits sourcés et du manger-mieux à prix corsés, une ferme urbaine plantée sur les toits-terrasses ainsi qu'un atelier de réparation de vélos.

Pas étonnant de retrouver Olafur Eliasson, dont l'œuvre aborde directement les enjeux environnementaux, au sommet de cette pyramide de luxe écosensible. Prisées des grands collectionneurs Bernard Arnault et Maja Hoffmann, ses installations et sculptures sont très cotées.

Mais l'artiste est plus qu'une vedette du marché, comme Jeff Koons ou Anish Kapoor. En quelques années, il est devenu la conscience écologique du monde de l'art. Il fraye avec les grands de ce monde au Forum de Davos, en 2016, et fut nommé ambassadeur de bonne volonté à l'ONU en 2019.

Bien sûr, il n'est pas le seul artiste à embrasser la cause de l'écologie. Mais, de tous les créateurs écolos, Olafur Eliasson est de loin le plus populaire. En 2003, la Tate Modern a affiché un record d'affluence – 1 million de visiteurs – pour son Weather Project, un mirage envoûtant qui plongeait le Turbine Hall du musée dans un bain crépusculaire orangé.

En 2015, les caméras du monde entier n'ont pas raté une miette de l'installation Ice Watch, placée devant le Panthéon à Paris : douze énormes blocs de glace collectés au Groenland, livrés aux caresses des badauds. Éclipsant tout autre projet, l'opération est devenue l'emblème visuel de la COP21.

Trois ans plus tard, les images de ses cascades artificielles se jetant dans les eaux calmes de l'East River , en bordure de Manhattan, font aussi le tour de la Toile. « Eliasson a la stratégie d'un lanceur d'alerte avec des œuvres particulièrement instagrammables, adaptées aux réseaux sociaux » , résume Christophe Rioux, professeur en industries culturelles et créatives à Sciences Po.

Si Olafur Eliasson est omniprésent aujourd'hui, c'est que le monde de l'art dans son entier embrasse la question écologique. Les musées font désormais la chasse aux dépenses énergétiques pendant que la crise climatique nourrit leurs expositions. Les commissaires d'exposition, qui avaient la réputation de sillonner la planète pour débusquer les nouveaux talents de Lagos à Kochi, des Philippines à la Tasmanie, sont désormais priés de prendre le train.

La préoccupation environnementale s'invite même sur les foires comme Art Paris, qui, en avril, a rendu sa flotte de véhicules VIP 100 % électrique et a installé des cloisons recyclables. Quant à la « transhumance arty », qui voyait les mêmes personnes se retrouver un soir à New York, l'autre à Hongkong, devant les mêmes œuvres sélectionnées par les mêmes galeristes, elle n'est plus de mise.

Cet aggiornamento ne va pas sans questions. Comment s'ouvrir au monde sans le mettre en péril, rester global tout en privilégiant le local, viser l'excellence avec une économie de moyens ? Autant de dilemmes qu'Olafur Eliasson tente chaque jour de résoudre. Ainsi a-t-il choisi de ne pas assister à l'inauguration de La Félicité, le 22 juin. « Trop occupé » , s'excusait son complice Sebastian Behmann, qui, dans l'assistance, écoutait avec gravité le laïus en français des officiels.

Sobriété de longue date

La star, il est vrai, a du pain sur la planche. Fin septembre, deux expositions l'attendent à Florence, au Palazzo Strozzi et au Palazzo Al Bosco, un nouveau lieu d'art ouvert par les collectionneurs Caroline et Eric Freymond. En novembre, Olafur Eliasson occupera le Castello di Rivoli, un magnifique musée perché sur les hauteurs de Turin. Il s'y rendra en personne, cette fois, ce qui n'est plus si courant.

Avant le Covid-19, déjà, Eliasson avait pris le pli des visioconférences et réduit ses voyages de moitié

Depuis deux ans, l'artiste quitte rarement son cocon berlinois. Chaque déplacement est soumis à cette double question : est-ce bien nécessaire ? Si oui, comment en réduire l'empreinte carbone ? En janvier, il n'est pas allé au vernissage de son exposition à Madrid, à la galerie Elvira González. Le mois suivant, il s'est fait excuser à la galerie Tanya Bonakdar, à Los Angeles. « Mon absence ne s'est pas fait ressentir » , assure celui qui, il y a peu, faisait le tour des biennales.

Cela fait vingt-cinq ans qu'Eliasson a imposé un imaginaire nourri de son enfance passée en Islande et un style travaillé par la problématique climatique. Très vite, les musées le repèrent. En 2002, Suzanne Pagé lui ouvre les portes du Musée d'art moderne de la Ville de Paris, qu'il transforme en vaste champ de lave.

« À l'époque, on ne mettait pas de mots sur ce travail, rappelle l'actuelle directrice de la Fondation Louis Vuitton. Il nous semblait urgent de rendre sensibles des phénomènes, de faire entrer au musée le spectacle de la nature sauvage. » L'exposition donne le coup d'envoi d'une carrière que plus rien n'arrête. Le monde entier se passionne pour cet homme si peu clivant, qui sait marquer les esprits sans culpabiliser les consciences.

Aux arguments d'autorité, Eliasson l'artiste oppose le pouvoir de l'expérience, bien plus puissant à ses yeux que les litanies de chiffres. Eliasson l'entrepreneur n'a pas attendu les risques de pénurie liés à la guerre en Ukraine pour se convertir à la sobriété. Avant le Covid-19, déjà, il avait pris le pli des visioconférences et réduit ses voyages de moitié entre 2018 et 2019. « Ça n'a affecté ni le business ni l'efficacité » , précise-t-il, comme pour convaincre les sceptiques qu'on peut être à la fois compétitif et écologique.

Pour limiter l'empreinte carbone liée au transport, ses œuvres ne sont plus acheminées en avion, mais en train et en bateau. Et tant pis si le trajet est plus long : il a fallu près d'un mois pour convoyer depuis Berlin une exposition entière, organisée en 2020 au Musée d'art contemporain de Tokyo.

« La compagnie de transport nous avait d'abord dit non, l'assurance aussi, alors que c'est parfaitement possible, raconte Eliasson. Les gens ont une vision standardisée des choses. » « C'est un boulot que de les convertir, ajoute Sebastian Behmann, mais ce n'est pas le moment de faiblir. » Ces deux-là n'ont pas renoncé à changer le monde tel qu'il ne va pas.

Une écologie douce

Pour s'en convaincre, direction Prenzlauer Berg, le quartier de Berlin où Olafur Eliasson s'est installé en 2008, au cœur d'une ancienne brasserie du XIX siècle. Comme les grands maîtres de la Renaissance avant lui, et comme Jeff Koons ou Damien Hirst aujourd'hui, Eliasson ne travaille pas seul mais avec une large équipe.

Dans cette ruche de 3 000 mètres carrés à l'imposante façade en brique et aux fenêtres en ogive, une centaine de collaborateurs phosphorent en silence. Ils sont architecte, webmaster, technicien, attachés de presse… Une vingtaine de nationalités au total qui se parlent en anglais.

Pas un éclat de voix ne vient rompre l'harmonie. Ici, le management est horizontal, la sérénité une attitude, l'écologie un impératif. Poubelles de tri sélectif à tous les étages, petites injonctions au savoir-vivre en communauté distillées sur des papillons autocollants… Rien ne se perd, tout se transforme.

À commencer par les déchets produits par l'atelier, comme les débris de verre et de lentilles optiques, les restes

d'aluminium et même la poussière accumulée qu'on tente de métamorphoser en objet d'art ou usuel. Et parce que l'écoresponsabilité passe aussi par l'assiette, une cantine végane régale les équipes chaque midi de betteraves confites, burgers de lentilles ou polenta aux épinards.

Cette écologie douce captive le monde du luxe, qui se pique de pactes, chartes et autres promesses de bonne conduite écologique. Ses nombreux émissaires se sont un jour ou l'autre assis sur les sièges colorés d'Eliasson, ont ouvert grandes leurs écoutilles et bu ses paroles.

Depuis quinze ans déjà, l'artiste collabore avec le groupe LVMH. Bernard Arnault lui a commandé l'ascenseur du magasin Louis Vuitton sur les Champs-Élysées, un caisson qui plonge les usagers dans un noir complet. Et c'est avec ses œuvres qu'il a donné, en 2014, le coup d'envoi de la Fondation Louis Vuitton, en lisière du bois de Boulogne.

Pour le bagagiste Rimowa, une autre marque de LVMH, Olafur Eliasson a conçu quarante-six autocollants prêchant des messages écologiques. En guise d'écrin à une voiture à hydrogène de BMW, il a imaginé une coque métallique glacée.

Quand on lui parle de greenwashing, cette stratégie de communication qui consiste, pour les entreprises polluantes, à lustrer leur image grâce à l'écologie, ou du fait que certains de ses collectionneurs privés les plus assidus déversent des tonnes de dioxyde de carbone à bord de leurs jets privés, il botte en touche.

« Oui, je peux collaborer avec des gens avec qui je ne suis pas d'accord », réplique-t-il, excédé par « les oppositions binaires dignes de la presse à sensation » . Et d'en appeler au réalisme : « Il y a dans ces entreprises des gens de talent, des savoir-faire très utiles pour produire du changement. »

Tout en admirant la combative Greta Thunberg, figure de proue d'une jeunesse qui interpelle les adultes, Eliasson, le diplomate, préfère « s'asseoir autour d'une table et discuter avec les gens qui ne sont pas d'accord ». Il le répète : à moins de fermer les musées, d'arrêter les expositions, de cesser toute publication, on ne peut échapper à la dépense d'énergie.

Mais il est possible de la réduire à un minimum acceptable. « Sans entrer en conflit » , précise-t-il. Il a ainsi convaincu la Tate Modern de publier en 2019 une charte d'urgence climatique. « On ne peut pas tout le temps punir les gens, leur faire croire qu'on est plus intelligent, professe Eliasson. On est tous dans le même bateau, il faut être compatissant. »

Il le dit d'autant plus volontiers qu'il n'est pas lui-même exempt de paradoxes. Pour reproduire des phénomènes naturels tels que le soleil, le brouillard, l'arc-en-ciel ou la chute d'eau, il a recours à des artifices industriels.

Your View Matter, sa nouvelle œuvre virtuelle, disponible au format NFT non fungible token , « jeton non fongible »), s'appuie sur une technologie hautement énergivore, à l'impact écologique désastreux : en avril 2021, le New York Times estimait que la production d'un seul NFT dégage 200 kilos de CO . Mais, objecte Eliasson, le sien n'a produit que 5 microgrammes de dioxyde de carbone grâce à une technologie révolutionnaire.

Quant à sa lampe Little Sun, qui fonctionne à l'énergie solaire et a déjà apporté de la lumière à plus d'un million de personnes privées d'électricité dans le monde, elle est en plastique made in China. « On a tout essayé, le plastique récupéré dans les océans, les matériaux biodégradables… » , se défend sa collaboratrice, Romane Guégan. Mais c'est finalement dans une usine de Shenzhen que les équipes ont trouvé le procédé le plus résistant et robuste.

Un débat sans fin

« Aucun choix n'est simple » , reconnaît Kristina Köper, qui, depuis dix ans, supervise les publications d'Olafur Eliasson. Chaque jour, elle soupèse les nouvelles possibilités d'impression qu'on lui propose. Doit-elle préférer au papier recyclé un autre plus écologique obtenu à partir d'une poudre de gravats d'immeubles rasés ? Pas si sûr, car ces feuilles-là ne peuvent être recyclées qu'en Corée, moyennant un coût énergétique élevé.

« Eliasson pratique un art tape-à-l'œil alors que les vrais artistes écologistes sont dans une sobriété de moyens. » Paul Ardenne, historien de l'art

« Olafur n'est pas parfait à 100 %, admet son amie Ruth Mackenzie , ex-directrice du Théâtre du Châtelet. Mais pour lui, il est essentiel d'agir, car on peut toujours trouver mille excuses pour ne rien faire. » Un credo qui séduit les municipalités, frappées du lancinant procès en inaction climatique.

C'est Olafur Eliasson que le fonds de dotation pour Paris a sollicité en 2018 pour changer l'éclairage actuel, énergivore et un brin ringard, de l'Arc de Triomphe. L'artiste a imaginé une fine projection de petits points

lumineux, correspondant aux morts de la guerre de 1914-1918. Un premier essai s'est déroulé la nuit du 2 octobre 2019 en présence de quelques élus. Un second est prévu pour cet automne.

La maire, Anne Hidalgo, qui a rencontré l'artiste à plusieurs reprises, serait partante. Tout comme Philippe Bélaval, le président du Centre des monuments nationaux. Reste à convaincre Emmanuel Macron, dont le blanc-seing est capital dès qu'on touche à un monument aussi symbolique.

« Olafur Eliasson est un artiste de la lumière incontestable, le bon choix sans l'ombre d'un doute, milite Anne-Sylvie Schneider, directrice du Fonds pour Paris. Tout ce qu'il fait est très beau et ne suscite aucune polémique. »

Ce n'est pas Catherine Pégard qui dirait le contraire. Pour éviter les controverses qui entachaient presque chaque exposition d'art contemporain au château de Versailles, sa présidente lui en a confié les clés en 2016. À grands effets de miroir, cascade et bosquet de brume, Eliasson a su calmer les esprits surchauffés un an plus tôt par une œuvre à connotation sexuelle d'Anish Kapoor , quatre fois vandalisée.

Mais ce consensus aujourd'hui se fissure. Olafur Eliasson est aussi l'homme d'une époque où l'écologie conciliante était acceptable. Depuis, le monde s'est radicalisé, tisonné par le feu qui embrase la planète. Cet été, les forêts ont brûlé, les vagues de canicule se sont enchaînées, la mer a débordé jusque dans les villes…

« Eliasson pratique un art tape-à-l'œil alors que les vrais artistes écologistes sont dans une sobriété de moyens » , grince Paul Ardenne, auteur d' Un art écologique (2019, Le Bord de l'eau). L'historien de l'art a vertement critiqué l'opération Ice Watch, qui, pour alerter le public sur la fonte de la calotte glaciaire, n'en a pas moins dégagé 30 tonnes de CO

« Un faux procès » , proteste Alice Audouin, présidente de l'association Art of change 21, estimant que « ce bilan est négligeable par rapport à l'efficacité symbolique de l'opération ». Cofondatrice de la Coalition pour l'art et le développement durable (COAL), Lauranne Germond fait d'ailleurs remarquer que « n'importe quelle exposition, même sur l'art et l'environnement, produit au moins 200 tonnes de dioxyde de carbone » . Un débat sans fin, qu'Olafur Eliasson ne cesse d'incarner.

FranceFineArt - Agenda Culturel - “Galeries du 20e siècle”.

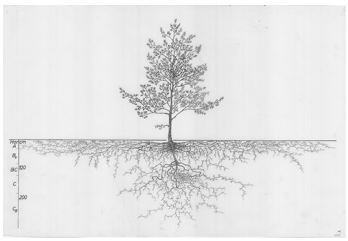
au MAIF Social Club, Paris du 1er octobre 2022 au 22 juillet 2023

MAIF Social Club

COAL , commissaire de l’exposition, par Anne-Frédérique Fer, à Paris, le 28 septembre 2022, durée 14’39. © FranceFineArt. width 400 height 21 id 1f0aa001PODCAST – **Interview de Lauranne Germond, COAL , commissaire de l’exposition,**

par Anne-Frédérique Fer, à Paris, le 28 septembre 2022, durée 14’39.
© FranceFineArt.
son à insérer (click sur remplacer et changer à partir d’un url)
©Anne-Fréderique Fer, présentation presse, le 28 septembre 2022.

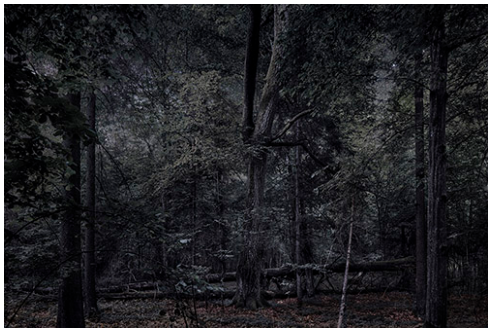
Texte de Sylvain Silleran



Root System Drawings collection/ Wageningen University & Research Image Collections, 2002. © Kutschera, L. Lichtenegger, E. (Erwin) (Wurzeldarstellungen), Wurzelatlas, 2002.

Félix Blume, *Curupira, bête des bois,* 2018 . Vidéo HD 16/9 (1920 • 1080), Color, 25fps, 35 min. © Félix Blume.

Beya Gille Gacha, *Orant #5,* 2022. Sculpture en perles et textile, terre, arbuste.



Thierry Cohen, *Forêt de Białowieża,* Pologne, 2018. Photographie. © Thierry Cohen.

Collectif Fibra, *Desbosque : desenterrando señales / Déforestation : déterrer des signaux,* 2021. Son. Sculptures en cosses de maïs stérilisées et son de blé stérilisé inoculé avec du mycélium de Ganoderma Lucidum, 28 haut-parleurs. © Juan Pablo Murrugarra / MAC Lima.

Émilie Faïf, *Canopée,* 2022. Installation textile en chutes de tissus recyclés. Production MAIF Social Club. © DR.

Les murs se recouvrent d'une mousse végétale, un organisme vivant, odorant, qui grimpe le long des piliers, tombe du haut des murs comme une chevelure lourde. La nature envahit le MAIF Social Club; la forêt, lieu de contes et de légendes, là où se

réfugient les exclus et les brigands, théâtre de luttes, de découvertes, reprend ses droits sur la ville.

Carbon catcher de Thierry Cohen, photographie d'une forêt primaire de Pologne, livre ses couleurs sous la forme de la bande-son de l'audionaturaliste Fernand Deroussen. Ses enregistrements des chants des oiseaux de la forêt de Białowieża emplissent l'espace et le rendent plus lumineux. Parfaite ambiance pour respirer les couleurs de chlorophylle de la *Canopée* d'Emilie Faïf. Ses cimes d'arbres en bandes de tissus, chutes textiles soigneusement triées et recyclées forment un mini labyrinthe de onze p etits poufs souples et élastiques sur lesquels on voudrait rebondir moelleusement. Les gammes de vert vont du sombre, terne un peu bleuté aux verts tendres, vifs et juvéniles. Les motifs à fleurs, à rayures et à pois laissent éclore une floraison.

Il faut regarder dans des petits tubes pour voir quelques planches de l'Atlas racinaire des chercheurs de l'université de Wageningen. Ces dessins des réseaux de racines de milliers de plantes et d'arbres ont été réalisés, classés et archivés pendant près de quarante ans. (http://images.wur.nl/digital/collection/coll13). Puis on change d'échelle avec, accrochée au mur, l'araignée géante de Florian Mermin construite en sapins de Noël abandonnés. Elle est susceptible d'effrayer les plus émotifs, car se promener dans la forêt n'est pas de tout repos. Entrer dans la cabane de Tatiana Wolska, passer sous ce mikado de branches dont le sommet nous échappe nous fait pénétrer dans une forêt enchantée, un monde baigné dans l'obscurité, une nuit aux fragrances d'humus, de champignons. On y trouve une maison de contes de fées en céramique, celle de Hansel et Gretel, qui commence déjà à se laisser engloutir par des plantes, des tentacules végétales. Disposés dans un halo de lumière, une paire de mains griffues, des gants de pattes de loup-garou. Le bronze patiné de Florian Mermin ressemble à du cuir un peu maléfique, une erreur génétique ayant engendré un monstre entre homme et animal.

Après la fiction, la forêt-chantier du collectif Fibra nous rend à la réalité. Des sculptures en cosses de maïs et son de blé, remplies de mycélium, de spores de pleurotes sont pendues à des fils. Mégaphones, téléphones, radios et ordinateurs, microphones, enceintes sont les outils des bûcherons qui déforestent ce coin de forêt péruvienne. Mais ces mêmes outils servent désormais aux défenseurs de l'écosystème. Ces objets à l'aspect terreux, comme s'ils avaient subi quelques saisons enfouis dans la terre rappellent que les champignons forment un réseau de communication souterrain entre les arbres. Les technologies de communication servent désormais aux peuples autochtones à défendre leur territoire, leur habitat.

Romain Bernini ne peint pas les arbres comme éléments d'un paysage mais en fait le portrait sur des toiles immenses. Le violet vire au turquoise, des reflets roses, des ombres rouges, carmins dressent une ambiance nocturne, une nuit américaine de cinéma. Le fond liquide coule comme une pluie acide, une lumière fluorescente un peu inquiétante. L'arbre-sujet montre un caractère, une personnalité à la fois paisible et trouble, la possibilité d'un climat qui se ferait dangereux. La vie et la mort, voilà bien l'enjeu. *Forêt de plumes* de Thierry Boutonnier clôture cette traversée. Une clairière apparait au sortir d'une forêt de troncs de feutre noir. Sur un élégant tapis de plumes blanches se dresse une montagne dorée. C'est chic et glamour comme une pièce montée de mariage, mais il s'agit d'une accumulation écœurante de nuggets de fast

food, une production industrielle sortie de grands sacs surgelés. La beauté de la nature, sa sauvagerie, sa liberté sont soudain assassinés. Il ne reste qu'une pile de nourriture qui ressemble plus à un débordement de déchets. Une abondance en forme de tombe, de monument funéraire.

De la naissance, des petits papiers contenant des graines que l'on est invités à cueillir dans un panier, à la mort, c'est tout un cycle de vie que l'on a ainsi parcouru. Le chant des forêts résonnera encore longtemps.
Sylvain SilleranExtrait du communiqué de presse :

Commissariat :

Lauranne Germond, COAL

Les artistes :

Romain Bernini / Félix Blume / Thierry Boutonnier / Thierry Cohen / Fernand Deroussen / Émilie Faïf / FIBRA / Beya Gille Gacha / Florian Mermin / Tatiana Wolska

Comme une polyphonie,
Le Chant des Forêts *donne à entendre les voix de la forêt, celles des vivants qui la composent et la décomposent, celles des rites et des cultes qui la traversent depuis la nuit des temps, mais aussi celles des humains qui l'habitent et luttent pour les protéger.*

À la fois chaîne et maillon de l'écosystème planétaire, source d'oxygène et puits de carbone, aérienne et souterraine, la forêt est vitale pour l'équilibre global des écosystèmes, pour la biodiversité et pour les sociétés humaines qui, depuis des millénaires, comptent sur ses ressources. Lieu de vie pour de nombreux peuples autochtones qui luttent aujourd'hui pour défendre un autre rapport à la nature et au vivant, le « bois » est aussi ce lieu politique, refuge historique pour les libertaires et les résistants. Toutes sortes de créatures, dieux, fées, elfes, sorcières, monstres et démons y cohabitent également et hantent l'imaginaire de la forêt, des mythes d'Amazonie aux légendes de Brocéliande. Objet de crainte ou havre de paix, la forêt véhicule une multitude de récits et de savoirs qui nous renvoient aux confins de l'humanité.

Pourtant, la forêt est devenue en quelques décennies le symbole et le point de convergence des convoitises, des catastrophes environnementales et des luttes qui agitent le monde contemporain en crise. Treize millions d'hectares de forêts disparaissent chaque année sous la pression du surpâturage, de l'exploitation du bois, de l'urbanisation et surtout de l'agriculture intensive d'huile de palme et de soja à destination de l'élevage industriel. Des pans entiers de forêt brûlent aux quatre coins de la planète, tandis que d'autres meurent sous l'effet du réchauffement climatique, privant la faune et la flore de leur habitat naturel.

Les forêts parlent, elles chantent et nous enchantent. Elles crient aussi. Elles appellent et interpellent. Les dix artistes de l'exposition *Le Chant des Forêts* nous invitent à composer ensemble cet appel du vivant pour le droit au merveilleux et à la beauté du monde, depuis la forêt-refuge, là où germent les résistances et où bourgeonnent les expressions en marge, là où fleurit cette liberté sauvage et furtive qui s'exerce loin des regards, loin de la ville et de l'agitation du monde, là où se plante le monde de demain.

Lauranne Germond, commissaire

Le Chant des Forêts, MAIF Social Club, Paris

Expositions en cours

L’art qui dialogue avec l’environnement

Communiqué de presse de Lauranne Germond, COAL

Lauranne Germond – COAL est commissaire de l’exposition Le Chant des Forêts, une traversée sensible, visuelle et sonore au cœur des bois. Depuis les racines jusqu’à la canopée, de l’Europe à l’Amérique latine, l’exposition invite à « s’enforester » au plus profond des écosystèmes vivants et imaginaires de la forêt.

☐

Récents

☐Résultats de la recherche ☐ ☐ ☐ ☐Supprimer ☐Déplacer☐ ☐Spam ☐ ☐Plus☐ ☐ ☐ ☐

☐

Recherche

☐

☐

☐

Gilles Aillaud

Important

☐

☐

Marika Prévosto

À

sandie hatem

jul 1 à 2h10 PM

Gilles Aillaud, Le silence sans heurt du présent

En coproduction avec les Musées des beaux-arts de Rennes et de Saint-Rémy de Provence, cette rétrospective parrainée par la Fondation d’Entreprise Michelin est la

première grande exposition consacrée à l'artiste depuis 10 ans. Une cinquantaine de tableaux provenant de grandes collections publiques et privées seront exposés au FRAC Auvergne.

.

ArtCatalyse : L'art qui dialogue avec l'environnement | Contact | Actus | A venir | En cours | Prix décernés | Archives | Lieux inspirés | Bibliographie

Exposition du 10 décembre 2016 au 05 mars 2017.
Fondation Maeght, 623 chemin des Gardettes – 06570 Saint-Paul de Vence. Tél. : +33 (0)4 93 32 81 63. Ouverture tous les jours de 10h à 18h.

Exposition du 10 décembre 2016 au 30 mars 2017.

Espace de l'Art Concret, château de Mouans – 06370 Mouans-Sartoux. Tél. : +33 (0)4 93 75 71 50. Ouverture du mercredi au dimanche de 13h à 18h.

À l'Espace de l'Art Concret, mettant en jeu le concept d'art total dans C'est à vous de voir..., , Pascal Pineau investit les espaces du Château pour en retrouver la fonction originelle, interrogeant la valeur d'usage des œuvres. Expérimentant les limites du décoratif et de l'ornemental, il ouvre un dialogue entre pièces issues de l'artisanat, du design, objets de brocante et œuvres d'art 'proprement dites'. Ainsi, les salles d'exposition se transforment en une succession d'espaces domestiques fictifs. Cuisine, bureau, salon, chambre d'enfant, suite parentale… chaque pièce peut se percevoir comme un portrait en creux de l'artiste qui pose un regard introspectif sur une trentaine d'années de pratique artistique.

Sur l'invitation de Pascal Pinaud, Alexandre Curtet, fondateur de Loft interior designers, a été sollicité pour concevoir l'aménagement intérieur de ces espaces en dialogue avec ses œuvres, mais aussi celles d'artistes avec lesquels ce dernier partage des affinités esthétiques, comme Noël Dolla, Mathieu Mercier, Natacha Lesueur, Philippe Ramette…

Comme une polyphonie, Le Chant des Forêts donne à entendre les voix de la forêt, celles des vivants qui la composent et la décomposent, celles des rites et des cultes qui la traversent depuis la nuit des temps, mais aussi celles des humains qui l'habitent et luttent pour les protéger. Laissez-vous ensorceler par ses chants☐!

Les forêts parlent, elles chantent et nous enchantent. Elles crient aussi. Elles appellent et interpellent. Les dix artistes de l'exposition Le Chant des Forêts nous invitent à composer ensemble cet appel du vivant pour le droit au merveilleux et à la beauté du monde, depuis la forêt-refuge, là où germent les résistances et où bourgeonnent les expressions en marge, là où fleurit cette liberté sauvage et furtive qui s'exerce loin des regards, loin des regards et loins de la ville, là où se plante le monde de demain.

Vous pénétrez dans une clairière baignée de sons d'oiseaux qui peuplent la forêt de Białowieża en Pologne, enregistrés par le compositeur audio-naturaliste Fernand Deroussen en lien avec le Muséum national d'Histoire naturelle. Ils viennent donner vie à la grande photographie issue de la série Carbon Catcher de Thierry Cohen prise dans cette même forêt. Survolez à présent la cime des arbres à travers l'univers magique de

la Canopée d'Émilie Faïf. Rejoignez le sol en descendant de branche en branche et creusez jusqu'aux entrailles de la forêt, mis en lumière par un atlas racinaire. Gare à vous, vous pourriez tomber nez à nez avec l'araignée géante Songe d'hiver de Florian Mermin…

A l'orée de la grotte qui s'ouvre ensuite, vous devrez passer sous la cabane de Tatiana Wolska et peut-être y faire une pause… car la suite est peuplée de créatures étranges de la forêt, à commencer par la mystérieuse Curupira, bête des bois d'Amazonie de Félix Blume. Vous vous laisserez de nouveau surprendre par l'univers énigmatique de Florian Mermin, habité par ses œuvres Peaux et Maléfices qui semblent tout droit tirées des contes de votre enfance.

Laissant derrière vous la forêt hantée par ses mythes et légendes, vous entendrez déjà les échos de l'installation Déforestation : déterrer les signaux du collectif péruvien Fibra. Vous serez vite immergé dans un dédale de sculptures en mycélium qui, au rythme de la déforestation de la forêt péruvienne de Ucayali, libèrent sons, odeurs et lumières.

Dans une alcôve, vous pourrez initier un dialogue avec les trois grands arbres de la série Them de Romain Bernini qui imposeront calme et sérénité. Vous ferez également la connaissance de l'Orant #5 de Beya Gille Gacha, qui, par un échange de regard, vous racontera son histoire et ses rêves pour planter le monde de demain.

Entre les arbres de la Forêt de plumes de Thierry Boutonnier, est disposée une belle nappe de plumes blanches sur laquelle trône une montagne de nuggets. De l'arbre à la plume, vous comprendrez que la déforestation est directement reliée à l'élevage intensif de volailles et qu'elle se joue, au quotidien, dans votre assiette.

Exposition du 29 septembre au 04 décembre 2022. MAIF Social Club - 37 rue de Turenne – 75003 Paris. Tél.: +33 (0)1 44 92 50 90. Ouverture lundi et samedi de 10h à 19h, du mardi au vendredi de 10h à 20h30, nocturne le jeudi jusqu'à 22h. Fermé le dimanche.

© ArtCatalyse / Marika Prévosto 2007 - 2022. Tous droits réservés

URL :http://www.artpress.com/
PAYS :France
TYPE :Web Grand Public

▸ 1 octobre 2022 - 09:33

> Version en ligne

Ambronay I Centre culturel de rencontre d'Ambronay

artpress.com/evenement/ambronay-i-centre-culturel-de-rencontre-dambronay

1 octobre 2022

> 6.11 : *Contre-Temps. En Résonance de la 16e Biennale d'art contemporain de Lyon* : *manifesto of fragility.*

Thierry Boutonnier, Charlotte Denamur, Louis Guillaume, Angelika Markul (cf photo, *La Mémoire des glaciers*, 2017. Détail. Installation vidéo, musique de Côme Aguiar. Film, couleur, 10'51'', en boucle, images 3D. Installation d'une cimaise carrée, dimensions variables © Marc Domage), Stéfane Perraud en collaboration avec Gaspard Guilbert.

Commissariat : Lauranne Germond.

Au cœur des pierres millénaires de l'Abbaye d'Ambronay, l'exposition vous invite à faire la double expérience d'un condensé du Temps. À travers ce lieu d'histoire s'offre un cheminement sensible entre historicité et temporalités du vivant.

Du mercredi au dimanche, 11h à 18h. Visites guidées, du vendredi au dimanche, à 14h30 : visite familles, durée 1h et à 16h30 : visite adultes, durée 1h30.

Place de l'Abbaye. 01500 Ambronay. ambronay.org

Détails

Début :
1 octobre 2022 (2022-10-01)

Fin :
6 novembre 2022 (2022-11-06)

Site Web :
http://www.ambronay.org

Lieu

Centre culturel de rencontre d'Ambronay

Place de l'Abbaye
Ambronay, 01500 + Google Map

Site Web :
http://www.ambronay.org

news tank culture

URL :http://culture.newstank.fr/
PAYS : France
TYPE : Web Pro et Spécialisé

► **9 septembre 2022 - 18:01**

> Version en ligne

Think Culture 2022 : « Il faut co-construire avec la société civile » (N. Bondil, IMA)

« Pour qu'il puisse y avoir une véritable démocratisation culturelle, il ne faut pas être dans une approche de prêt à penser mais, au contraire, mettre en place un travail de collaboration, de co-création, de co-construction avec la société civile, les associations, les cliniques, les hôpitaux, les universités, les écoles… Il ne faut pas simplement ouvrir la porte aux publics, il faut aller les chercher », déclare Nathalie Bondil , directrice du département du musée et des expositions de l' Institut du monde arabe , lors du débat « Les publics et l'écologie : quelles mobilités, quelle participation, quels droits culturels ? », dans le cadre de la 7 e édition de Think Culture

au Centre Pompidou (Paris 4 e), organisée par News Tank Culture , le 06/09/2022.

« Beaucoup de nos membres sont inquiets du monde dans lequel nous vivons et ont envie de participer à la transition écologique. Les festivals ont la chance d'être des lieux avec le temps et l'espace nécessaire pour organiser des rencontres, des temps d'échanges, des agoras », indique Maryline Lair , directrice du Collectif des Festivals.

« Décider de déplacer les artistes, plus que les publics, est une solution faisant débat. Les lieux de diffusion et festivals doivent co-construire les tournées pour réduire l'impact de la mobilité des spectateurs. Pour un même artiste, le bilan carbone d'un spectacle réunissant 300 000 personnes sera plus élevé que celui de plusieurs plus petits festivals additionnés », ajoute Marine Le Bonnois , co-fondatrice d' ARVIVA

et administratrice de La Pop

News Tank rend compte des échanges.

Les intervenants

Les intervenants

Nathalie Bondil, directrice du département du musée et des expositions de l'Institut du monde arabe

Maryline Lair , directrice du Collectif des Festivals

Marine Le Bonnois, co-fondatrice et présidente ARVIVA - Arts vivants, Arts durables

Modération :

Joan Pronnier , chargée de projet Coalition pour l'art et le développement durable **COAL**

Nathalie Bondil, directrice du département du musée et des expositions de l'Institut du monde arabe

Maryline Lair , directrice du Collectif des Festivals

Marine Le Bonnois, co-fondatrice et présidente ARVIVA - Arts vivants, Arts durables

Modération :

Joan Pronnier , chargée de projet Coalition pour l'art et le développement durable **COAL**

« Les pratiques culturelles favorisent le bien-être, le mieux-être, voire la guérison des publics » (Nathalie Bondil)

« Il y a deux façons d'envisager la transition écologique, que je préfère considérer sous l'angle plus large de la durabilité. Tout d'abord, le contenant, qui est la façon dont nous gérons nos institutions, comme le fait d'organiser des comités verts, de travailler sur de meilleures pratiques, favoriser l'économie circulaire, recycler, prêter et emprunter moins d'œuvres… Ensuite, le contenu, qui est ce que nous proposons en termes de message, d'exposition, de sujets abordés ou de ré-interprétation des œuvres.

Les publics qui visitent les musées de grandes villes se déplacent majoritairement en transports en commun : leur bilan carbone est plus faible. Les musées et institutions culturelles peuvent faciliter ces trajets, par exemple en donnant accès à des Vélib', mais la mobilité par les transports en commun relève des pouvoirs publics et des collectivités territoriales.

La nouvelle définition du musée, votée à l'assemblée générale de l' ICOM

à Prague et qui remplace celle de 2007, inclut les mots “inclusif, diversité, démocratisation”. Il ne faut pas simplement ouvrir la porte aux publics, il faut aller les chercher. Il faut mettre en place tout un travail de collaboration, de co-création, de co-construction avec la société civile, les associations, les cliniques, les hôpitaux, les universités, les écoles, etc. En tant que professionnels de la culture, nous n'avons pas toujours les clés pour comprendre un public atteint d'Alzheimer, un public carcéral… Pour que nos actions soient efficaces et pour qu'il puisse y avoir une véritable démocratisation culturelle, il ne faut pas être dans une approche de prêt à penser mais, au contraire, accueillir les propositions.

Comment prendre soin de nos publics ? La muséothérapie est une approche à plusieurs niveaux : l'accueil, le confort, l'accompagnement ou l'introduction à la visite… Les pratiques culturelles favorisent le bien-être, le mieux-être, voire la guérison. En 2018, j'ai initié les prescriptions médicales muséales. Des patients pouvaient aller voir leurs médecins pour se faire prescrire une visite au musée. Ce projet pilote s'est confirmé et poursuivi, je l'espère aussi en France. Nathalie Bondil - © Seb Lascoux

Les musées sont très sollicités du point de vue économique, publicitaire, marketing. Il faut peut-être ralentir pour aller vers davantage d'introspection, réfléchir à d'autres façons de créer l'évènement à partir du permanent, aborder différemment les œuvres et les collections. Lorsque nous faisons venir des artistes ou œuvres de l'étranger, il faut faire durer les expositions plus longtemps, les penser dans la durabilité, dans la permanence.C'est ce que propose la slow visit. Cette approche du ralentissement permet d'éviter la frénésie culturelle et le zapping permanent d'activités. Elle facilite une forme de contemplation, de délectation, de bien-être et de mieux-être.

Le tout numérique n'est pas une solution, d'abord parce qu'il consomme énormément d'énergie mais surtout parce qu'il n'apporte pas la même expérience et émotion face à l'œuvre. Nous n'interagissons pas de la même façon face aux contenus diffusés par le numérique. Les musées permettent l'expérience en direct, le contact avec les artistes et l'œuvre. Un écran d'ordinateur est un mur-écran : une cloison, une séparation. Le numérique est un outil mais pas une panacée. Comme tous les outils, c'est à chacun de l'utiliser à bon escient. »

Nathalie Bondil

« Les festivals veulent jouer un rôle dans les débats de société » (Maryline Lair)

« Les études des publics des festivals de Bretagne montrent que les festivaliers sont principalement locaux, issus d'un périmètre restreint. Nous pouvons y ajouter les bénévoles, qui forment une catégorie à part, régionale et assez engagée. Ce sont des habitants du territoire, venus donner un coup de main mais également profiter du festival. Il suffit d'une petite proportion de personnes venues en avion pour changer considérablement les résultats des bilans carbones.

Quand nous accompagnons un festival, nous sommes obligés de faire du cas par cas. À Rennes, des festivals peuvent se permettre de proposer des trajets en train, en vélo-bus… En milieu rural, la question se pose différemment. Il faut créer des partenariats avec les acteurs du territoire. L'organisateur d'un festival n'a pas toute la marge de manœuvre. Les problématiques de mobilité des publics sont surtout des problématiques d'aménagement du territoire.

Selon moi, la question de la mobilité des publics est liée à celle de la qualité de l'accueil. Quels types de publics va-t-on chercher ? Comment va-t-on communiquer ? Quelles sont les possibilités pour éviter les allers-retours, en permettant aux publics de rester sur place ? Comment encourager l'utilisation des transports en commun ou du covoiturage ? Il existe de nombreuses initiatives pour rassurer les festivaliers et les accompagner dans leurs déplacements, comme des billets combinés qui donnent accès à des navettes, trains, bateaux à prix réduits. Marilyne Lair - © Seb Lascoux

Nous réfléchissons à la façon dont un organisateur peut impliquer ses festivaliers : comment expliquer ce qui n'est pas toujours visible ? Comment leur donner envie de participer à l'engagement du festival ? Nous avons mené une étude sur ce que les festivals apportent aux territoires. Beaucoup de nos membres sont inquiets du monde dans lequel nous vivons et ont envie de participer à la transition écologique. Certains veulent jouer un rôle dans les débats de société et dans l'émergence d'agoras, de rencontres. Les festivals ont la chance d'être des lieux avec le temps et l'espace nécessaire pour organiser des rencontres, des temps d'échanges, des ateliers. »

Maryline Lair

« Notre territoire est inégal en termes d'accessibilité des publics » (Marine Le Bonnois)

“Il existe un grand nombre d'initiatives de sensibilisation des publics à la transition écologique, dont de nombreux spectacles, en particulier pour la petite enfance et le jeune public mais aussi des spectacles tout public, comme ceux de Samuel Valensi

En plus de sensibiliser par la création artistique, à La Pop nous organisons des tremplins professionnels pour une innovation durable dans le secteur du spectacle vivant. J'ai récemment accueilli une apprentie qui me disait que les directeurs artistiques et les metteurs en scène étaient réfractaires au changement. Or, dans le cadre de ces tremplins, nous avons reçu une cinquantaine de dossiers de propositions qui changent les paradigmes et montrent bien une volonté de changer.

Nous misons beaucoup sur nos relations avec le public de proximité, notamment avec les scolaires du 19 e arrondissement. Nous sommes situés dans un lieu atypique : une péniche. C'est un lieu exigu, où les publics sont vite en contact avec l'équipe, les acteurs, les artistes. Cela permet un vrai mélange.

Notre territoire est inégal en termes d'infrastructures : il existe d'importantes différences, en termes d'accessibilité des publics, entre les lieux culturels situés en territoire rural ou urbain. Pour encourager des déplacements plus écologiques, il existe des solutions d'incitation financière : rembourser la totalité des transports en commun quand les publics viennent en bus, proposer des partenariats avec la SNCF

… Ce sont des processus laborieux mais qui peuvent aboutir à des solutions concrètes. Il existe également des propositions plus offensives, comme supprimer les clauses d'exclusivité sur un territoire ou lieu ou décider de déplacer les artistes, plus que les publics. Les lieux de diffusion et festivals doivent co-construire intelligemment les tournées, notamment des artistes internationaux. Pour un même artiste, le bilan carbone d'un spectacle réunissant 300 000 personnes sera plus élevé que celui de plusieurs plus petits festivals additionnés. Marine Le Bonnois - © Seb Lascoux

La pratique du numérique ne vient pas se substituer à celle du présentiel : elle s'y

additionne. Son utilisation a un impact carbone mais est-il si énergivore, en comparaison avec celui du déplacement des publics ?

Comment rendre accessible les lieux culturels à un public curieux mais qui ne se sent pas légitime ? Les tarifs réduits ne sont pas suffisants : si c'est pour avoir des places à la visibilité réduite, ces initiatives sont du social washing."

Marine Le Bonnois

Une question, une précision ou un avis ?

Elsa Guillaume, Thinking about the immortality of the crab, Galerie Backslash Paris

Expositions en cours

L’art qui dialogue avec l’environnement

Communiqué de presse de la Galerie Backslash, Paris

Elsa Guillaume est devenue experte en organes ichtyens. Elle aimerait pouvoir littéralement enfiler une nageoire, une branchie, un aileron, et se mouvoir aisément dans les eaux, tel un poisson.

☐

Récents

☐Résultats de la recherche ☐ ☐ ☐ ☐Supprimer ☐Déplacer☐ ☐Spam ☐ ☐Plus☐ ☐ ☐ ☐

☐

Recherche

☐

☐

☐

Gilles Aillaud

Important

☐

☐

Marika Prévosto

À

sandie hatem

jul 1 à 2h10 PM

Gilles Aillaud, Le silence sans heurt du présent

En coproduction avec les Musées des beaux-arts de Rennes et de Saint-Rémy de

Provence, cette rétrospective parrainée par la Fondation d'Entreprise Michelin est la première grande exposition consacrée à l'artiste depuis 10 ans. Une cinquantaine de tableaux provenant de grandes collections publiques et privées seront exposés au FRAC Auvergne.

.

ArtCatalyse : L'art qui dialogue avec l'environnement | Contact | Actus | A venir | En cours | Prix décernés | Archives | Lieux inspirés | Bibliographie

Exposition du 10 décembre 2016 au 05 mars 2017.
Fondation Maeght, 623 chemin des Gardettes – 06570 Saint-Paul de Vence. Tél. : +33 (0)4 93 32 81 63. Ouverture tous les jours de 10h à 18h.

Exposition du 10 décembre 2016 au 30 mars 2017.

Espace de l'Art Concret, château de Mouans – 06370 Mouans-Sartoux. Tél. : +33 (0)4 93 75 71 50. Ouverture du mercredi au dimanche de 13h à 18h.

À l'Espace de l'Art Concret, mettant en jeu le concept d'art total dans C'est à vous de voir..., , Pascal Pineau investit les espaces du Château pour en retrouver la fonction originelle, interrogeant la valeur d'usage des œuvres. Expérimentant les limites du décoratif et de l'ornemental, il ouvre un dialogue entre pièces issues de l'artisanat, du design, objets de brocante et œuvres d'art 'proprement dites'. Ainsi, les salles d'exposition se transforment en une succession d'espaces domestiques fictifs. Cuisine, bureau, salon, chambre d'enfant, suite parentale… chaque pièce peut se percevoir comme un portrait en creux de l'artiste qui pose un regard introspectif sur une trentaine d'années de pratique artistique.

Sur l'invitation de Pascal Pinaud, Alexandre Curtet, fondateur de Loft interior designers, a été sollicité pour concevoir l'aménagement intérieur de ces espaces en dialogue avec ses œuvres, mais aussi celles d'artistes avec lesquels ce dernier partage des affinités esthétiques, comme Noël Dolla, Mathieu Mercier, Natacha Lesueur, Philippe Ramette…

En 2020, Elsa Guillaume évoquait à backs\ash le dévonien, cette période géologique qui a vu la faune maritime encore naissante développer des pattes afin de s'extirper des eaux et peupler les terres. Darwin avait ainsi transformé les nageoires en jambes équipées de pieds palmés. Puis l'évolution a ensuite fait le travail jusqu'à Sapiens, dénué de tout appendice adapté à la vie aquatique.

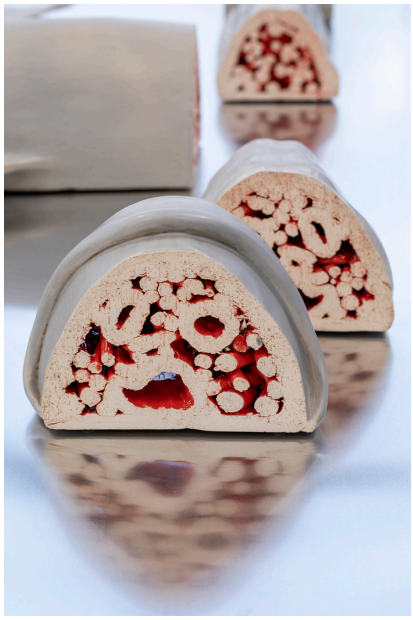
Après cette première exposition concentrée sur une ère primaire, l'artiste française s'intéresse aujourd'hui à notre condition d'êtres terrestres. Passionnée par le milieu maritime, elle s'attache à étudier les attributs des animaux marins. Avec son nouveau corpus d'oeuvres, la céramique devient un matériau lisse et brillant comme une écaille ou une peau de cétacé.

L'artiste propose ainsi une série d'oeuvres qui reprennent les formes de ces organes essentiels à la vie aquatique. A l'instar d'un Icare qui a voulu toucher le soleil avec des ailes fabriquées, Elsa Guillaume propose un kit de survie maritime.

Et puis la situation actuelle de notre planète bleue, la montée des eaux liée au réchauffement climatique, imposera peut-être un jour une forme de retour à la vie sous-marine et nous replongera vers une nouvelle ère primaire. De poisson à animal terrestre à poisson. A sa manière, Elsa Guillaume attire notre attention sur le désastre écologique vers lequel nous nous dirigeons.

Elsa Guillaume est diplômée de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris. Elle bénéficie actuellement de deux expositions personnelles conjointes, au Musée National de la Marine et à la Corderie Royale de Rochefort.
Son travail a été exposé dans de nombreuses institutions, notamment à la Kunsthalle de Mannheim, à l'espace Eleven Steens de Bruxelles, au Musée d'Art Moderne André Malraux du Havre, à l'EAC Les Roches à Chambon sur Lignon, au musée de Paju en Corée du Sud ou encore au Jindezhen Ceramic Institute en Chine et dans plusieurs institutions au Japon. En 2019, elle a imaginé les vitrines de la Maison Hermès de Tokyo. Son travail a remporté de nombreux prix dont le prix COAL / Spécial Océan et le Prix des Amis des Beaux-Arts. Le Musée national de la marine et l'Ancienne éole de médecine navale de Rochefort lui consacrent actuellement une double exposition, visible jusqu'au 31 décembre en partenariat avec le Centre International de la Mer / La Corderie Royale. Elle exposera prochainement également une œuvre majeure à la Cité de la Céramique à Sèvres.

© Elsa Guillaume. photo : Tadzio



Exposition du 03 septembre au 15 octobre 2022.
Galerie Backslash, 29 rue Notre-Dame de Nazareth - 75003 Paris. Tél.: +33 (0)9 81 39 60 01 Ouverture du mardi au samedi de 14h à 19h.

Contre-Temps, Centre Culturel de Rencontre d'Ambronay

Expositions en cours

L’art qui dialogue avec l’environnement

Communiqué de presse de COAL

COAL présente l’exposition Contre-Temps au Centre Culturel de Rencontre d’Ambronay. Au coeur des pierres millénaires de l’Abbaye d’Ambronay, l’exposition vous invite à faire la double expérience d’un condensé du Temps. À travers ce lieu d’histoire s’offre un cheminement sensible entre historicité et temporalités du vivant. L’exposition s’inscrit en Résonance de la 16e Biennale d’art contemporain de Lyon : “Manifesto of fragility”.

☐

Récents

☐Résultats de la recherche ☐ ☐ ☐ ☐Supprimer ☐Déplacer☐ ☐Spam ☐ ☐Plus☐ ☐ ☐ ☐

☐

Recherche

☐

☐

☐

Gilles Aillaud

Important

☐

☐

Marika Prévosto

À

sandie hatem

jul 1 à 2h10 PM

Gilles Aillaud, Le silence sans heurt du présent

En coproduction avec les Musées des beaux-arts de Rennes et de Saint-Rémy de Provence, cette rétrospective parrainée par la Fondation d'Entreprise Michelin est la première grande exposition consacrée à l'artiste depuis 10 ans. Une cinquantaine de tableaux provenant de grandes collections publiques et privées seront exposés au FRAC Auvergne.

.

ArtCatalyse : L'art qui dialogue avec l'environnement | Contact | Actus | A venir | En cours | Prix décernés | Archives | Lieux inspirés | Bibliographie

Exposition du 10 décembre 2016 au 05 mars 2017.
Fondation Maeght, 623 chemin des Gardettes – 06570 Saint-Paul de Vence. Tél. : +33 (0)4 93 32 81 63. Ouverture tous les jours de 10h à 18h.

Exposition du 10 décembre 2016 au 30 mars 2017.

Espace de l'Art Concret, château de Mouans – 06370 Mouans-Sartoux. Tél. : +33 (0)4 93 75 71 50. Ouverture du mercredi au dimanche de 13h à 18h.

À l'Espace de l'Art Concret, mettant en jeu le concept d'art total dans C'est à vous de voir..., , Pascal Pineau investit les espaces du Château pour en retrouver la fonction originelle, interrogeant la valeur d'usage des œuvres. Expérimentant les limites du décoratif et de l'ornemental, il ouvre un dialogue entre pièces issues de l'artisanat, du design, objets de brocante et œuvres d'art 'proprement dites'. Ainsi, les salles d'exposition se transforment en une succession d'espaces domestiques fictifs. Cuisine, bureau, salon, chambre d'enfant, suite parentale… chaque pièce peut se percevoir comme un portrait en creux de l'artiste qui pose un regard introspectif sur une trentaine d'années de pratique artistique.

Sur l'invitation de Pascal Pinaud, Alexandre Curtet, fondateur de Loft interior designers, a été sollicité pour concevoir l'aménagement intérieur de ces espaces en dialogue avec ses œuvres, mais aussi celles d'artistes avec lesquels ce dernier partage des affinités esthétiques, comme Noël Dolla, Mathieu Mercier, Natacha Lesueur, Philippe Ramette…

Avec les artistes Thierry Boutonnier, Charlotte Denamur, Louis Guillaume, Angelika Markul, et Stéfane Perraud en collaboration avec Gaspard Guilbert.

Dans ce lieu témoin de mille ans d'Histoire, où la mélopée baroque et les pierres gothiques vibrent à l'unisson, le visiteur est invité à faire la double expérience d'un condensé du Temps. Celle du lieu, d'emblée, et celle de l'exposition qui s'offre à lui comme un cheminement sensible et immersif au coeur des temporalités du vivant.

Rythmé par les voix des artistes, Contre Temps embarque le visiteur depuis les temps immémoriaux jusqu'aux projections futures, du grondement des glaciers au bruissement des forêts, pour prendre le pouls du vivant qui se compose, se décompose et se recompose, écrin de vie et d'espoir entre l'antédiluvien et le post-apocalyptique. Car, à l'heure de l'ère Anthropocène, où le rapport de force avec la nature s'est inversé, où la peur qu'elle nous détruise a laissé place à la crainte de la détruire, où les temps géologiques côtoient l'urgence climatique, c'est le rapport au temps qui est à

questionner et à redéfinir.

Objets complexes, le dérèglement du climat et l'effondrement de la biodiversité échappent souvent aux échelles temporelles de notre expérience individuelle, si bien qu'ils sont parfois imperceptibles. Face à l'inframince et à l'impermanence du monde que toutes les nouvelles connaissances induisent, Contre Temps donne des clés de compréhension sensibles de ces changements et engage à « prendre le temps », pour s'accorder aux cycles du vivant mais aussi pour « être à temps », avant l'irréversible et la fin des temps. Une invitation à prendre la mesure de ces échelles de grandeurs et à inventer le pouls de ces nouveaux rythmes, pour opérer un contretemps, non pas contre le Temps mais « tout contre », afin de cultiver ce sentiment de respect envers la nature qui nous entoure et nous constitue.

Commissariat : COAL – Lauranne Germond assistée de Jessica Leclercq et Marie Fruquière
Texte : Lauranne Germond et Joan Pronnier
Régie technique : 7ème sens
Production : Centre Culturel de Rencontre d'Ambronay

© ArtCatalyse / Marika Prévosto 2007 - 2022. Tous droits réservés

Exposition du 02 juillet au 06 novembre 2022. CCR d'Ambronay, place de l'Abbaye - 01500 Ambronay. Ouverture du mercredi au dimanche, de 11h à 18h.

© Louis Guillaume

URL :http://www.lejournaldesarts.fr/
PAYS :France
TYPE :Web Pro et Spécialisé

► 1 septembre 2022 - 14:30

> Version en ligne

Elsa Guillaume

Par Alix Bancarel · L'ŒIL

Le 1 septembre 2022 - 553 mots

À l'aune du renouveau des savoir-faire artisanaux, où les arts du feu et de la terre suscitent un engouement particulier, l'œuvre d'Elsa Guillaume, artiste plasticienne et céramiste, née en 1989, ne passe pas inaperçu.

Ses créations poétiques sensibilisent le public par l'émerveillement, à l'image de son installation-douche,
Embruns,

réalisée pour la Biennale d'art contemporain d'Anglet en 2021. À la fois sculpture et paysage, ses œuvres font corps avec l'environnement naturel, tout en reflétant les enjeux contemporains du monde qui l'entoure. Diplômée des Beaux-Arts de Paris depuis 2013, et désormais installée dans un atelier à Bruxelles, la jeune artiste est cette année plus que jamais à l'honneur avec une double exposition personnelle dans les musées de Rochefort, fruit d'un an de résidence au sein des collections et d'une fusion avec un patrimoine marin exceptionnel lié à l'histoire de la ville. Une plongée envoûtante vingt mille lieues sous les mers.

RACONTER LA MER

Se dessinant entre terre et mer, le parcours artistique de cette éternelle exploratrice est déterminé par deux rencontres décisives. La première a lieu en 2010, lorsqu'elle découvre et pratique pour la première fois la plongée sous-marine, expérience qui bouleverse son approche sensible du monde. Cette fascination pour l'univers aquatique se poursuit dans son expédition scientifique à bord de la goélette
Tara

en 2016, durant laquelle elle observe, dessine, note et tente de saisir le mystère de ces profondeurs abyssales sur ses carnets de voyage. Ainsi, le dessin occupe-t-il une place centrale dans son processus de création. Peu après, elle expérimente les techniques de la porcelaine et de la céramique – qui deviendra son matériau de prédilection –, notamment lors de voyages initiatiques en Chine et au Japon (2013-2017). Cette exploration de la matière s'allie intimement à celle du vivant et à un goût pour l'anatomie des corps, comme si, à mi-chemin entre rêve et réalité, l'imagination venait pallier le manque de connaissance de ces univers sous-marins mystérieux, souvent méconnus, car inaccessibles. À l'instar du
Nautilus

de Jules Verne, dont une maquette conservée au Musée de la marine serait à l'origine, Elsa Guillaume crée des contes merveilleux, une poétique de la mer.

ÉTRANGER, FAMILIER

Pour s'y plonger plus profondément, le spectateur, invité à enfiler un scaphandre composé de pièces détachées en céramique, découvre un monde flottant, peuplé de chimères, de chrysalides, de créatures hybrides, d'animaux grotesques, de poissons tantôt disséqués, tantôt métamorphosés. Loin des traditionnelles ambitions naturalistes, le caractère organique et précis de ses sculptures en céramique développe un imaginaire fantastique empreint d'une réalité fictionnelle, d'une étrangeté, non inquiétante, mais plutôt rassurante et familière. Poursuivant sans cesse son expérimentation de la matière, l'artiste crée, pour l'exposition à la Corderie royale, un aquarium de seize sous-marins miniatures en verre, pièces uniques en lévitation réalisées en collaboration avec les artisans du Centre international d'art verrier (Ciav) de

Meisenthal (57). Un nouveau matériau difficile à apprivoiser, mais dont la translucidité continue d'évoquer la fluidité et la beauté infinie des milieux marins.

1989

Naissance à Carpentras (84)

2013

Diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris

2014

Prix Icart Artistik Rezo

2015

Prix **Coal,** spécial océan, pour l'art et l'environnement

2021

Participe à la Biennale internationale d'art contemporain d'Anglet (64), « La littorale »

2022

Première exposition personnelle en France, hors galerie, à Rochefort, Corderie Royale – Musée national de la marine. Elsa Guillaume est représentée pas la Backslash Gallery, qui l'expose en septembre

L'accès à la totalité de l'article est réservé à nos abonné(e)s

« Bathyskaphos. Carte blanche à Elsa Guillaume »

jusqu'au 31 décembre 2022, Corderie royale – Centre international de la mer, Rue Jean-Baptiste-Audebert, Rochefort (17). Tous les jours de 10 h à 13 h et de 14 h à 18 h. Tarifs : 10 et 8 €.
www.corderie-royale.com

« Collecter les ombres, mesurer l'écume »

jusqu'au 31 décembre 2022, Musée national de la marine – Ancienne École de médecine navale), 1, place de la Gallissonnière et 25, rue Amiral-Meyer, Rochefort (17). Tous les jours sauf le mardi de 10 h à 12 h 30 et de 13 h 30 à 18 h. Billets jumelés : 15 €.
www.musee-marine.fr

« Toucher terre, l'art de la sculpture céramique »

jusqu'au 1er novembre 2022, Fondation Villa Datris, 7, avenue des Quatre-Otages, L'Isle-sur-la-Sorgue (84). Du mercredi au samedi de 10 h à 13 h et de 14 h à 18 h.
www.fondationvilladatris.fr

« Elsa Guillaume. Fish & Flesh »

du 3 septembre au 15 octobre 2022, Backslash Gallery, 29, rue Notre-Dame-de-Nazareth, Paris-3e,
backslashgallery.com

Cet article a été publié dans L'ŒIL n°757 du 1 septembre 2022, avec le titre suivant : Elsa Guillaume

Plage, Farniente et bons bouquins !

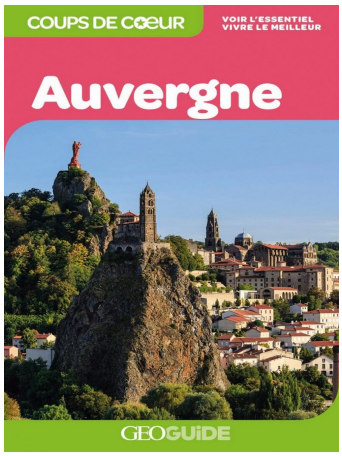
Publié le 26 juil. 2022 par La rédaction Biblio Lecteurs Livre

La rédaction de Camping-Car Magazine vous propose une petite bibliographie mensuelle à destination des campings-caristes rêvant d'évasion. Bonne lecture !
Auvergne

Avec pour dénominateur commun un extraordinaire passé géologique, les régions -d'Auvergne déclinent des facettes assez différentes, allant du☐bocage bourbonnais aux vallées du Cantal, des☐monts du Velay au massif du Sancy. Ce GéoGuide "Coups de Coeur" qui lui est dédié s'appuie sur un découpage simple, celui des quatre départements auvergnats : l'Allier, le Puy-de-Dôme, le Cantal et la☐Haute-Loire. Ouvrant sur cinq bonnes raisons de choisir l'un ou l'autre, peut-être en suivant les conseils d'un "local" très inspiré lors du "Rendez-vous avec…", le lecteur est vite au fait de ce qu'il ne doit manquer sous aucun prétexte dans chacun d'eux : hauts lieux, sites magnifiques et bonnes adresses comprises.

Ceci n'empêche pas de se faire une idée globale de cette grande région dans son ensemble grâce au premier chapitre éclairant sur les incontournables, les bonnes idées de visites, de balades, notamment via plusieurs suggestions d'itinéraires pour voir le maximum de choses sans se disperser en privilégiant une thématique sur 5, 6 ou 10 jours. Il sera toujours temps d'approfondir avant, pendant ou après le voyage et d'étancher toutes les curiosités, en parcourant le chapitre "Pour aller plus loin…".

Editions Guides Gallimard, collection GEOGuide Coups de cœur, 12,4 x 19☐cm, 360 pages, 13,90☐€.



Cueillette gourmande autour du Mont-Blanc
par Sébastien Perrier

Un heureux mariage entre gourmandise et goût pour les balades ethnobotaniques. Ce livre séduit par l'étroite imbrication entre textes et recettes. C'est un magnifique travail d'investigation dans les régions qui entourent le Mont-Blanc, induisant recettes et connaissances autour des plantes et des usages chez les montagnards français, suisses ou italiens. Divisé trois chapitres (France, Italie, Suisse), il résume ainsi l'auteur : «☐La cueillette est une rencontre entre l'homme et la plante sur un territoire donné.☐» Et réalise son objectif : glaner les usages traditionnels des plantes sauvages avant qu'ils ne sombrent dans l'oubli. Le dernier chapitre intitulé "10 plantes gourmandes incontournables du Mont-Blanc" apporte une synthèse utile et pratique. Le tout est aussi émaillé de nombreuses photos qui évoquent les rencontres, les paysages, les plats et les plantes intimement liés et bien racontés à travers ces pages à l'opposé du recueil standardisé.

Ed. Glénat, coll. Le verre et l'assiette, 14 x 22,5☐cm, 168 pages, 19,50☐€.

Hortillonnages Amiens
Pour fêter les 10 ans du Festival international des Jardins hortillonnages d'Amiens, l'association COAL a inspiré la parution d'un catalogue présentant une rétrospective des productions paysagères et plastiques, réalisées depuis l'origine du festival. L'association COAL, dans un esprit pluridisciplinaire, mobilise les artistes et les acteurs culturels sur les enjeux sociétaux. Prises de conscience et mises en œuvre de solutions concrètes sont ses maîtres mots et elle initie à ce titre des évènements, des expositions, des manifestations un peu partout en France. Quant au Festival en question, il poursuit son aventure et permet de découvrir le milieu naturel des hortillonnages sur un mode original. Sa 13e édition est lancée et ce jusqu'au 16☐octobre.

Editions Arts & Jardins | Hauts-de-France, 24 x 25☐cm, 204 pages, 19☐€.

URL :http://www.lejdd.fr/
PAYS :France
TYPE :Web Grand Public

► 10 juillet 2022 - 10:42

> Version en ligne

TRIBUNE. « Nous sommes Périféeries » : pour faire de la Seine-Saint-Denis la capitale européenne de la culture

12h36 , le 10 juillet 2022

De nombreux acteurs politiques et culturels de Seine-Saint-Denis défendent la candidature Périféeries 2028 pour faire du territoire la Capitale européenne de la culture cette année-là.

Périféeries 2028 est le nom de la candidature du territoire de Saint-Denis, Plaine Commune et de la Seine-Saint-Denis au titre de Capitale européenne de la culture 2028. (DR)

Nous sommes la ville de Saint-Denis, le territoire de Plaine Commune. Nous sommes la Seine-Saint-Denis. Nous sommes une partie d'un tout qui explore les sentiers de la métropole et les confins de la planète ; un échantillon extraordinaire du monde entier, un tableau de ce qu'il pourrait être demain. Comme le disait la philosophe Hannah Arendt, nous touchons l'universalité grâce à notre multiculturalité.

Nous sommes plus de 150 langues parlées ; des habitantes et des habitants issus, pour un tiers, des mouvements migratoires passés et présents. Notre territoire est jeune, le plus jeune de toute la France métropolitaine ; un territoire en profonde transformation qui concentre les plus grandes inégalités économiques et sociales du pays, les plus grands préjugés aussi. Chaque jour qui passe, nous voyons cette mise au ban revenir comme une vague que nous retenons. Chaque jour est un combat contre le rabougrissement de notre société.

Nous sommes "la" périphérie. Paris, capitale française, ne serait pas ce qu'elle est sans ses banlieues populaires, sans ces arrière-cours qui sont l'envers du décor d'une métropolisation qui trop souvent exclut et relègue. Là où c'est affreux comme c'est beau pour prolonger les mots de Shakespeare. Nous sommes aussi tout un pan de l'histoire et du patrimoine de la France, avec la Basilique Cathédrale Saint-Denis, nécropole des reines et des rois de France.

Nous sommes le Stade de France, les frissons de 1998 et le territoire qui accueillera en 2024 le monde entier avec les Jeux Olympiques et Paralympiques. Nous sommes la fabrique de l'audiovisuel, la "ville émettrice" où sont concoctés les programmes que vous regardez à la télévision et au cinéma.

Lire aussi - Les JO de 2024, une chance historique pour la Seine-Saint-Denis

Nous sommes le béton, la terre, le passé maraîcher et industriel. Nous sommes la diversité culturelle et linguistique, les cultures minoritaires qui deviennent majoritaires, là où les tendances naissent et se déploient. Nous sommes la création, l'innovation, le rayonnement culturel et l'entrepreneuriat. Nous sommes la concentration des défis écologiques, économiques et sociaux auxquels il nous faut répondre dès à présent. Nous sommes la ville du "faire", la ville-atelier qui réhabilite le travail.

Nous sommes fiers de ce passé ouvrier et d'un présent habité par les migrations. Nous sommes un territoire de contraste au sein de l'une des régions les plus dynamiques d'Europe : la preuve qu'il n'existe pas une histoire, mais des histoires, tout comme il n'y a pas une culture mais une mosaïque de cultures.

Nous portons les désirs d'habitantes et d'habitants de toute l'Europe, celles et ceux qui sont désignés comme un "à côté" ou relégués. Aujourd'hui, elles et ils font retentir leurs identités singulières : Molenbeek dans Bruxelles, Eleusis aux portes d'Athènes, Kaunas devant Vilnius, ou bien encore Liberec, Brno ou Ceske Budejovice en République Tchèque, Oeiras au Portugal et encore plus loin à Kiev ou Oakland. Ces histoires et ces récits, nous leur donnerons droit de cité afin qu'ils ne soient plus au ban d'une modernité qui n'aura pas la moindre chance de se construire sans eux.

Désirs de nature, de liens sociaux et de rencontre, désirs de circulation, d'espace et d'égalité. Nous sommes nombreuses et nombreux à désirer que les métropoles deviennent plus hospitalières, plus joyeuses, plus justes, qu'elles prennent soin de nos parcelles d'humanité.
"

Être capitale européenne de la culture, c'est se donner les moyens de devenir un laboratoire du futur
"

Être capitale européenne de la culture, c'est pouvoir déployer des réalisations culturelles plurielles, des expérimentations et des pratiques collectives, des écritures et des récits, des liens sociaux renforcés, parmi bien d'autres choses. C'est créer du mouvement dans la perspective d'une société ouverte, qui sait accueillir les différences et les vulnérabilités, donner le goût des autres, donner refuge et asile.

Dans un contexte de repli sur soi, de tensions identitaires, de perte de repères ou de bouleversements mondiaux, ce label européen est une chance, un levier pour nos territoires. Il sera une fenêtre d'opportunité pour nous permettre de faire la démonstration du vivre ensemble. Un mot qui bien trop vite a été rangé sur une étagère. Nous montrerons la ville culturelle qui vient, celle des utopies réalistes. Nous serons la ville équilibrée, ouverte à toutes et tous, populaire et inclusive.

Être capitale européenne de la culture, c'est refuser l'assignation à résidence et les identités imposées ; c'est être au plus loin des stéréotypes. C'est être l'ancien et le nouveau, la mémoire de la royauté et le hip hop, les tiers-lieux et le théâtre d'avant-garde, pour nourrir l'imaginaire de celles et de ceux qui font déjà notre demain. En écho aux Mystères d'Eleusis, ville antique sacrée, Saint-Denis, capitale européenne de la culture en 2028, créera les Nouvelles Mythologies de la périphérie, elle en aura enfin les moyens et les regards bienveillants posés sur elle.

Être capitale européenne de la culture, c'est se donner les moyens de devenir un laboratoire du futur qui croit encore à la possibilité d'un monde meilleur. Être capitale culturelle, c'est accueillir le monde, lui montrer tout ce que la culture peut nous apporter, transmettre cet "amour des marges" qui nous rassemble. A Saint-Denis, en Seine-Saint-Denis, nous accueillons déjà l'Europe et le monde entier, et nous continuerons de le faire, pour aujourd'hui et demain, en 2024 et en 2028.

Nous, actrices et acteurs de la vie culturelle, sportive, associative, éducative,

intellectuels, chercheuses et chercheurs, femmes et hommes politiques de la Seine-Saint-Denis, nous vous le disons : dans cette candidature, vous êtes déjà chez vous !

Signataires :

Fiona Meadows, architecte et Fabienne Brugère, philosophe, co-présidentes de Périféeries;

Mathieu Hanotin, maire de Saint-Denis, président de Plaine Commune;

Stéphane Troussel, président du Département de la Seine-Saint-Denis, Nadège Grosbois maire-adjointe à la culture et au patrimoine ville de Saint-Denis, Stéphane Peu, député de Seine-Saint-Denis ;

Karim Bouamrane, Maire de Saint-Ouen sur Seine, vice-président du Département de la Seine-Saint-Denis ;

Leyla Temel, Conseillère en charge de la stratégie culturelle, du tourisme et du patrimoine, Plaine Commune ;

Mohamed Bouhafsi, journaliste ;

Lauranne Germond, directrice de **Coal** ;

Soa de Muse, performeuse;

Claire Doutriaux, réalisatrice Arte-France;

Bernard Latarjet, Laurent Dumas, président du conseil de surveillance d'Emerige,

Arthur Toscan du Plantier, Directeur de la RSE et du Mecenat d'Emerige;

Francis Dubrac, President de la chambre de métiers et de l'artisanat de la Seine Saint-Denis,

Marie-José Malis, directrice du Theâtre de la Commune,

Erminie Blondel, artiste lyrique;

Beatriz Kayzel, regisseur;

Chouf, poète ;

Claire Lapeyre Mazerat, metteuse en scène ,

Patrick Braouezec, ancien Président de Plaine Commune,

Vincent Puig et Anne Kunvari, IRI-Beaubourg;

Alexandre Vallès, président de Garde Robe, Collectif FAIR-E / CCN de Rennes et de Bretagne;

Sandrina Martins, directrice générale du Carreau du Temple,

Yves-Samuel Trotoux, CECB Le Bourget, Serge Santos, administrateur de la basilique cathédrale Saint-Denis,

Elefterios Kechagliou, directeur du Plus Petit Cirque du Monde à Bagneux;

Julie Deliquet, directrice du théâtre Gérard Philipe,

Jean Bellorini, directeur du TNP de Villeurbanne,

Julien de Saint-Jores, directeur de Suivez la Flêche;

Jeanne-Marie Monpeurt, graphiste, Laure Gayet, urbaniste Legendes Urbaines;

Amélie Billault, directrice de Making Waves,

Antoine Villey, fondateur de Camion Scratch;

Sophie Guenebaud et Pierre Brini, Le Laba;

Cyrille Garbit, comédien;

Gregoire Leibel, graphiste,

Wassyl Abdoun-Tamzali, président de l'association Grand Angle,

Lamyne M, artiste;

Sarah Mathon et Sophia Antoine, co-directrices artistiques de la Compagnie L'île de La Tortue / Clichy-sous-Bois,

Danielle Dubrac, Présidente de la CCI de Paris Seine Saint Denis,

Cathy Bouvard et Renan Benyamina, co-directeurs des ateliers Medicis;

Olivier Darné, plasticien / Parti Poétique,

Timothee Lejolivet, Danseur Photographe, BadTripCrew / artistes,

Marina de Remedios / Flamenca,

Carole Leibel, educatrice spécialisée;

Alexia Pereira, association Maestra pour la Cité des Fauvettes à Pierrefitte;

Sophie Ilic, le Tipi audonien;

Pouria Amirshahi, directeur départemental;

Jean-François Marguerin,

Samia Chabani, Ancrages, centre de ressources Histoire des migrations Marseille,

Laure Colliex Co-Presidente POUSH,

Nathalie Rappaport, directrice du Festival de Saint-Denis / Festival Métis Plaine Commune,

Juliette Donadieu, Art Explora, co fondatrice programme Oakland/Saint-Denis,

Jean-Francois Chougnet, directeur de musée;

Malo Garnier, collectif L'écluse et Kumquat;

Estelle Bertin artiste cie La Pépite;

Patrick Bouchain, urbaniste;

Jean-Christophe Levassor, directeur de la Condition Publique à Roubaix,

Florence Themia, directrice de radio Declic,

Guillaume le Blanc, philosophe, Université Paris Cité,

Anne Poirier-Busson - Collectif Corridor,

Anne-Marie Autissier, professeur émérite Paris 8,

Valérie Suner, directrice La Poudrerie Théâtre

des Habitants à Sevran,

Xavier Lemettre, directeur de Banlieues Bleues;

Laurent Callonnec, directeur du cinéma l'Ecran, Estelle Meyer, comédienne et chanteuse;

Laurie Lefèvre; habitante; Valia Kardi, programmatrice;

Martin Colcher, président de Clubeee, Rabia Enckell, urbaniste Courtoisie Urbaine;

Lucie Lambert, directrice de Mains d'Oeuvres;

Olivier Le Gal et David Georges-François co-responsables du Collectif MU - La Station Gare des Mines;

Saïdo Lehlouh, chorégraphe;

Matthieu Mainpin, médiateur social;

Véronique Bedu, présidente CracBoomHue;

Yvan Loiseau, performeur;

Luna Granada, La tête ailleurs,

Maria Gravari Barbas, Professeure, université Paris 1 Pantheon Sorbonne,

Fred Louisor, artiste,

Naidra Ayadi, actrice et réalisatrice,

Nicolas Obadia cofondateur du Mur 93,

Thibault Saladin réalisateur,

Richard Nathan président Du Coq à l'Âne,

Noemie Sauve artiste et co-fondatrice du Fonds d'Art Contemporain Agricole de l'association Clinamen,

Stéphane Simonin, directeur de l'Académie Fratellini;

Marie Picard et Emmanuel Vergès productrice et ingénieur

Culture Pixelle, J Suzanne Hubert et Georges Quidet, galerie HCE;

Dieunor Excellent, Maire de Villetaneuse,

Hervé Chevreau, Maire d'Epinay sur Seine,

Karim Adda, acteur et réalisateur,

Christian Baumard, producteur Kabo productions,

Gilles Leroux, auteur,

Mohamed Gnabaly, Maire de L'Ile-Saint-Denis,

Azzédine Taïbi, Maire de Stains,

Frédérique Épin, chanteuse, professeur de chant;

Jean-François Paux, acteur culturel;

Klio Krajewska, curatrice;

Aurélien Fayet, président de l'AMuLoP,

Elie Preveral, cooperative Pointcarré,

Vincent Lamy et Aurélien Guinard, Le-CaC (le cabinet comptable Expert des métiers de la culture);

Mathieu Glaymann, Co-directeur de la Régie de quartiers de Saint-Denis,

Olivier Linglet, Manager d'artistes et éditeur musical,

Margot Videcoq, Laboratoires d'Aubervilliers ;

Jonas Ramuz, Président de Quai 36 ;

Olivier Meier, Seine-Saint-Denis Tourisme,

Jacky Berton, artiste,

Virgile "Amour" Garcia, artiste;

Mulunesh Tebebu, artiste; Adélaïde Desseauve; Association Adrisse le Royaume;

Clarisse Tognella, Michel Fourcade, maire de Pierrefitte;

Karine Franclet, Maire d'Aubervilliers ;

Le Joli Mai, café associatif à Saint-Ouen;

José Alfarroba, ancien directeur du Théâtre de Vanves, salle conventionnée danse et créateur du Festival ArtDanThé;

Emmanuel Bellanger, directeur de recherche du CNRS, directeur du CHS ;

Danielle Tartakowsky, historienne ancienne présidente de l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis,

Léa Malpart, directrice générale d'Objectif Emploi / mission locale Saint-Denis - Pierrefitte,

Elsa Sarfati, directrice de l'Espace 1789,

Domitille Pestre association fable-Lab,

Sylvie Vassalo, directrice du Salon du Livre et de la Presse Jeunesse,

Maxime Perrin, musicien jazz,

Mayeul Beaudet, coordinateur de la SCIC La Main- Foncièrement culturelle,

Aziz Djemaï, El Mawsili, école de musique arabo-andalouse,

Pauline De Coulhac, directrice artistique Les Grandes Personnes,

Laetitia Chauvin, critique d'art et éditrice,

Julie Peghini, anthropologue, Université Paris 8 Vincennes Saint- Denis,

Arnaud Regnauld, vice-président à la recherche, Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis,

Benoît Labourdette, Philippe Decouflé et Frank Piquard, Compagnie DCA,

Sophie Wauquier, Vice-Présidente des Relations Internationales, Université Paris 8,

Sébastien Lagrave, directeur du festival Africolor

URL :http://www.lejournaldesarts.fr/
PAYS :France
TYPE :Web Pro et Spécialisé

► 28 juin 2022 - 17:25

> Version en ligne

ENVIRONNEMENT

L'art se jette à l'eau

PAR ANNE-CÉCILE SANCHEZ · L'ŒIL
LE 28 JUIN 2022 - 354 mots

Écologie - Il n'y a pas que les forêts qui brûlent ; il y a aussi les océans qui s'asphyxient, sous l'effet des changements climatiques et de la pollution plastique – on écoutera à ce sujet le podcast-enquête passionnant *Les Déferlantes,* lancé par l'ONG The SeaCleaners.

Cette catastrophe écologique en cours a fait la une de différents journaux le 8 juin, journée dédiée aux écosystèmes marins. C'est la date qu'a choisie le prix COAL pour annoncer, au Musée de la chasse et de la nature, son lauréat 2022, parmi une sélection de dix projets ayant pour objectif de « révéler les richesses océaniques au plus grand nombre et imaginer de nouvelles actions concrètes pour raviver la résilience avec les mondes de l'eau ». Émanation de la Fondation Culture & Diversité, fondation d'entreprise de Fimalac créée par Marc Ladreit de Lacharrière (*), l'association COAL a été lancée en France en 2008 par des professionnels de l'art, de l'écologie et de la recherche. Dans le jury 2022, figuraient ainsi les artistes Mark Dion, Elsa Guillaume et Hélène Guenin, la directrice du Mamac à Nice, aux côtés notamment de Romain Troublé, directeur général de la Fondation Tara Océan. Les projets présentés pour cette treizième édition du prix ont été sélectionnés parmi plus de 400 dossiers provenant de 47 pays. C'est celui de Marina Gioti qui remporte le Prix COAL 2022 : son film *Sounding the Silent World* sonde les épaves des navires naufragés, dont les carcasses participent à la pollution, composant une œuvre nourrie de science, d'histoire et de littérature. Plus frontal, le projet *Searching for the Ghosts of the Gulf* de Brandon Ballengée remporte le prix spécial du jury. Partant de l'explosion de la plateforme pétrolière Deepwater Horizon dans le golfe du Mexique, en 2010, cet artiste, biologiste et activiste se propose de « dépeindre, activer, exposer » un état des lieux de ce désastre écologique. L'urgence se fait art.

ERRATUM - 12 SEPTEMBRE 2022

Tous droits de reproduction réservés

URL :http://www.lejournaldesarts.fr/
PAYS :France
TYPE :Web Pro et Spécialisé

► 28 juin 2022 - 17:25

> Version en ligne

(*) Contrairement à ce que nous indiquons, COAL est une association totalement indépendante et n'est pas une émanation de la Fondation d'entreprise Fimalac. COAL et FIMALA ont simplement un partenariat depuis deux ans sur le Prix étudiant.

Tous droits de reproduction réservés

URL :http://www.artpress.com/
PAYS : France
TYPE : Web Grand Public

► **27 juin 2022 - 20:03**

> Version en ligne

Ambronay I Centre culturel de rencontre d'Ambronay

2 juillet 2022 - 6 novembre 2022

2.07 > 6.11 : *Contre-Temps. En Résonance de la 16e Biennale d'art contemporain de Lyon* : *manifesto of fragility.*

Thierry Boutonnier, Charlotte Denamur, Louis Guillaume (cf photo), Angelika Markul, Stéfane Perraud en collaboration avec Gaspard Guilbert. Commissariat : **COAL** : Lauranne Germond.

Au cœur des pierres millénaires de l'Abbaye d'Ambronay, l'exposition vous invite à faire la double expérience d'un condensé du Temps. À travers ce lieu d'histoire s'offre un cheminement sensible entre historicité et temporalités du vivant.

Du mercredi au dimanche, 11h à 18h. Visites guidées, du vendredi au dimanche, à 14h30 : visite familles, durée 1h et à 16h30 : visite adultes, durée 1h30.
Place de l'Abbaye. 01500 Ambronay. http://www.ambronay.org

Vanina Langer – Chrysalide poly-sensorielle aux Nuits des Forêts à Fontainebleau - Evénement parfum

« Tous les Évènements

juin 17 : 8h00 – juin 19 : 17h00

Du 17 au 19 juin, la forêt de Fontainebleau accueille une programmation imaginée par l'association **COAL.** De jour comme de nuit, autour du carrefour du Mont Ussy, créations in situ, spectacles, veillées et balades inviteront les visiteurs à observer la forêt, son écologie et ses imaginaires, d'un œil neuf. Les promeneurs pourront notamment découvrir les œuvres disséminées dans le bois par quatre plasticiens : Florian Mermin, maître de créatures énigmatiques, exposera notamment l'un de ses tableaux odorants faits de branches de sapin ; Carmen Bouyer proposera de repenser la forêt à travers une installation participative ; Sarah Valente, dont l'œuvre évolutive invitera à voir le monde à travers les yeux d'un insecte ; et enfin Vanina Langer dont la monumentale chrysalide poly-sensorielle appelera au repos et à la contemplation tranquille des foisonnements de la nature et de la vie.

Entre les roches imposantes qui forgent le paysages uniques de la forêt de Fontainebleau, la plasticienne déploiera une installation inspirée par l'enveloppe protectrice dans laquelle les insectes font leur mue. Composée de lianes en tissu, de dentelles et de toiles en patchwork, d'éléments divers qui se croisent et s'assemblent, cette sculpture pénétrable abritera les visiteurs en son sein et leur proposera un panel de créations adressées à leurs différents sens : dessins monumentaux, poésie sonore, musique, design culinaire et odeurs. Nous rappelant que tout paysage, et la forêt par-dessus tout, est un assemblage de sensations multiples et complexes.

Labellisée « Forêt d'Exception », la forêt de Fontainebleau est la deuxième forêt domaniale la plus importante de France. En 1853, elle avait été le premier site naturel au monde à bénéficier d'une mesure de protection, avec la création des Réserves artistiques des peintres de Barbizon. Les Nuits des Forêts est l'occasion de ré-découvrir ce patrimoine naturel exceptionnel.

EDITION FRANÇAISE
THE ART NEWSPAPER

URL :http://www.artnewspaper.fr/
PAYS : France
TYPE : Web Grand Public

► **9 juin 2022 - 20:04**

> Version en ligne

Marina Gioti, Brandon Ballengée et Ulysse Massey récompensés par la fondation COAL

Marina Gioti, Sounding the Silent World, 2022. ©☐Marina Gioti
Vendredi 10 juin 2022

Marina Gioti, Brandon Ballengée et Ulysse Massey ont été récompensés hier par la Fondation COAL pour leurs projets centrés sur la thématique des océans. Le prix COAL, fondé en 2010, vise à soutenir les artistes dont☐les œuvres participent à une prise de conscience environnementale et sociétale. Ceux-ci bénéficient d'une dotation leur permettant de poursuivre leurs travaux dans le cadre d'un programme de
Lire l'article complet

news tank culture

URL :http://culture.newstank.fr/
PAYS : France
TYPE : Web Pro et Spécialisé

► **9 juin 2022 - 14:51**

> Version en ligne

Prix COAL 2022 : Marina Gioti lauréate ; Brandon Ballengée prix spécial du jury

Marina Gioti est lauréate de la 13 e édition du prix **COAL** pour son projet « Sounding the Silent World » (« Sonder le monde silencieux »), annonce **COAL** le 09/06/2022. Brandon Ballengée remporte le prix spécial du jury pour son projet « Searching for the Ghosts of the Gulf » (« À la recherche des fantômes du Golfe »). Le Prix étudiant **COAL** - Culture & Diversité 2022 a quant à lui été remis au projet « Velella Velella » d'Ulysse Massey, étudiant à l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs (Paris 5 e

Le Prix **COAL** 2022 avait pour thème les océans « premiers puits carbone, régulateurs du climat mais aussi berceau de la vie économique et marchande », et visait à récompenser des projets qui « révèlent les richesses océaniques au plus grand nombre et imaginent de nouvelles actions concrètes pour raviver la résilience avec les mondes de l'eau ».

Le lauréat du Prix **COAL** bénéficie d'une dotation de 10 000 € allouée par la Fondation François Sommer et **COAL**. Il obtient également une résidence animée par le musée de la Chasse et de la Nature au Domaine de Belval (Ardennes), propriété de la Fondation François Sommer. Le Prix spécial du jury est doté de 3 000 € alloués par **COAL** et ses partenaires. Le lauréat du Prix étudiant **COAL** - Culture & Diversité bénéficie d'une résidence de deux mois au sein d'une des Réserves naturelles de France, assortie d'une aide à la production de 5 000 € par la Fondation Culture & Diversité

Le Prix **COAL** et le Prix étudiant **COAL** - Culture & Diversité

• Le Prix **COAL** : c réé en 2010 par l'association **COAL**. Il est devenu « un vecteur de promotion et de diffusion des artistes » qui « témoignent, imaginent et expérimentent des solutions de transformation des territoires, des modes de vie, des organisations et des modes de production ». Le collectif FIBRA avait remporté le Prix **COAL** 2021 pour son projet « Desbosque : desenterrando señales » (« Déforestation : déterrer les signes »). Erik Samakh avait remporté le prix spécial du jury pour son projet « Zones de bruit »

• Le Prix étudiant **COAL** - Culture & Diversité : cr éé en 2019 par la Fondation Culture & Diversité et l'association **COAL**. Il a pour objectif « d'accompagner et de soutenir les étudiants des écoles du champ artistique et culturel, qui expérimentent et proposent des solutions concrètes et créatives pour la transition écologique ». Jérôme Girard, étudiant à l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs (Paris 5 e), était lauréat du Prix étudiant **COAL** - Culture & Diversité 2021.

Les partenaires du Prix **COAL** 2022 :

L'union Européenne via le programme de coopération européenne ACT - Art Climate Transition

Le ministère de la Culture

L'Office français de la Biodiversité

La Fondation François Sommer

Le Musée de la Chasse et de la Nature

La Fondation LAccolade

L' Orchestre National de Bretagne

La Surfrider Foundation Europe.

Télérama.fr
URL :http://www.Telerama.fr/
PAYS :France
TYPE :Web Grand Public
► 1 juin 2022 - 09:05
> Version en ligne

Poush, l'incubateur artistique le plus tendance du Grand Paris, voit plus grand à Aubervilliers

Fort de son succès, le lieu hybride, mi-friche artistique, mi-galerie d'art, s'agrandit et déménage de Clichy à Aubervilliers. En emportant avec lui tout ce que la jeune création a d'exaltant.

Deux cent vingt artistes et une tour de bureaux. En février 2020, l'ouverture à Clichy de l'incubateur Poush mettait le milieu artistique parisien en émoi. Deux printemps plus tard, la dynamo créative déménage, un peu plus loin sur le périph, à Aubervilliers (93). Deux petites années d'existence qui ont imposé son modèle, hybride, quelque part entre la friche artistique et la galerie d'art. Aux manettes, l'agence Manifesto , qui après les open space désaffectés de Clichy, investit cette fois-ci, toujours dans le cadre d'un bail temporaire, les entrepôts inoccupés d'une ancienne usine de parfumerie, les établissements L.T Piver, à Aubervilliers.

Le prix d'un atelier ? « 10 euros du mètre carré par mois, après déduction de la TVA », décompte Yvannoé Kruger, directeur artistique de Poush. Soit 100 mètres carrés pour environ 1 200 euros par mois, charges comprises. Difficile de faire mieux dans une capitale où le foncier est rare et cher. Mais l'attrait principal, ce serait plutôt la belle visibilité promise à l'occupant : « Plus que de loyer, nous parlons de participation, rectifie ainsi le directeur artistique. Le gros plus de Poush, c'est en effet le système d'accompagnement des artistes que nous avons mis en place. »

Un incubateur en cycle court

De visites privées en journées professionnelles, tous les moyens sont bons pour faire connaître les résidents du site. Avec lors des portes ouvertes, une foule qui n'est pas sans rappeler celles des travées de la Fiac, où la directrice de centre d'art côtoie le commissaire d'exposition, le collectionneur, le galeriste, à l'image d'Anne-Sarah Bénichou. À l'été 2021, la marchande d'art a ainsi recruté coup sur coup deux jeunes pousses de Poush, la peintre abstraite Cyrielle Gulacsy et la plasticienne Juliette Minchin. « Rien d'étonnant à cela, estime la galeriste. Il y a actuellement une telle pénurie d'ateliers à Paris que je pense, sans exagérer, que 80 % des artistes à suivre se retrouvent à Poush. »

Poush, le premier incubateur d'artistes à Clichy : labo et tremplin génial, une initiative à développer

6 minutes à lire

En effet, avec des ateliers-logements archi-complets pour longtemps et des squats artistiques en voie des disparition, dur dur de trouver des lieux où créer à Paris et en première couronne. Dans la famille des incubateurs artistiques en cycle court, Poush, avec sa force de frappe de quelque 230 plasticiens, se démarque de loin. D'où aussi son attractivité, du pain béni pour curateur : « Ce type d'espace est précieux, car il permet une rencontre sans intermédiaire avec les artistes, dans un contexte de travail informel. Or, trouver une telle quantité d'ateliers, sur un même lieu, c'est une première », s'exclame ainsi Lauranne Germond, commissaire d'exposition de l'association **Coal.**

“Ici, il s'agit d'une usine, on va pouvoir vraiment s'amuser. La soudure, les fours à céramique, tout est possible”, Sarah Valente, plasticienne

Lors d'une visite, elle a ainsi repéré une installation de la plasticienne Sarah Valente. Banco, elle l'exposera au festival Nuits des forêts , qu'elle organise en juin. L'artiste, qui vient de transporter ses créations dans le « nouveau Poush », s'en félicite, tout comme du déménagement. Elle s'esclaffe : « Vous avez aimé Poush Clichy, vous adorerez Poush Aubervilliers L'ancien était une boîte à chaussures améliorée, les œuvres ne passaient pas les portes des bureaux. Ici, il s'agit d'une usine, on va pouvoir vraiment s'amuser. La soudure, les fours à céramique, tout est possible », renchérit-elle.

Une gestion digne de la start-up nation

Seule absente de l'aventure, la bohème. Pensé, structuré, géré avec une efficacité toute managériale digne de la start-up nation, Poush n'a effectivement que bien peu en commun avec « l'artist-run space » – autrement dit le squat d'artistes – un peu branque de naguère. « Le Poush nouvelle version s'annonce fantastique, avec, en plus, des résidences en partenariat avec des institutions étrangères, un fablab et des machines partagées avec des artisans, de plus grands espaces d'exposition, qui nous rapprochent du centre d'art », énumère Yvannoé Kruger… Et un nouvel appel à candidature : « C'était indispensable pour éviter de fonctionner en vase clos, d'autant que de nombreux plasticiens internationaux souhaitaient nous rejoindre. » Les têtes d'affiche face aux artistes émergents ? Avec une centaine d'ateliers remis en jeu et déjà 700 postulants lors du premier appel en 2020, la concurrence s'annonce rude.

Poush : les jeunes créateurs à suivre issus de la grande friche de Clichy

6 minutes à lire

Y aller

Poush, atelier d'artistes , 153, avenue Jean-Jaurès, Aubervilliers (93)

URL :http://www.loisiramag.fr/
PAYS :France
TYPE :Web Grand Public

► 24 mai 2022 - 16:09

> Version en ligne

"Birds of America"

Documentaire de Jacques Loeuille

Au début du XIXe siècle, un peintre français, Jean-Jacques Audubon, parcourt la Louisiane pour peindre tous les oiseaux du Nouveau Continent.

La découverte des grands espaces sauvages encourage l'utopie d'une jeune nation qui se projette dans un monde d'une beauté inouïe.

Depuis, le rêve américain s'est abîmé et l'œuvre d'Audubon forme une archive du ciel d'avant l'ère industrielle.

Sur les rives du Mississippi, "Birds of America" retrouve les traces de ces oiseaux, aujourd'hui disparus, et révèle une autre histoire du mythe national.

_____

URL :http://www.loisiramag.fr/
PAYS :France
TYPE :Web Grand Public

► 24 mai 2022 - 16:09

> Version en ligne

"Birds of America"

© Jacques Loeuille

AUDUBON, pionnier de l'écologie
Son œuvre est splendide et personne ne pourra jamais plus produire une telle œuvre car la plupart des oiseaux dessinés sont devenus si rares que c'est impossible.
Il est le premier à avoir établi un lien entre la destruction de l'habitat et la disparition des espèces....

"J'ai découvert Jean-Jacques Audubon (1785-1851) lors de mes études aux beaux-arts de Nantes, ville où il a grandi et dessiné ses premiers oiseaux sur les bords de la Loire, avant de s'embarquer vers les Etats-Unis pour fuir les guerres napoléoniennes. Si son œuvre est restée longtemps une référence scientifique, elle est aujourd'hui un pur objet esthétique et un trésor documentaire, puisque de nombreuses créatures peintes ont disparu.
"Birds of America"** est un film sur les vestiges : il raconte les histoires des derniers oiseaux d'espèces éteintes, tout en les faisant résonner avec la construction politique et culturelle des Etats-Unis."Jacques Loeuille**

_____

Fresque réalisée par l'artiste Lny sur le site de l'ancienne propriété d'Audubon à Manhattan, New York.

Birds of America" lauréat du prix **Coal** Art et Environnement
sélectionné en 2021

- au Festival International du film documentaire de Copenhague (CPH/DOX)
- au Festival international du film de Rotterdam (IFFR)
- à Docaviv/Israël,
- au Festival international du Film de Shangaï
- à Colcoa French Film Festival (Los Angeles)
- et au Festival du Cinéma Américain de Deauville.

news tank culture

URL :http://culture.newstank.fr/
PAYS : France
TYPE : Web Pro et Spécialisé

► **17 mai 2022 - 14:16**

> Version en ligne

Centre Pompidou : "Nous avons reçu la certification “Haute qualité environnementale”” (J. Narbey)

« Le Centre Pompidou a reçu la certification “Haute qualité environnementale” au titre des usages, au niveau “très bon”. Le périmètre de certification recouvre à la fois, l'exploitation du bâtiment, ses process de contrôle et le pilotage des installations comme de ses consommations. La certification repose sur un système d'audit annuel. Chaque année, un nouvel audit sera mené, et nous travaillons dès à présent pour obtenir le niveau “excellent” », déclare Julie Narbey, directrice générale du Centre Pompidou, à News Tank le 17/05/2022, à l'occasion de la remise de la distinction.

« Nous avons établi une stratégie globale environnementale (…) avec plusieurs volets : un volet interne sur les aspects du bâtiment qui a donné lieu à cette certification ; un volet concernant la production des expositions autour des notions d'éco-conception et l'intégration, dans les marchés publics des prestataires, de normes environnementales ; ainsi qu'un volet externe sur la sensibilisation des publics par le biais de notre programmation », détaille la directrice générale du Centre Pompidou.

« Dans les métiers de la production, le transport d'œuvres est un sujet. Nous travaillons sur le rythme de programmation pour bénéficier d'expositions plus longues et un peu moins nombreuses afin de limiter les déplacements d'œuvres. Nous travaillons avec les autres musées nationaux et parisiens à la mutualisation de convoiement des pièces et nous travaillons à la valorisation de nos collections dans nos expositions », ajoute Julie Narbey qui répond aux questions de News Tank.

Le Centre Pompidou devient la première institution culturelle à obtenir la certification « Haute Qualité Environnementale »

. À quoi correspond cette distinction ?

Nous avons reçu cette certification « HQE

» au titre des usages, au niveau « très bon ». Le périmètre de certification recouvre à la fois, l'exploitation du bâtiment, ses process de contrôle et le pilotage des installations comme de ses consommations. La certification repose sur un système d'audit annuel. Chaque année, un nouvel audit sera mené, et nous travaillons dès à présent pour obtenir le niveau « excellent ».

Le Centre Pompidou doit faire l'objet d'un lourd programme de travaux qui lui permettra d'être davantage respectueux des normes environnementales. Nous avons néanmoins souhaité, avant ces travaux, réinterroger notre façon d'agir pour obtenir de meilleurs résultats sur la base du premier bilan carbone effectué en 2019 sur le fonctionnement du bâtiment. Sans surprise, ce sont les usages du bâtiment et la production de nos activités qui sont à l'origine des plus grandes émissions des gaz à effet de serre.

Nous avons donc établi une stratégie globale environnementale plus formalisée à partir de 2020 avec plusieurs volets : un volet interne sur les aspects du bâtiment qui a donné lieu à cette certification ; un volet concernant la production des expositions autour des notions d'éco-conception et l'intégration, dans les marchés publics des prestataires, de normes environnementales ; ainsi qu'un volet externe sur la sensibilisation des publics par le biais de notre programmation.

À travers cette programmation, nous cherchons à donner une meilleure compréhension des enjeux environnementaux au public en invitant des artistes et des intellectuels

engagés sur ce sujet comme la philosophe Vinciane Despret, qui a été invitée au Centre pendant une année. Nous préparons également un Mooc

sur « Art & écologie » qui sera disponible à l'automne. En cinq séquences, ce cours en ligne gratuit, proposera un parcours thématique présentant la façon dont les artistes de notre collection se sont emparés de ce sujet.

Démarche de certification « Haute Qualité Environnementale »

La démarche « HQE » a été lancée en 2020 par le Centre Pompidou auprès de Certivéa, un organisme certificateur « leader en France » pour la certification et la labellisation des bâtiments tertiaires (non résidentiels), des infrastructures et des aménagements de territoires. L'axe choisi, « Utilisation Durable », par le Centre Pompidou a pour objectif « d'optimiser, chaque fois que cela est possible, les pratiques liées au fonctionnement du bâtiment afin d'en minimiser l'impact environnemental », indique le musée.

Dans la stratégie développée par le Centre Pompidou, quelles seront les actions menées ?

Le volet concernant la production d'expositions comporte une dimension originale. J'avais demandé que soit identifiée dans la programmation une exposition qui pourrait tenter d'être éco-conçue. L'exposition de Giuseppe Penone qui aura lieu en octobre s'y prêtait bien, car la majorité des œuvres réunies sont issues d'une donation, donc les pièces sont disponibles dans nos réserves et ne génèrent pas de coût de transport.

Par ailleurs, nous avons conçu avec l' INP

une formation pour toute l'équipe autour du projet d'éco-conception d'une exposition comprenant notamment le chargé d'exposition, le régisseur d'espace, le scénographe, la personne en charge des marchés publics, le chargé d'édition du catalogue, le chargé de relations publiques ou encore l'attaché de presse, afin qu'ils suivent un cycle de formation de trois jours. De nombreux agents du Centre Pompidou souhaitent aujourd'hui y participer, ce qui est très positif, et l'INP va l'ajouter à son catalogue.

Ce qui m'a intéressée dans cette approche était non pas d'embaucher un chargé de mission de l'extérieur, mais de concrétiser des attentes très fortes exprimées directement par les agents du Centre Pompidou. J'ai mené un appel à candidatures pour savoir qui souhaitait participer à cette stratégie. Une cinquantaine de personnes qui ne se connaissaient parfois pas, de métiers différents, de l' Ircam

, de la BPI

y compris, et de tout niveau hiérarchique, se sont réunies pour réfléchir à ce que serait une démarche qui répondrait à l'urgence environnementale.

Cette méthodologie participative a ensuite donné lieu à ce plan d'action que nous avons structuré avec une petite équipe de projet formidable. Aujourd'hui, nous avons une centaine d'ambassadeurs du développement durable qui portent chacun dans leur métier cette démarche.

Quelles sont les plus grandes difficultés rencontrées par un musée tel que le Centre Pompidou pour répondre à l'urgence environnementale ?

Le plus grand défi concerne le bâtiment car il n'est pas respectueux des normes environnementales dans sa structure. Le schéma directeur des travaux permettra d'améliorer très largement sa qualité environnementale notamment en diminuant sa consommation énergétique.

Dans les métiers de la production, le transport d'œuvres est un sujet. Nous travaillons sur le rythme de programmation pour bénéficier d'expositions plus longues et un peu moins nombreuses afin de limiter les déplacements d'œuvres. Nous travaillons avec les

autres musées nationaux et parisiens à la mutualisation de convoiement des pièces et nous travaillons à la valorisation de nos collections dans nos expositions.

Les emballages et les caisses ont également un grand impact environnemental. Nous essayons de réaliser des caisses qui puissent être réutilisables. Et nous avons lancé un programme de recherche avec l'université de Paris-Saclay au sujet des mousses en plastique dans les caisses transportant les œuvres. Ce programme vise à identifier des matériaux davantage respectueux de l'environnement pour la fabrication des caisses de transport.

Par ailleurs, un groupe de travail interne intitulé « Valodon », pour « valorisation des dons », a été initié en 2018 pour répertorier tout ce qui pourrait être donné en termes de matériels scéniques, d'exposition, d'informatique et de mobilier à des associations afin de libérer de l'espace de stockage et de donner une nouvelle vie à ces matériaux. Nous avons une personne dédiée qui met en relation les services qui souhaitent donner des matériaux à une cinquantaine d'associations d'art comme TRAM

ou dans d'autres domaines d'intérêt général.

Quels sont les prochains objectifs du Centre Pompidou pour répondre à l'urgence environnementale ?

Nous allons poursuivre le travail sur cette certification HQE pour atteindre le niveau « excellent » sur les usages ; pousser les curseurs plus loin sur l'éco-conception, après cette expérience de formation, et d'éco-conception de l'exposition de Guiseppe Penone. Nous allons également refaire un bilan carbone en 2023 et poursuivre la programmation à destination du public sur le sujet de l'urgence environnementale.

MOOC "Art & Écologie"

Le plan du MOOC

Introduction : « Du sentiment de Nature à l'art écologique » (du 19 e siècle à 1945)

Séquence 1 : « L'art du déchet »

Séquence 2 : « L'art avec la Nature »

Séquence 3 : « L'art activiste »

Séquence 4 : « L'art du vivant : biotechnologie »

Séquence 5, conclusion : « L'artiste dans l'anthropocène »

Introduction : « Du sentiment de Nature à l'art écologique » (du 19 e siècle à 1945)

Séquence 1 : « L'art du déchet »

Séquence 2 : « L'art avec la Nature »

Séquence 3 : « L'art activiste »

Séquence 4 : « L'art du vivant : biotechnologie »

Séquence 5, conclusion : « L'artiste dans l'anthropocène »

« Les spécialistes du Centre Pompidou »

Marie-Ange Brayer , conservatrice du service Design prospective et innovation

Christine Macel , conservatrice du service Création contemporaine

Olivier Zeitoun , attaché de conservation du service Design prospective et innovation

« Les spécialistes invités »

Elisa Hervelin Fedeli , conférencière, Centre Pompidou

Bénédicte Ramade , Historienne de l'art et professeure de l'Université du Québec à Montréal

Lauranne Germond , commissaire d'exposition et co-fondatrice du Prix **COAL**

Les créateurs et créatrices

Cyril Dion , réalisateur et militant écologiste

Giuseppe Penone , artiste contemporain

Teresa Van Dogen , designeuse

Humberto et Fernando Campana , designeurs.

« Les spécialistes du Centre Pompidou »

Marie-Ange Brayer , conservatrice du service Design prospective et innovation

Christine Macel , conservatrice du service Création contemporaine

Olivier Zeitoun , attaché de conservation du service Design prospective et innovation

« Les spécialistes invités »

Elisa Hervelin Fedeli , conférencière, Centre Pompidou

Bénédicte Ramade , Historienne de l'art et professeure de l'Université du Québec à Montréal

Lauranne Germond , commissaire d'exposition et co-fondatrice du Prix **COAL**

Les créateurs et créatrices

Cyril Dion , réalisateur et militant écologiste

Giuseppe Penone , artiste contemporain

Teresa Van Dogen , designeuse

Humberto et Fernando Campana , designeurs.

Une question, une précision ou un avis ?